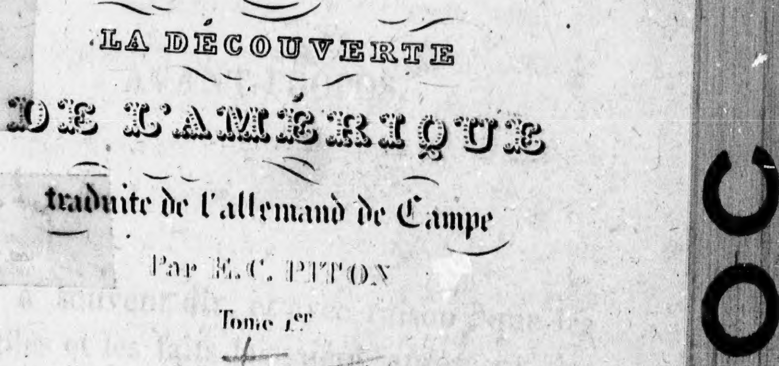


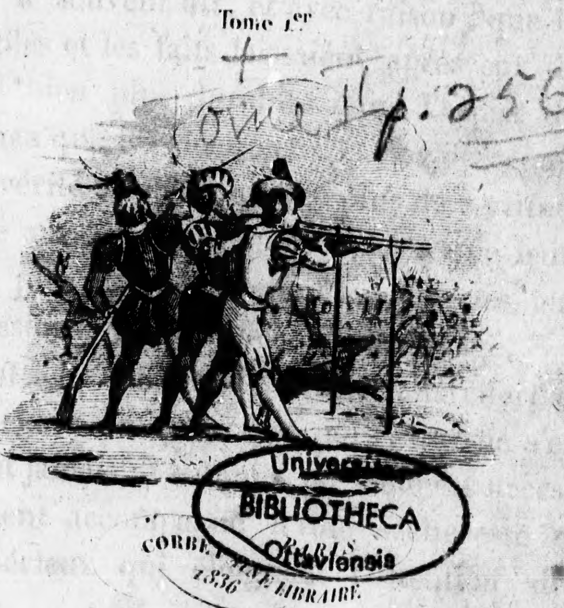


Histoire de la Découverte de l'Amérique

traduite de l'allemand de Campe

Par E. C. PITON

Tome 1.er



PARIS
CORBET AINÉ LIBRAIRE
1836

On a so
exemples et
traces bien
hommes qu
Cette vérité
encore sur
ames, plus
impressions

Tout l'a
sans dégoût
effacent jam
sairement a
d'un sérieu

AVANT-PROPOS.

On a souvent dit, et avec raison, que les exemples et les faits laissaient après eux des traces bien plus durables dans l'esprit des hommes que les documens et les préceptes. Cette vérité s'applique avec plus de certitude encore sur les jeunes gens, parce que leurs ames, plus neuves, sont plus ouvertes aux impressions, et s'en affectent davantage.

Tout l'art consiste à y semer sans effort et sans dégoût des principes purs, qui ne s'en effacent jamais. Tout précepte isolé est nécessairement accompagné d'une sécheresse et d'un sérieux qui éloignent l'attention des

jeunes gens, au lieu de la captiver; sous le voile du plaisir et de l'intérêt, l'effet est bien plus sûr. C'est sous ce point de vue que Campe a composé son ouvrage. Il met en scène un père de famille instamment prié par ses enfans de leur raconter des histoires : le bon père veut mettre à profit le fruit de sa complaisance. D'une part, il se les fait demander plus d'une fois, afin de se rendre maître de l'attention, en doublant l'attente et la curiosité; ensuite il ne les accorde qu'à titre de récompense, afin de flatter l'amour-propre. Il tire de ces deux moyens un double avantage, celui de bien examiner la nature et la profondeur de l'impression que font sur ses enfans les récits qu'il leur fait, et celui de provoquer, sans qu'ils s'en aperçoivent, leur jugement sur ce qu'ils viennent d'entendre, en laissant venir d'eux tout naturellement les réflexions morales auxquelles ses narrations peuvent donner lieu. Il s'assure par là que la leçon ne s'évaporera pas avec la légèreté de l'âge, et qu'elle doit descendre de la mémoire sur le cœur, pour y rester gravée à jamais.

Ce cadre est précieux, et véritablement intéressant; il est à désirer que toutes les vertus comme tous les défauts soient présentés aux jeunes gens de cette manière. Cette méthode parviendrait nécessairement à leur faire détester les uns et pratiquer les autres.

Pénétré de cette vérité et partageant les principes de l'auteur allemand, nous nous sommes efforcé d'être son interprète auprès de la jeunesse française, et, pour répondre à l'accueil favorable que nos lecteurs ont fait à la première édition de cet ouvrage, nous leur en présentons une seconde que nous avons revue avec le plus grand soin.

E. C. P.

H

DE I

Voyages et

C

M. Hunt
rempli de v
lui-même s
leçons, il
tions amus

HISTOIRE COMPLÈTE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

Voyages et Conquêtes de Christophe Colomb, de Cortez et de Pizarre.

PREMIÈRE PARTIE.

CHRISTOPHE COLOMB.

ENTRETIEN PREMIER.

M. **Hunter**, excellent père de famille, homme rempli de vertus et d'érudition, aimait à instruire lui-même ses enfans : pour leur faire goûter ses leçons, il les donnait sous la forme de narrations amusantes ; par ce moyen, il piquait leur

curiosité, tout en éclairant leur esprit des lumières de la science, et en nourrissant leurs jeunes cœurs des principes d'une saine morale. Déjà il leur avait fait le récit de plusieurs histoires intéressantes, et depuis quelque temps ils le priaient d'en commencer une autre. Répondant enfin à cet empressement qu'il cherchait lui-même à provoquer, il venait de promettre à l'un deux de raconter des voyages.

THÉODORE *avec empressement*. O mes frères !... John ! Théophile ! Lucien ! Conrad !.... arrivez donc !

LUCIEN *accourant*. Mon Dieu ! qu'est - il survenu ?

THÉODORE. Rassure-toi, mon ami, rien que de très agréable. Papa veut bien encore nous conter une de ces histoires qui nous amusent tant.

LUCIEN. Laquelle ?

THÉODORE. Je ne saurais te le dire au juste ; mais, d'après quelques mots échappés à papa, je pense qu'il s'agit de voyages, de naufrages, de sauvages !... Tu sais quel plaisir nous a fait l'histoire de Robinson !

CONRAD. En ce cas, je vais appeler tous nos frères, et Charlotte aussi, n'est-ce pas, mon papa ?

M. HUNTER. Oui, mon ami, faites-les venir tous.

(*Ici Conrad rentre tout joyeux; puis arrivent successivement* Charlotte, Henri, John, Didier, Ferdinand, Philippe, William et Frédéric.)

Tous les enfans. Ah! quel bonheur! Papa, vous voulez donc bien nous raconter une histoire?

M. Hunter. De tout mon cœur, mes enfans, puisque cela paraît vous faire tant de plaisir.

Les enfans. Oh! oui, cela est si intéressant!

Charlotte. Mon papa, voulez-vous bien me permettre d'aller avertir maman? Il ne faut pas commencer avant qu'elle soit ici.

M. Hunter. Vraiment, je l'oubliais, mon enfant; l'absence de ta maman laisserait un grand vide dans mon auditoire; amène-la donc promptement.

(*Tandis que toute la famille se réunit, M. Hunter se recueille, et, après quelques instans, prend la parole en ces termes.*)

M. Hunter. Ce que je vais vous dire aujourd'hui, mes chers enfans, n'est pas un conte comme je vous en ai fait quelquefois, mais bien l'histoire de l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient existé, de ce grand homme qui a tant contribué à l'agrandissement des connaissances humaines en découvrant un nouveau monde; en un

mot, c'est l'histoire de *Christophe Colomb* que vous allez entendre.

JOHN. Oh ! cela doit être charmant, si j'en juge d'après ce que j'en ai déjà lu.

M. HUNTER. Ce célèbre navigateur est né à Gênes, en Italie, vers la fin du quinzième siècle ; fils d'un marin recommandable, il montra, bien jeune encore, toutes les qualités nécessaires pour suivre avec succès la même carrière que son père. Les plaisirs des jeunes gens de son âge lui étaient inconnus ; n'étant qu'un enfant, il songeait à devenir un homme, et il étudiait avec ardeur. Il apprit rapidement le latin, qui était alors la clef de toutes les sciences, attendu que les savans n'écrivaient que dans cette langue ; puis il se livra à l'étude de la géographie, de la géométrie et de l'astronomie avec tant d'application qu'il posséda bientôt plus de connaissances que la plupart des marins célèbres qui l'avaient précédé.

Comme le père de Colomb et ses compatriotes ne naviguaient que dans la Méditerranée, ce fut sur cette mer que le jeune homme fit ses premières courses ; mais il se sentit bientôt à l'étroit sur cette vaste étendue ; c'était sur l'Océan qu'il était impatient de s'élancer. A l'âge de quatorze ans, ayant trouvé l'occasion de faire un voyage dans l'Océan septentrional, il la saisit avec empressement, et

ce voyage augmenta encore les connaissances qu'il avait acquises. A son retour, il servit sous les ordres de l'un de ses parens qui croisait contre les Turcs et contre les Vénitiens avec une escadre qui lui appartenait.

Un jour, le bâtiment sur lequel se trouvait Colomb ayant attaqué un vaisseau vénitien, on en vint à l'abordage; mais, dans ce moment, le feu éclata à bord des deux navires avec tant de violence, qu'il n'y eut bientôt plus d'espoir de salut. Le jeune héros, qui était un excellent nageur, se jeta à la mer sans hésiter; il s'empara du premier débris qu'il rencontra, et, quoiqu'il fût éloigné de deux lieues des côtes du Portugal, il y arriva sain et sauf; après avoir pris le repos nécessaire, il se dirigea vers Lisbonne, qui est la capitale de ce royaume. La fortune ne pouvait mieux le servir qu'en le conduisant dans ce pays, et ce fut en quelque sorte à cet évènement que Colomb dut la gloire qu'il acquit par la suite.

Les marins portugais étaient alors les plus instruits et les plus entreprenans de toute l'Europe; déjà ils s'étaient avancés sur l'Océan atlantique, dans des régions où personne n'avait pénétré avant eux, et leur courage avait été récompensé par la découverte des îles de Porto-Santo et de Madère, situées dans le voisinage de l'Afrique. Ce succès leur avait fait concevoir l'espérance de découvrir un passage pour arriver dans l'Inde.

Ferdinand. Il ne fallait pas chercher beaucoup pour trouver cela.

M. Hunter. Tu crois, mon ami?

Ferdinand. Il me semble qu'il aurait suffi de consulter la carte; il leur eût été facile de voir qu'en suivant les côtes occidentales de l'Afrique, en doublant le cap de Bonne-Espérance, et en remontant les côtes d'Afrique de l'autre côté, ils devaient infailliblement arriver dans l'Inde.

M. Hunter. Comment se fait-il donc que des gens d'un si grand mérite aient cherché si longtemps une chose que nous trouvons si aisément?

John. Cela ne nous est facile que parce que nous avons les cartes de toutes les parties du monde, et de plus la certitude que l'on peut aisément doubler le cap de Bonne-Espérance.

M. Hunter. Qu'en dis-tu, toi, Ferdinand? penses-tu qu'il existât alors une carte d'Afrique, et que la possibilité de doubler le cap fût connue?

John. Cela ne pouvait pas être, puisque personne n'avait pénétré jusque-là, et c'est ce qui fait la gloire des Portugais qui tentèrent les premiers de tourner le midi de l'Afrique pour aller dans l'Inde.

Henri. On peut voir, en consultant la géographie ancienne, que l'on ne connaissait autrefois que

le nord de l'Afrique et une partie de l'Ethiopie. Les anciens ne pouvaient donc savoir si la terre s'étendait jusqu'au pôle nord, ou si elle finissait du côté du midi.

M. Hunter. D'après cela, Ferdinand, tu conviendras que si nous eussions vécu dans ce temps-là, il nous eût été tout aussi difficile qu'aux Portugais de trouver ce passage. Par exemple, pourrais-tu savoir aujourd'hui, à l'aide de tes cartes, s'il est possible de se rendre dans l'Inde en faisant le tour de l'Amérique septentrionale ou celui de l'Europe et de l'Asie, par le nord-ouest?

Ferdinand. Je ne saurais voir cela sur les cartes.

M. Hunter. Et pourquoi ne le vois-tu pas?

Ferdinand. C'est que les cartes n'indiquent pas s'il y a une mer libre entre l'Amérique et l'Asie.

M. Hunter. Sais-tu pourquoi on a omis d'indiquer cela?

Ferdinand. Je pense que l'auteur des cartes l'ignorait.

M. Hunter. Ne pouvait-il donc pas s'éclairer sur ce point en consultant les relations des voyageurs?

Ferdinand. Il faudrait, pour cela, que quelqu'un eût déjà fait ce voyage.

M. Hunter. Et justement personne ne l'a fait

jusqu'à présent. Il en était de même pour le midi de l'Afrique, au temps dont nous parlons; personne ne savait qu'il y eût une mer libre de ce côté, et voilà pourquoi il a fallu tant de tentatives pour découvrir ce passage. Tu comprends cela?

FERDINAND. Oui, mon papa.

M. HUNTER. Maintenant je reviens à Colomb. On avait déjà entendu parler de lui à Lisbonne, lorsqu'il y arriva; aussi fut-il bien accueilli par les marins les plus instruits. A cette époque, il n'était question que des entreprises des Portugais, et l'on ne s'entretenait que du plan à l'aide duquel on espérait pouvoir aller dans l'Inde par l'Atlantique.

DIDIER. Quel était donc le chemin par lequel on y avait été jusque-là?

M. HUNTER. Il n'y avait alors que les Vénitiens qui fissent le commerce dans l'Inde. Les produits de ce pays étaient embarqués sur la mer Rouge, qui doit son nom à la couleur du sable qu'elle contient; mais cette mer n'ayant point de communication avec la Méditerranée, il fallait décharger les vaisseaux, et les marchandises traversaient l'isthme qui sépare ces deux mers soit par des canaux, soit sur des chameaux; elles étaient ensuite embarquées de nouveau à Alexandrie, en Égypte, d'où elles arrivaient à Venise par la Méditerranée. Il y avait

donc un grand avantage à trouver un chemin qui aplanît tant de difficultés et rendît le commerce de l'Inde plus considérable.

Colomb, qui s'était lié d'amitié avec quelques capitaines de vaisseau, épousa la fille de l'un de ces capitaines, qui avait découvert *Porto-Santo* et *Madère*; circonstance qui favorisa beaucoup ses projets, en lui donnant la faculté de consulter les cartes et les journaux de l'habile marin devenu son beau-père. Il passait les jours et les nuits à étudier ces documens, et il sentit à chaque instant s'accroître le désir de faire lui-même de nouvelles découvertes. Quelque temps après, il se rendit à Madère, et visita d'abord les *Açores* et les *Canaries*. Comme sa fortune n'était pas considérable, il se livra au commerce avec succès; mais ses heureuses spéculations ne purent le détourner du grand projet qu'il méditait.

ENTRETIEN II.

—

Peut-être, pensait Colomb, le chemin que cherchent les Portugais n'est-il pas le plus court pour aller dans l'Inde. Si la terre est ronde, comme je le

crois, n'est-il pas probable que l'autre hémisphère a été, ainsi que le nôtre, créé par Dieu pour être habité par des hommes et d'autres créatures? Je ne saurais croire que la mer couvre en entier cet autre hémisphère. Si donc, au lieu de côtoyer l'Afrique, on faisait route droit à l'ouest à travers le grand Océan, on arriverait aux Indes; ce pays est probablement beaucoup plus grand que l'on ne pense, et s'étend beaucoup à l'est de l'Europe. S'il en est ainsi, la route par l'ouest est la plus courte.

Le beau-frère de Colomb, ainsi que le patron d'un navire portugais, en s'avançant à l'ouest, dans l'Océan atlantique, avaient, à plusieurs reprises, trouvé à la mer des pièces de bois artistement travaillées, et que les vents d'ouest poussaient dans la direction des îles Canaries. De temps à autre, les flots, excités par les mêmes vents, amenaient aussi, sur les côtes occidentales des îles Açores, des arbres d'une espèce tout à fait inconnue aux habitans de ces contrées. La mer avait enfin jeté, sur ces mêmes rivages, deux cadavres humains dont la figure ne ressemblait en rien à celle des autres hommes d'Europe, d'Afrique ou d'Asie. Tous ces accidens faisaient connaître des conjectures dans l'esprit de Colomb qui, en comparant ces diverses observations avec les notions que lui fournissaient les auteurs au sujet de l'Inde, en conclut qu'à l'Occident il y avait une terre habitée par des nations probablement po-

licées, et cette conclusion fit naître dans son esprit une conviction véritable; mais, comme il était aussi modeste qu'ingénieux, il fit part de ses conjectures à un médecin de Florence, nommé *Paul*, qui passait pour l'un des hommes les plus savans de l'Italie.

Celui-ci approuva le raisonnement de Colomb, et le trouva très judicieux; à tel point qu'il lui signala plusieurs circonstances propres à le faire persister dans ses nobles résolutions et à les mettre promptement en œuvre.

Colomb, entièrement persuadé de la possibilité de mener à bonne fin un projet si grand et si utile, n'hésita plus à l'exécuter; mais il fallait pour cela équiper des vaisseaux, et sa fortune ne lui permettait pas de faire de telles dépenses : il dut alors en appeler à la munificence de quelques têtes couronnées.

Il pensa d'abord à faire profiter son pays natal des richesses et de la gloire qu'il attendait de ses nouvelles découvertes. Il s'adressa donc au sénat de Gênes, et lui fit part des plans qu'il avait tracés en le priant de lui accorder les sommes indispensables pour leur exécution. Mais le sénat, ne voyant dans le grand homme qu'un aventurier et un charlatan, lui répondit par un refus.

Sans perdre courage, Colomb résolut de s'adresser à la cour de Lisbonne, cour qui s'était déjà

rendue célèbre par d'heureuses tentatives sur les mers, et qui, assurément, ne refuserait pas de s'associer à la gloire dont notre héros demandait à se couvrir : il y développa ses desseins, qui, cette fois, furent bien accueillis, mais avec l'arrière-pensée d'en profiter au détriment de celui qui les avait conçus. En effet, il n'eut pas plutôt exposé ses plans, que le Gouvernement portugais fit équiper un vaisseau, et charger, en second, un capitaine expérimenté de parcourir la route tracée par Colomb ; mais ce capitaine, qui était loin de partager l'enthousiasme et la conviction qui inspiraient l'auteur de cette noble entreprise, après une courte navigation à l'Occident, perdit bientôt courage et rentra au port, confus et désappointé.

En apprenant une action si déloyale, Colomb, indigné, partit de Lisbonne et se dirigea vers Madrid, après avoir donné mission à son frère Barthélemy d'aller réclamer des secours du roi d'Angleterre, dans le cas où, de son côté, il échouerait dans ses démarches auprès de la cour d'Espagne. Alors, sur le trône espagnol, était assis *Ferdinand le Catholique*, prince d'un caractère peu aventureux et nullement doué de l'énergie nécessaire pour mener à bonne fin une entreprise qui présenterait quelques obstacles ; d'ailleurs, comme les *Maures* s'étaient emparés d'une grande partie de ses États, il était en guerre alors avec leur dernier roi, dont

la cour était à Grenade, et qui étendait son sceptre sur l'Andalousie. Dans un tel état de choses, et avec un prince comme Ferdinand, Colomb avait peu d'espoir de voir accueillir ses propositions : il fut néanmoins reçu d'une manière distinguée par le roi d'Espagne et par la reine *Isabelle*, qui lui prêtèrent une oreille attentive; mais l'objet de la demande de Colomb leur parut d'un genre si neuf et si étrange, qu'ils ne purent se décider à faire une réponse positive, sans avoir préalablement demandé l'avis des hommes qu'ils réputaient les plus experts dans la navigation. Colomb, renvoyé devant ces arbitres, ne put s'en faire comprendre, et d'absurdes objections furent tout ce qu'il en obtint d'abord. Les uns affirmaient que l'étendue de la mer qui sépare l'Inde de l'Europe était si grande, que, malgré la navigation la plus favorable, on ne pouvait pas atteindre la terre la plus prochaine avant trois années de traversée. Un autre soutenait, avec cette assurance que la sottise seule peut donner, que la terre étant ronde, on descendrait constamment en continuant sa route vers l'ouest, et que, pour revenir de ce point on se trouverait dans l'obligation de toujours monter, ce que le vent le plus favorable ne permettrait jamais. D'autres, pour se moquer de lui, disaient qu'il avait tort de se croire plus instruit que les milliers d'hommes qui l'avaient précédé dans ce monde, et qu'il n'était

pas probable que les terres qu'il croyait devoir trouver de l'autre côté de notre globe eussent été ignorées depuis tant de siècles écoulés depuis la création.

A l'ignorance de ces juges orgueilleux, Colomb opposa une persévérance remarquable; cependant il mit dans ses réponses la modération et la réserve qu'on devait trouver dans un homme aussi modeste que pénétré de la bonté de sa cause : c'est ainsi qu'il réfuta toutes les objections qu'on lui avait faites, sans s'écarter du respect que ses juges lui commandaient. Mais cinq années entières se passèrent avant qu'il eût une réponse, et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il apprit, avec douleur, qu'un rapport défavorable avait été fait au roi, par ces hommes aussi entêtés qu'ignorans : on lui déclara, d'ailleurs, que, tant que l'on serait en guerre avec les Maures, il était impossible de s'occuper d'entreprises de ce genre.

Colomb eut recours à deux grands d'Espagne, à qui leur fortune permettait d'armer une petite flotte, et de lui faire traverser les mers pour faire des découvertes; mais il se vit de nouveau refusé par ces seigneurs, qui n'avaient pas plus de courage que de foi dans ses promesses.

Henri. Il est pénible de voir ce grand homme repoussé de toute part!......... Ses projets étaient sublimes!

John. Ce que j'admire, c'est le sang-froid avec lequel il reçoit tous les refus ; à sa place, je me serais fâché, et j'aurais laissé là toutes les entreprises.

M. Hunter. Mais, s'il eût agi ainsi, Colomb ne serait plus un grand homme. Une ame haute, énergique, loin de se laisser abattre par aucun obstacle, sait les franchir tous pour arriver au but glorieux qu'elle veut atteindre ; elle souffre certainement de l'ingratitude et de l'indifférence des autres qui sont moins élevées qu'elle, mais elle ne perd pas courage. Pour elle, les difficultés sont autant de victoires nouvelles à remporter ; sa pensée est constamment attachée sur l'objet qu'elle se propose, et, convaincue du succès, elle aspire sans cesse après le résultat. C'est cette constance admirable qui fit de Colom[b]
véritable grand homme.

Comme son frère ne lui avait env[oyé]
ponse d'Angleterre, il se décida
voyage de Londres. Barthél[emy]
heureuse traversée, a[v]
Après avoir passé pl[us]
il était parvenu à
sol britanniq[ue]
qu'afin de
paraître
siner

quitter l'Espagne sans l'embrasser encore une fois il alla le voir au couvent où il l'avait mis en pen sion. Le supérieur de cette maison, le père Perez homme très savant, lui fit un excellent accueil, e reçut la confidence des projets qu'il avait conçus et des désagrémens qu'il avait essuyés. Pénétré d la grandeur et des avantages d'une entreprise qu le génie seul pouvait apprécier, il fit part à Colom du crédit qu'il avait auprès d'Isabelle, et le pria d ne point partir pour l'Angleterre avant que la rein ait répondu à la lettre qu'il allait lui adresser e faveur du grand homme abandonné à ses propre facultés.

Les vives représentations que Perez fit à la rein [illegible] favorablement, et Colomb fut d [illegible] la cour. Isabelle lui fit l'accueil le plu [illegible] recevait déjà les félicitations d [illegible] de son entreprise, lorsqu'i [illegible] [illegible]équés par la faiblesse d

[illegible] les hommes qu'i [illegible] du navigateur [illegible] [illegible]ment désap [illegible] [illegible]oulut plu [illegible] mit u [illegible] [illegible]tré

its, fut l'objet des sarcasmes des courtisans
us ceux à qui l'éclat de sa destinée future
ombrage. Certes, si son ame n'avait pas été
nde que les contrariétés qui le harcelaient
i long-temps, il serait mort de dépit.

LOTTE. Veuillez nous dire, mon papa, ce que
endez par courtisans?

UNTER. Ma fille, on appelle courtisans ces
méchans, qui flattent assidument les rois et
ces, et qui n'ont rien tant à cœur que de
et de se moquer des hommes de bien qui ont
la disgrace de leur maître.

nb cependant, encore une fois supérieur à
ersité, se disposa à tenter un dernier effort
du roi d'Angleterre, en lui offrant une par-
nonde que déjà trois gouvernemens avaient
l'accepter. Pendant qu'il faisait les prépara-
e voyage, on apprit la nouvelle de la prise
ade par les Espagnols, et de la chute de l'em-
Maures dans la péninsule. Ferdinand et Isa-
ient enchantés de ce succès éclatant, qui les
seuls souverains de tout le territoire espa-
t, comme dans les momens heureux il est de
du cœur humain d'être plus sensible aux
et nobles pensées, deux des amis de Colomb,
villa et *Santangelo*, mirent cette circonstance
et firent en sa faveur de nouvelles tentati-
rès d'Isabelle.

quitter l'Espagne sans l'embrasser encore un
il alla le voir au couvent où il l'avait mis en
sion. Le supérieur de cette maison, le père P
homme très savant, lui fit un excellent accu
reçut la confidence des projets qu'il avait co
et des désagrémens qu'il avait essuyés. Péné
la grandeur et des avantages d'une entrepris
le génie seul pouvait apprécier, il fit part à C
du crédit qu'il avait auprès d'Isabelle, et le p
ne point partir pour l'Angleterre avant que la
ait répondu à la lettre qu'il allait lui adress
faveur du grand homme abandonné à ses pr
facultés.

Les vives représentations que Perez fit à la
[illegible] outées favorablement, et Colomb f
[illegible] la cour. Isabelle lui fit l'accueil l
[illegible] recevait déjà les félicitatio
[illegible] de son entreprise, lor
[illegible] éques par la faibles

[illegible] er les hommes
[illegible] du naviga
[illegible] ement d
[illegible] oulu
[illegible] m

dégoûts, fut l'objet des sarcasmes des courtisans de tous ceux à qui l'éclat de sa destinée future ortait ombrage. Certes, si son ame n'avait pas été us grande que les contrariétés qui le harcelaient epuis si long-temps, il serait mort de dépit.

CHARLOTTE. Veuillez nous dire, mon papa, ce que ous entendez par courtisans?

M. HUNTER. Ma fille, on appelle courtisans ces ommes méchans, qui flattent assidument les rois et s princes, et qui n'ont rien tant à cœur que de édire et de se moquer des hommes de bien qui ont couru la disgrace de leur maître.

Colomb cependant, encore une fois supérieur à n adversité, se disposa à tenter un dernier effort près du roi d'Angleterre, en lui offrant une par- du monde que déjà trois gouvernemens avaient fusé d'accepter. Pendant qu'il faisait les prépara- s de ce voyage, on apprit la nouvelle de la prise Grenade par les Espagnols, et de la chute de l'em- re des Maures dans la péninsule. Ferdinand et Isa- lle étaient enchantés de ce succès éclatant, qui les ndait seuls souverains de tout le territoire espa- ol; et, comme dans les momens heureux il est de ssence du cœur humain d'être plus sensible aux andes et nobles pensées, deux des amis de Colomb, *uintanilla* et *Santangelo*, mirent cette circonstance profit, et firent en sa faveur de nouvelles tentati- s auprès d'Isabelle.

Tous deux parlèrent avec tant d'éloquence, qu Ferdinand et Isabelle, persuadés enfin du mérite d ce grand navigateur et de l'utilité de son entrepris n'opposèrent plus aucune résistance, et qu'un cou rier fut à l'instant envoyé pour rejoindre Colom qui était déjà parti pour l'Angleterre. Le courrier a teignit heureusement son but, et Colomb fut ramen à la cour de la reine où l'attendait une réceptio toute triomphale. Les conditions dont il fit part au souverains de l'Espagne ayant été favorablemen accueillies, il n'eut plus à s'occuper que de l'exécu tion de ses desseins.

LES ENFANS, *d'un cri unanime.* Quel bonheur!

CHARLES. Va-t-il s'embarquer aussitôt?

M. HUNTER. Demain, vous saurez cela.

ENTRETIEN III.

—

WILLIAM. Ah! papa! si tu savais combien j'aurai de plaisir à apprendre que Colomb est enfin parti J'ai peur que des empêchemens nouveaux ne sur viennent.

M. HUNTER. Ne crains rien, l'acte du départ a ét signé par le roi et la reine, et remis à Colomb. Il r

ence, qu
mérite d
ntreprise
l'un cou
e Colom
ourrier a
ut ramen
réceptio
part au
ablemen
e l'exécu

nheur !

j'aurai
a parti
ne sur

rt a ét
b. Il ré



sulte du tra
dont il aura
rable sera po
De plus, lui
produit que
découverte.

On s'arma
grande activ
mais les bâtim
avait été si ma
et vigoureux
ger équipage
ignorées, don
fausses tradit
ticable.

Le nom de
ces bâtimens
second s'appe
deux autres,
cieuses chalou

On s'était r
vingt-dix hon
Colomb, cette

Vingt-quat
tous les frais
trouva pourtan
qu'elle allait a
sister pour touj

sulte du traité qu'il sera vice-roi de tous les pays dont il aura fait la découverte, et que ce titre honorable sera pour toujours le partage de ses descendans. De plus, lui et sa race auront droit au dixième du produit que rapportent les pays dont il doit faire la découverte.

On s'arma sans délai pour l'expédition. La plus grande activité présida aux soins de l'entreprise; mais les bâtimens étaient si étroits, leur construction avait été si mal conduite, que tout autre que le brave et vigoureux Colomb n'aurait pu, avec un aussi léger équipage, se frayer un chemin sur des mers ignorées, dont l'idée doublait les périls, et que les fausses traditions faisaient regarder comme impraticable.

Le nom de *Santa-Maria* avait été donné à l'un de ces bâtimens où son pavillon devait être planté; le second s'appelait *Pinta*, et le troisième *Nigna*; les deux autres, de peu d'étendue, figuraient de spacieuses chaloupes.

On s'était muni de vivres pour un an, et quatre-vingt-dix hommes seulement allaient tenter, avec Colomb, cette noble, mais dangereuse entreprise.

Vingt-quatre mille rixdalers avaient suffi pour tous les frais de l'armement. La cour d'Espagne trouva pourtant si considérable cette somme légère, qu'elle allait arrêter ces glorieux projets et s'en désister pour toujours; mais Colomb, que rien ne peut

ébranler, propose le huitième de son propre argent, qu'il reprendra sur la huitième partie du produit du voyage...

Henri. La cour d'Espagne possédait donc bien peu d'or, pour qu'elle ne pût fournir une somme aussi faible?

M. Hunter. A cette époque, *Henri*, cinq écus valaient plus que cent de nos jours; de plus, les Espagnols reprenaient haleine d'un long combat soutenu contre les Maures, et les guerres appauvrissent toujours un peuple.

Colomb va donc s'embarquer : les travaux sont finis, la rade de Palos, en Andalousie, reçoit les vaisseaux, et le 3 août 1492, après avoir imploré selon l'usage le secours du ciel, il part aux cris joyeux d'une foule immense, qui long-temps le suit des yeux sur l'onde, pénétrée de son énergie et de son courage.

Le plan de Colomb était de se diriger vers les îles Canaries; il l'exécuta. Le lendemain, un cas fortuit et de mince importance aurait pourtant détruit ses beaux projets, s'il eût été superstitieux comme ses compagnons; la Pinta eut son timon brisé. On croit même que cet accident doit être attribué à la trahison du pilote, qui, effrayé d'une entreprise qui lui semblait si périlleuse, voulait contraindre l'équipage à retourner vers l'Espagne. Un cri de découragement se fait soudain entendre : retour-

nons, disent-ils tous, dans notre pays; c'est le seul moyen de salut qui nous reste.

Qu'est devenu votre courage? leur demande Colomb avec vivacité. Il serait inutile ici, répondirent-ils. Le timon qui vient de se briser n'est-il pas la preuve que le ciel s'oppose à notre voyage? ne nous annonce-t-il pas les longues et cruelles calamités que nous appellerons sur nos têtes en poursuivant avec ténacité un projet dont le succès est presque impossible?

Eh quoi! répliqua Colomb, nos belles espérances viendraient donc s'évanouir devant un accident si léger? notre bonne ou mauvaise fortune dépendrait donc d'une cause aussi futile? Un timon est brisé, réparons-le, mais du courage.

Notre amiral a la tête solide, disent à voix basse les matelots : il serait difficile de lui faire subir une impression.

Colomb n'ignorait pas combien il était nécessaire de détruire le caractère superstitieux de ses compagnons, qui, dans mille autres circonstances, jouets de ridicules présages, pourraient s'abandonner à de pareilles frayeurs. Il parvint non sans peine à les rendre moins crédules et à les délivrer de leurs vaines alarmes. Il continuèrent leur voyage et arrivèrent aux îles Canaries, où l'ancre fut jetée.

Ils y rétablissent leurs forces, quelques réparations s'exécutent, et le 6 septembre ils voguent sur l'im-

mense mer d'Occident, dont les vagues n'avaient jamais mouillé un édifice flottant.

Une route de deux jours ne les éloigna pas beaucoup, et ce ne fut que le troisième qu'ils n'aperçurent plus les îles Canaries qu'ils venaient de quitter.

Leur énergie parut alors éteinte. Dans ce moment seulement ils connaissaient le but de leur voyage, et leurs esprits faibles, grossissant les difficultés de l'entreprise, n'y voyaient que d'inévitables malheurs. Ils versaient des larmes comme cet enfant qu'un rien désespère. Ils traçaient leurs alarmes en poussant des cris horribles; leurs bras même, en signe de découragement, tombaient avec force sur leur poitrine. Colomb seul reste inébranlable, tel qu'un rocher au milieu d'une mer en courroux. Sa voix énergique se fait entendre, et tant de fermeté anime son discours, l'assurance et la tranquillité se peignaient si bien dans ses regards, que même le plus timide de ses compagnons en est électrisé, et sent renaître en lui son énergie première. Après les avoir fait rougir de leur faiblesse, il les entretient du prix glorieux qui les attend à la fin du voyage; des richesses qui deviendront leur partage, les éloges brillans qui de bouche en bouche honoreront leurs succès; en un mot, le tableau qu'il leur trace est si séduisant, que tous jurent de le suivre partout. Pourtant ces premières preuves de pusillanimité firent comprendre à ce chef intré-

pide qu'il trouverait encore par la suite l'occasion de relever leur courage abattu; sa prudence s'y prépara.

Dès lors il était presque toujours posté sur le tillac, ayant dans sa main tantôt la sonde, tantôt l'instrument propre aux recherches astronomiques.

FRÉDÉRIC. Papa, qu'est-ce que c'est qu'une sonde?

M. HUNTER. C'est une longue corde où se trouve attachée une grosse pièce de plomb : on la lance dans la mer en la filant progressivement, et lorsqu'elle a atteint le fond, c'est la hauteur à laquelle elle se trouve mouillée qui détermine en cet endroit la profondeur de la mer. Mais bornons-là notre entretien : nous reviendrons demain à nos voyageurs.

ENTRETIEN IV.

—

M. HUNTER. Prêtez-moi, mes enfans, une oreille attentive; j'ai quelque chose à vous communiquer avant de reprendre le fil de mon histoire. Les noms de longitude et de latitude devant figurer quelquefois dans ma narration, je dois vous apprendre le véritable sens de ces deux termes.

HENRI. Il y a déjà bien long-temps qu'on nous a parlé de cela.

JOHN. C'est vrai; il y a environ deux ans, époque où nous reçûmes les premières notions sur la géographie.

M. HUNTER. Puisqu'il en est ainsi, l'aîné de vous tous prendra la parole pour moi, et grâces à lui les plus jeunes apprendront ce qu'ils ignorent encore.

HENRI. C'est bien. Mais ne faudrait-il pas nous munir du globe?

M. HUNTER. Je ne crois pas cela nécessaire. Regardez, voici une petite mappemonde qui pourra le remplacer. Allons, qui de vous se présente pour démontrer?

Tous réclament ce petit bonheur.

M. HUNTER. Un seul doit être l'objet de mon choix. Henri, ton droit d'aînesse te donne celui de parler. Approche; et vous, mes amis, redressez, si vous le pouvez, la plus légère erreur.

HENRI. Charlotte, viens, ma fille, près de moi. Viens aussi, mon fils Frédéric. Soyez bien attentifs, et la longitude et la latitude de notre globe ne vous présenteront bientôt plus aucune difficulté.

MADAME HUNTER. C'est commencer avec gravité.

HENRI. Mais, maman, aurais-tu oublié que je représente papa? Ne faut-il pas que je prenne un

ton un peu solennel? Attention ! mes enfans. Vous n'ignorez pas que la figure de la terre ressemble à une boule. Elle est néanmoins un peu raboteuse. Un de ses côtés est représenté par cette figure. Deux points existent sur cette terre ronde ; ils sont placés l'un vis à vis de l'autre, et c'est autour d'eux que la terre tourne toujours. On les nomme les pôles de la terre. Celui du haut a perpendiculairement au dessus de lui une étoile nommée septentrionale, d'où lui vient le nom de pôle *septentrional ;* l'autre porte le nom de pôle *méridional.* Une ligne ou bien un cercle a été tracé au milieu de cette boule, dont la moitié est indiquée par notre figure. Ce cercle divise cette boule en deux parties égales.

Frédéric. Cette ligne existe-t-elle sur notre terre?

Henri. Eh! non, mon cher Frédéric, il plaît à notre érudition de supposer que la terre a une telle ligne qui passe autour d'elle, et qui s'appelle *équateur.*

Charlotte. D'où vient cela?

Henri. Parce que notre imagination se sert de cette ligne pour diviser la terre en deux parties égales, et qu'au temps où le soleil se trouve perpendiculairement au dessus de ce cercle, les jours égalent les nuits. Eh bien, l'espace que désigne cette ligne entourant la terre, on le nomme la longitude

de la terre. Cette explication vous laisse-t-elle quelque chose à désirer?

Frédéric et Charlotte. Non! non!

Henri. Passons maintenant à la latitude de la terre : apercevez-vous ces lignes tracées du pôle septentrional jusqu'au pôle méridional?

Les deux enfans. Oui! oui!

Henri. Eh bien, par elles est figurée la latitude de la terre, et on les nomme méridiens.

Frédéric. Pourquoi ce nom?

Henri. Parce que tous les endroits au dessus desquels on trouve un même méridien marquent midi en même temps lorsque le soleil se trouve vis à vis de cette ligne. Entendez-vous?

Charlotte. Très bien.

Henri. Tant mieux. Un de ces méridiens qui sont ici tracés en grand nombre et que l'on peut tirer à volonté se nomme le *premier*. Il est représenté sur notre figure par celui dont la grosseur excède un peu celle des autres, et qui est partagé en quantité de petits points où les lignes se coupent.

Les deux enfans. Bien, bien.

Henri. Donc, quand on demande à quelle longitude se trouve un lieu donné, c'est comme si l'on demandait à quelle distance il se trouve du premier méridien. Sachez que de là au méridien on prend la

mesure de l'espace d'orient en occident. Au contraire, si l'on demande à quelle latitude est un endroit, on désire connaître quelle est la distance de là à l'équateur.

LES DEUX ENFANS. Nous comprenons tout cela.

JOHN. Mais, papa, n'a-t-il pas oublié quelque chose?

M. HUNTER. Parle.

JOHN. Ne devait-il pas nous expliquer que l'équateur et les méridiens sont divisés en degrés?

M. HUNTER. Très bien, prends à ton tour la place du professeur et donne de l'étendue à ton observation.

JOHN. Je ferai ce qui dépendra de moi; il est évident que l'équateur et le premier méridien sont coupés à égales distances par un nombre infini de petites lignes qui sont autant de divisions.

FRÉDÉRIC et CHARLOTTE. Bien.

JOHN. On donne à chacune de ces divisions le nom de degré, et ce mot veut dire un espace de quinze milles d'Allemagne, ou de vingt-cinq lieues communes de France. L'équateur vaut trois cent soixante de ces degrés, et d'un pôle à l'autre la distance d'un méridien est de cent quatre-vingts : ainsi dire qu'un endroit est au trois cent trentième degré de longitude, c'est en trouver trois cent trente en comptant

les degrés de l'équateur depuis ce point et en allant toujours à l'ouest autour de la terre jusqu'au premier méridien; et si de plus on disait que ce même endroit tient le huitième degré de latitude, cela signifierait qu'il en existe huit en comptant les degrés du premier méridien depuis l'équateur jusqu'à cet endroit.

M. Hunter. L'explication est très satisfaisante.

Le lendemain de son départ des îles Canaries, le vent n'était pas favorable, et Colomb n'avait encore franchi qu'un espace de 18 lieues. Jugeant que la lenteur seule de la route pourrait inspirer quelque crainte à ses compagnons, il eut recours au stratagème, et se promit de les tromper sur le chemin qu'ils feraient chaque jour. Il leur apprit donc que 15 lieues seulement les séparaient du lieu qu'ils venaient de quitter.

Le 12 septembre, sixième jour de route, ils étaient à 350 degrés de longitude, depuis l'île de Fer, ou à 150 milles de cette île vers l'ouest, et au même degré de latitude nord de cette île. Le tronc d'un grand arbre frappa leurs regards; à sa vue, les matelots conçurent l'espoir de trouver une terre voisine; chimère qui servit à calmer un peu leur impatience; mais ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir combien leur espérance était frivole. Avant d'avoir fait 50 lieues plus loin,

une chose extraordinaire vint les plonger dans la plus grande consternation ; Colomb même en tressaillit.

HENRI. Quelle était donc la cause de cette émotion subite?

M. HUNTER. Vous n'ignorez pas que l'aiguille aimantée est regardée comme le guide le plus sûr de ceux qui voyagent sur mer ; sa pointe a la qualité singulière de se tourner toujours vers le nord ; par ce moyen, les navigateurs, la nuit comme le jour, aperçoivent les quatre points cardinaux et trouvent un point de direction ; sans cette aiguille, dont l'exactitude ne s'était jamais démentie, on aurait pu taxer de témérité l'homme le plus hardi de tenter un voyage aussi lointain et inconnu jusqu'à ce jour.

Jugez de l'étonnement de Colomb et des frayeurs de ses pusillanimes compagnons, lorqu'ils virent que la boussole, au lieu d'indiquer directement l'étoile polaire, regardait l'ouest d'un degré entier.

WILLIAM. Pourrions-nous en savoir la cause?

M. HUNTER. Nous ne sommes pas plus éclairés sur ce point que Colomb, quoique, depuis, on ait fait souvent de pareilles observations, et qu'on ait même marqué fidèlement les endroits où de pareilles déclinaisons s'effectuaient. L'épouvante s'était emparée de tout l'équipage. L'ordre des élémens, l'harmonie

de la nature leur semblaient être renversés ; ils croyaient avoir perdu pour toujours leur guide précieux, l'aiguille aimantée. Plus les compagnons de Colomb étaient ignorans, plus ce dernier profitait de l'avantage qu'il avait sur eux, pour leur expliquer les causes d'un évènement qui le jetait lui-même dans la plus grande surprise. Ses discours, adroits et insinuans, les avaient un peu tranquillisés, lorsqu'une aventure plus singulière vint renouveler leurs craintes : je veux parler des vents alizés. Ces vents, qui, d'orient en occident, soufflent toujours en pleine mer entre les tropiques, n'avaient encore été l'objet d'aucune observation. Lorsque les matelots se virent emportés directement vers l'ouest, leur effroi fut extrême. Quel moyen de revoir notre belle patrie, disaient-ils, si ce vent d'est nous assiége ici continuellement ? Cette réflexion les glaçait d'épouvante.

Au bout de quelques jours, leurs terreurs redoublèrent. Aussi loin que leur vue pouvait s'étendre, ils virent des herbages verts couvrir la surface des eaux : ces herbages étaient si volumineux, qu'ils gênaient même le cours des vaisseaux. Nous sommes donc parvenus, disaient-ils, à l'endroit où les mers ne sont plus praticables. Ces herbages recèlent sans doute des bas-fonds et des rochers où, malgré notre prudence, nos vaisseaux viendront bientôt se briser. Malheureux ! quel bandeau couvrait nos yeux, quel

égarement était le nôtre au jour où d'adroites persuasions nous rendirent les tristes compagnons d'un aventurier.

L'embarras était grand ; mais le prudent Colomb sait toujours conserver son courage. Compagnons, s'écrie-t-il, quelle erreur vous abuse de redouter une chose qui doit être pour nous le présage du succès, et qui nous annonce la fin de notre glorieuse entreprise ! Est-il possible que l'herbe croisse au milieu des mers ? N'est-il pas plus naturel de penser que la terre ferme va bientôt se déployer devant nous, et que les flots ont chassé vers nous ces herbes vertes moissonnées sur ses bords ?

Ce langage insinuant rassurait peu à peu les compagnons de Colomb. A l'instant même ils aperçurent une nuée de différens oiseaux qui prenaient leur essor du côté de l'ouest. La peur fit place à la plus vive allégresse, aux plus douces espérances, et se croyant presque au terme heureux de leur noble voyage, ils le poursuivirent pleins de joie et libres de la plus légère inquiétude.

ENTRETIEN V.

—

M. Hunter. Cependant un fol espoir les trompait

toujours. Après un trajet de 170 lieues marines, le continent ne se découvrait pas encore. Par bonheur, dans les trois navires, Colomb seul pouvait apprécier les intervalles parcourus ; il eut donc recours au même stratagème, et leur donna la certitude que 580 lieues seulement les séparaient du point du départ.

Toutefois cet éloignement leur paraît immense. De nouvelles craintes surgissent, les murmures éclatent, des cris de désespoir se font entendre. Tantôt ils s'accusent d'avoir cédé trop facilement aux vaines promesses de leur commandant ; tantôt ils vomissent mille imprécations au souvenir de la reine Isabelle : à leur dire, elle a cruellement exposé les jours d'une quantité de bons et braves sujets, pour une entreprise aussi périlleuse que chimérique. Tous, à la fois, parlent du retour avec des accens d'impatience. Le vent, fixé à l'est, peut seulement l'ajourner, disent-ils, et chacun tombe d'accord qu'il faut contraindre l'amiral à abandonner d'inutiles recherches; les plus téméraires proposent même de le précipiter dans les flots, convaincus qu'à leur retour dans leur patrie, la mort d'un pareil aventurier n'attirerait pas sur eux la vengeance des lois.

Colomb s'aperçut du péril ; mais il conserva toujours le même sang-froid devant tout l'équipage : il recourut à l'artifice d'un discours entraînant. Tantôt ses observations respiraient l'amitié; tantôt le ton

grave et impérieux du commandant animait ses paroles ; tantôt, enfin, un geste menaçant enchaînait les murmures des matelots ; sa voix terrible les menaçait de la colère de son roi, et des peines réservées à leur honteuse faiblesse, s'ils voulaient encore l'entraver au moment de terminer son immortel projet.

Les hommes supérieurs ont toujours maîtrisé l'essor des ames communes. L'énergique Colomb subjugue les rebelles. Les cris de révolte cessent aux protestations insinuantes du commandant ; une circonstance inattendue vient même doubler la confiance des matelots. Le vent, qui toujours avait soufflé du côté de l'est, se dirigea vers le sud-ouest. Colomb, sans perdre de temps, leur fit part de ce changement favorable, et le crédule équipage se livra de nouveau aux attraits de l'espérance. Quelques jours après, *la Pinta,* qui fendait l'onde la première, crut apercevoir le continent du côté du nord : on pria instamment l'amiral de s'y diriger. Celui-ci, craignant de s'écarter de la véritable route, s'obstina dans le refus, et ne dérangea pas sa course vers l'ouest. Bientôt on vit une quantité de ces oiseaux de mer qu'on appelle aléatras. C'était un présage favorable. On espérait une terre voisine. On sonda la mer, dont le fond ne fut pourtant pas atteint par deux cents brasses de cordes. D'autres oiseaux, parmi lesquels on distingua un oiseau du Tropique, allaient se reposer sur les vergues, et tous à la fois

prenaient leur essor vers l'ouest. Ailleurs des poissons volans faisaient rider la surface des eaux, et en essayant à s'élever allaient s'abattre sur le pont. Quelquefois la mer était hérissée d'herbes, et pourtant, malgré ces signes heureux, la plus légère portion de la terre ne se découvrait pas encore. Cet espoir détruit excita de nouveaux mécontentemens; les murmures se font entendre. Alors ce ne sont pas seulement les matelots qui se révoltent; les officiers, jusqu'alors impassibles et constans, se rangent du côté des rebelles, et Colomb reste seul comme un chêne qui, séparé de la forêt, résiste à l'effort des autans. En vain cherche-t-il à émouvoir encore les cœurs par d'éloquentes supplications : on a conjuré sa perte, et son salut dépend seulement d'un prompt retour en Espagne.

Dans cette situation critique, les révoltés reçurent de Colomb la promesse de voir s'accomplir leurs vœux sous la condition qu'ils resteraient encore trois jours souples et obéissans. Si le continent n'était pas découvert à ce terme limité, il devait soudain virer de bord, et se diriger à pleines voiles vers l'Espagne.

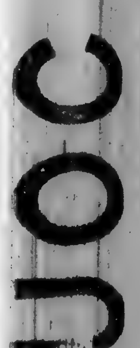
Malgré leur fureur, les mutins cédèrent à cette proposition, qui leur parut convenable; et cet accord, de part et d'autre, fut consolidé par les protestations les plus sacrées.

Colomb n'ignorait pas qu'il n'avait rien à redou-

ter; car les signes d'un continent peu lointain étaient si multipliés, qu'il avait presque la certitude d'y arriver avant les trois jours fixés; plusieurs fois déjà le fond avait été atteint par la sonde, et la vase de la terre indiquait l'approche du rivage. On apercevait un nombre considérable de petits oiseaux se diriger vers l'ouest, peu semblables à ceux qui, loin des climats qui les ont vus naître, s'élancent dans les airs d'un vol incertain.

On tira de la mer un buisson surchargé de fruits rouges et encore frais. On respirait un air plus pur, un vent plus léger se faisait sentir principalement la nuit. Heureux présage. Ils touchaient donc au terme fortuné de leur voyage. Le courage persévérant de Colomb devait donc bientôt recevoir son prix.

Après un faible trajet, il eut si bien la certitude d'apercevoir bientôt une terre voisine, que le lendemain au soir il représenta à ses compagnons quelles actions de grâces ils devaient rendre à Dieu, dont la protection vigilante les avait accompagnés dans une route aussi dangereuse. Il ordonna la plus grande prudence, et fit carguer les voiles, craignant, pendant la nuit, d'être poussé sur la côte par un vent contraire.



Colomb leur renouvela la promesse que leur avait faite la reine de donner une pension viagère de 312 écus d'Espagne à celui qui verrait le premier

le continent ignoré. Cet avantage devait être accompagné d'une mante de velours.

Toute la nuit, l'équipage était posté sur le tillac, et, avec l'agitation la plus vive, dirigeait toujours sa vue du côté où il croyait enfin voir cette terre long-temps attendue. Vers dix heures du soir, Colomb, qui se trouvait sur l'élévation du tillac, crut dans le lointain voir briller une lumière; il fit venir un page de la reine qui se trouvait à son bord et la lui fit remarquer : celui-ci la distingua de même, et la montra à un troisième qui venait de se placer à côté d'eux. Il sembla à tous les trois que cette lumière variait dans sa position, et l'on put juger qu'un voyageur la portait.

Vers les deux heures après minuit, une bruyante exclamation vint livrer tous les cœurs à la joie la plus vive. C'était le cri *terre! terre!* poussé par *la Pinta*, qui toujours ouvrait la marche. Tout l'équipage, qui tant de fois s'était livré à un fol espoir, appelait vivement l'aurore pour avoir la certitude par ses yeux que ses vœux les plus chers étaient enfin exaucés. Enfin les ombres se dissipent, le ciel devient rougeâtre, et les gens de *la Pinta* chantent le *Te Deum*. Aussitôt que les équipages des deux autres navires aperçoivent le continent, leur allégresse va jusqu'aux larmes, et pénétrés jusqu'au fond de l'ame, ils adressent au ciel les plus vives actions de grâces.

A peine ont-ils fini cet hymne de reconnaissance, qu'ils se hâtent de réparer leurs torts envers leur commandant, qu'ils n'avaient pas craint de méconnaître et d'insulter fortement. Poussés par un noble repentir, ils embrassent les genoux du héros, et implorent le pardon de leurs méfaits. Dans cette situation, Colomb est toujours le même : il leur promet l'oubli de leurs torts avec une aménité aussi généreuse qu'avait été admirable la force avec laquelle il avait combattu leur furieuse rébellion.

JOHN. Comment appelle-t-on cette portion de l'Amérique dont ils viennent de faire la découverte ?

M. HUNTER. Colomb lui-même l'ignore encore. Laissons-le descendre à terre et s'informer des lieux. Apporte-moi demain la carte de l'Amérique.

JOHN. Oui, mon papa.

ENTRETIEN V.

—

JOHN. Mon cher papa, voici la carte que tu m'as demandée hier.

M. HUNTER. Bien. Mes enfans, regardez avec attention. Toutes ces îles que je vous montre du

doigt se nomment, en général, îles Lucayes ou Bahamas. Une d'elles, la voilà, se nomme Guanaham, ou, si vous voulez, île de Cat : c'est la première que découvrirent nos navigateurs. Colomb l'appela Salvador, c'est à dire pays à la découverte duquel il dut son salut.

L'équipage resta encore quelques instans dans la contemplation de cette terre ignorée, que couvrait alors de ses feux le soleil levant. Son aspect agréable, sa fécondité, ses jolis bois, coupés, par intervalles, d'un nombre prodigieux de ruisseaux, venaient doubler, chez les Espagnols, la joie de cette importante découverte.

Cependant Colomb fit mettre les chaloupes à la mer, et, en ayant monté une, il se dirigea vers le rivage au bruit de belliqueux concerts, suivi de ses premiers officiers et de quelques personnes armées, laissant flotter des drapeaux. A leur aspect, les naturels inondèrent la côte pour considérer les vaisseaux européens, dont le spectacle était pour eux aussi admirable qu'inconnu. On arriva sur le bord, et Colomb, pompeusement paré, faisant briller son épée dans sa main, descendit le premier et foula cette nouvelle terre qu'il venait de découvrir.

Ses compagnons le suivirent, baisèrent la terre, et, dans cette modeste posture, promirent à leur chef, en sa qualité de vice-roi du Nouveau-Monde,

une docilité sans bornes. Après cette première démonstration de la plus touchante allégresse, on planta, sur le rivage, une croix devant laquelle on s'agenouilla encore pour offrir à Dieu un juste tribut de gratitude; puis, avec solennité, ils entrèrent en possession de ce pays au nom du roi et de la reine d'Espagne.

Pendant cette cérémonie, les Indiens, pressés autour des Espagnols, considéraient, avec un étonnement silencieux, d'un côté, les édifices flottans, de l'autre les hommes extraordinaires qu'ils venaient de conduire à travers les ondes. Ah! si ces infortunés avaient pu soupçonner les tristes conséquences de cette fête, ils eussent déploré leur sort cruel, ou plutôt ils auraient repoussé ces inconnus qui leur causaient un ravissement respectueux.

La surprise des Indiens redoublait en considérant les nouveaux débarqués. Le teint blanc des Européens, la barbe de leur figure, leurs vêtemens, leurs armures, leur manière d'agir, tout cela leur semblait merveilleux; mais au bruit des mousquets et des canonnades, ils se sentirent comme foudroyés. Ces inconnus leur semblaient des hommes armés du feu céleste, des êtres supérieurs à tous les autres, des fils du Soleil qu'ils adoraient, qui avaient daigné venir les visiter.

L'étonnement des Espagnols égalait presque ce-

lui des Indiens, à la vue de tant d'objets inconnus et bizarres. Les herbes de ce pays, les plantes, les arbres, les animaux étaient d'un tout autre genre que ceux d'Europe. Les hommes aussi contrastaient singulièrement avec eux, par leurs habitudes et leurs formes corporelles. Leur peau était cuivrée, leur chevelure noire et longue; leur menton n'avait point de barbe; leur taille était moyenne. A des traits bizarres se mêlait une douce timidité; leur visage et d'autres parties de leur corps portaient l'empreinte de bigarrures variées singulièrement. Les uns n'avaient rien qui couvrît leur nudité; les autres étaient presque nus. Pour toute parure, ils portaient à leurs oreilles, leurs narines et sur leur tête, des plumages, des coquilles et des feuilles d'or. Ils annoncèrent d'abord beaucoup de timidité et de réserve; mais leurs hôtes leur inspirèrent une grande confiance, en leur donnant à tous une quantité de bagatelles, des grains de verre, des grelots et des rubans; et lorsqu'à la fin du jour les Espagnols s'acheminèrent vers leurs vaisseaux, une foule d'Indiens les y suivirent dans des canots construits avec des troncs d'arbres, autant par curiosité que pour échanger avec eux d'autres colifichets en échange; ils offraient soit du fil de coton travaillé par leurs mains, soit des javelots dont une forte arête de poisson formait la pointe, des perroquets et des fruits de toute espèce. Ils étaient s

avides des plus simples bagatelles apportées par les Européens, qu'ils recueillirent soigneusement les tessons d'un vieux pot dispersés sur le tillac, et que, pour quelques jetons de cuivre qui ne leur étaient bons à rien, ils donnèrent avec empressement vingt-cinq livres d'excellent fil de coton.

Le jour suivant, Colomb, constamment escorté par une foule d'indigènes, explora les côtes de l'île : il ne manqua pas de leur demander, par des signes, où ils prenaient ces petites lames d'or dont ils ornaient leurs narines ; et il parvint à en apprendre que cet or ne provenait pas de leur île, mais bien d'une autre située au midi, et où, à les en croire, on en trouvait en abondance.

Colomb, ayant pris la résolution de se conformer à leurs renseignemens, se rembarqua avec sept Indiens qui devaient lui servir de guides et d'interprètes, et cingla vers le sud, pour aller à la découverte de cette opulente contrée. Il trouva sur cette route plusieurs îles, dont il ne visita que les trois plus considérables, auxquelles il donna les noms de *Ferdinande*, *Isabelle*, et *Sainte-Marie de la Conception*. Dans l'une de ces îles, on vit des chiens qui étaient muets, on s'en étonna ; mais l'expérience a démontré depuis que les chiens mêmes d'Europe ne peuvent plus aboyer, quand ils ont passé quelque temps sur le sol américain. C'est aussi dans l'une d'elles que l'on aperçut et que l'on tua le

premier *alligator*, animal de l'espèce des lézards, et qui ressemble beaucoup au crocodile; c'est pour cela qu'on le nomme aussi *crocodile des Indes occidentales.*

Mais comme dans ces îles Colomb ne trouvait pas d'or, et que tous les Indiens auprès desquels il prenait des informations lui désignaient toujours le sud, il n'y séjourna que peu de temps, et continua sa route.

Au bout d'une autre courte traversée, on découvrit un pays qui différait des îles que l'on avait déjà vues, tant par l'immensité de son étendue que par la nature de son terrain. Loin d'offrir, comme ces îles, une surface unie, il présentait aux yeux des montagnes; des vallées que des forêts variaient agréablement, des rivières et des prairies. Colomb douta lui-même si ce pays tenait à un continent, ou si ce n'était qu'une île vaste. Il apprit, au bout de quelques jours, que c'était effectivement une île, que les indigènes, dans leur langue, appelaient *Cuba*. Vous la voyez, mes enfans, sur notre carte, aux 20e et 23e degrés de latitude septentrionale.

Colomb, curieux de connaître cette contrée et ceux qui l'habitaient, jeta l'ancre à l'embouchure d'un grand fleuve; mais à peine les Indiens eurent-ils aperçu les vaisseaux, qu'ils quittèrent leurs cabanes et s'enfuirent précipitamment dans les montagnes. Un seul eut assez de courage pour s'approcher,

lans une petite barque, et de monter à bord de l'un les vaisseaux. Colomb, pour gagner ses amitiés, lui it de légers présens et l'envoya à terre avec un des utres Indiens qu'il avait amenés de *Guanahami*, et leux de ses gens, chargés de prendre connaissance lu pays et de s'assurer de la confiance des habitans. l eût pu débarquer un plus grand nombre d'Espagnols, mais il craignait que leur présence n'effrayât es insulaires.

Cependant, comme les vaisseaux avaient souffert beaucoup d'avaries, on regarda comme indispenable de les *radouber*, c'est à dire d'en boucher les rous avec du goudron.

Sur ces entrefaites, les deux Espagnols s'en reournèrent après avoir parcouru les terres jusqu'à louze lieues; voici à peu près le rapport qu'ils firent l'amiral :

Le pays que nous venons de traverser offre presue partout l'image de la culture et de la fertilité : n y récolte du blé indien ou maïs, et une racine u'on mange comme du pain après l'avoir fait rôtir. Nous sommes parvenus à une petite ville, qui se comose à peu près de cinquante maisons construites en ois ; sa population est de mille habitans. Les plus otables s'avancèrent vers nous, et après les notions avorables que leur donnèrent sur nous les Indiens ui, dans notre route, nous servaient d'interprètes, ous fûmes pris par le bras et conduits dans la

ville, où l'on nous assigna un vaste logement. On nous présenta pour siége une espèce de chaise qui avait la forme d'un animal dont la queue formait le dossier, et dont les oreilles et les yeux étaient d'or : dès que nous eûmes pris la place, les Indiens se mirent par terre à nos côtés ; ils nous prirent les mains et les pieds, les baisèrent et nous donnèrent tant de preuves de respect, qu'il était facile de voir qu'ils nous regardaient comme des êtres envoyés du ciel. Nous mangeâmes des racines rôties dont le goût nous parut semblable à celui de châtaigne. Une remarque singulière que nous fîmes, c'est qu'il ne figurait pas une seule femme dans le nombre des sauvages qui faisaient notre service ; au bout de quelque temps, ces hommes se retirèrent, et bientôt furent remplacés par un nombre égal de femmes dont nous reçûmes les mêmes honneurs. Enfin, quand nous prîmes congé de ces gens, un grand nombre d'habitans nous firent l'offre de partager notre route. Nous refusâmes avec un remercîment, en acceptant cette faveur du cacique ou roi seulement et de son fils qui nous ont suivis jusqu'ici en distribuant par tout des ordres pour qu'on nous traite avec les égards les plus respectueux.

Ces deux premiers reçurent de l'amiral des témoignages de gratitude ; ils furent ensuite régalés à bord de son vaisseau avec toute la déférence qu'on devait à leur rang.

Lorsqu'il demanda de quel côté se trouvait l'or dans le pays, on lui désigna l'orient; mais les Indiens étaient fort surpris de voir les blancs attacher un aussi grand prix à ce métal qui n'avait aucune valeur, et dont ils ne se servaient que pour se parer. Les hommes blancs, de leur côté, s'étonnaient de voir dans ces gens affables autant de simplicité. Colomb ne séjourna que peu de temps dans cette île; après avoir pris d'autres informations, il se dirigea vers le pays aux mines d'or, vif objet de ses désirs et que les Indiens nommaient Haïti.

Il s'éloigna de Cuba : il se fit accompagner de douze naturels pour les amener en Espagne; ces Indiens n'éprouvèrent aucune émotion en s'éloignant de leur patrie. Colomb avait pris soin que le séjour dans le vaisseau leur présentât tous les agrémens possibles.

Le vent les contrariait depuis quelques jours; l'amiral fut contraint de voguer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, c'est à dire de louvoyer.

Alonzo Pinzo, qui commandait *la Pinta*, voulut mettre à profit cette circonstance; et comme son vaisseau possédait les meilleures voiles, il chercha à dépasser les autres pour arriver le premier dans Haïti et se munir d'or avant qu'ils y eussent pénétré.

Colomb, soupçonnant son dessein, lui fit signe de l'attendre; mais Pinzo, rebelle à cet ordre, oublia

qu'il lui devait reconnaissance, et courut où sa cupidité l'entraînait.

Colomb, ne trouvant aucun moyen de l'arrêter, se décida à revenir à Cuba avec les deux autres vaisseaux : le mauvais temps l'y fit séjourner quelques jours; il en profita pour explorer le pays dans ses endroits les plus agréables et les mieux cultivés. Les habitans ont une manière de vivre qui, d'abord, inspira du dégoût aux Espagnols dès qu'ils s'en aperçurent; ils mangeaient avec un extrême plaisir de grosses araignées, des vers trouvés dans le bois en pourriture, et des poissons, cuits à demi, dont ils avaient pris soin d'arracher les yeux qu'ils ne mangeaient que crus.

Quand le temps fut devenu favorable, Colomb se dirigea de nouveau vers Haïti, où il devait trouver le perfide Pinzo; seize lieues de route lui suffirent. Le 6 décembre, il parvint dans cette île immense, qu'il appela Hispaniola, ou petite Espagne, par la ressemblance de son terrain avec celui de l'Espagne, en Europe : plus tard, on la nomma Saint-Domingue; ce nom est celui d'une ville qu'y bâtirent les Espagnols, et qui, dans la suite, devint la capitale de l'île.

A son aspect, les bois furent le refuge de tous les habitans, et comme on n'y vit aucune trace de *la Pinta*, Colomb ne tarda pas à quitter l'endroit

où il avait jeté l'ancre et remit à la voile vers le nord en longeant la côte.

Étant descendu sur un autre bord, il parvint à connaître quelques habitans; une Indienne, dont il s'était emparé, en avait reçu tant de cadeaux et de cajoleries, avait tracé à ses compatriotes un tableau si favorable des Espagnols, qu'ils ne craignirent pas de les accoster pour considérer et recevoir aussi quelques uns de ces dons précieux dont elle avait été comblée.

Pour le visage et les coutumes, ces Indiens ne différaient pas des indigènes de Guanahani et de Cuba : comme eux, rien ne voilait leur nudité; leur teint était cuivré; la douceur, la timidité et l'ignorance les caractérisaient aussi. A l'aspect de tant d'objets divers, ils semblaient penser que les Espagnols n'étaient pas de simples mortels, mais plutôt des êtres descendus des cieux. Ils se paraient de beaucoup plus d'or que les habitans des îles précédentes; mais, comme ces derniers, ils y attachaient si peu de prix, qu'ils regardaient comme un bonheur de pouvoir le céder pour des épingles, des sonnettes, des grains de verre et d'autres bagatelles de ce genre. Lorsque Colomb s'informa du lieu qui recélait ce précieux métal, ils désignèrent l'orient; à cette seconde indication, ses navires fendent soudain les flots, et il part animé par l'espérance de rencontrer bientôt une source intarissable de trésors.

ENTRETIEN VII.

M. Hunter. Ils venaient à peine de mouiller dans un autre golfe de cette île, que l'amiral reçut la visite du cacique de ce pays ; son escorte était nombreuse. Il était porté, dans un palanquin, sur les épaules de quatre hommes ; mais sa majesté était entièrement nue comme ses sujets. Il n'hésita pas un seul instant à se présenter à bord, et quand on lui apprit que Colomb commençait à se mettre à table, qu'on l'introduisit dans le lieu où le repas était dressé, suivi de deux vieillards qui semblaient être son conseil, il prit un siége à côté de l'amiral et tint une posture où se peignaient le respect et la confiance ; à ses pieds se placèrent ses deux conseillers. On lui présenta du vin et quelques uns des plats qui se trouvaient sur la table, il en mangea et fit passer le reste à son escorte qui était sur le pont en l'attendant.

A la fin du repas, le cacique fit don à l'amiral de quelques feuilles d'or et d'une ceinture dont un travail parfait relevait l'éclat. Colomb, pour le remercier, lui fit présent d'un collier d'ambre jaune, d'une paire de pantoufles de couleur rouge, d'une

couverture de lit et d'un flacon de fleur d'oranger. Le roi indien en fut si pénétré, que dans l'effusion de sa gratitude il fit entrevoir à l'amiral que son pays était à sa disposition.

Grave et noble avec ses sujets, ce souverain usait d'une extrême familiarité avec les Espagnols ; le moindre objet fixait toute son attention, et les choses merveilleuses que contenait le vaisseau semblaient lui procurer le plus grand étonnement. Sur la fin du jour, il témoigna le désir de descendre à terre. Soudain la chaloupe fut mise en mer; il reçut les adieux de l'amiral et s'éloigna au bruit d'un coup de canon; il regarda alors comme certain que ces êtres à la couleur blanche avaient pris naissance dans les cieux, puisque la foudre et le tonnerre résonnaient dans leurs mains. Les Indiens eurent tant de respect pour ces nobles inconnus, qu'ils baisèrent même les vestiges des Espagnols, imprimés sur la terre.

Comme cette partie du nouveau continent n'était pas celle où se trouvaient les précieuses mines d'or, unique espérance des Espagnols, Colomb mit à la voile pour se diriger vers la partie de l'est.

Le résultat de tous les renseignemens qu'on avait pris était qu'on se trouvait alors dans un pays inégal, dépendant d'un cacique dont le pouvoir était très étendu : l'amiral lui dépêcha des ambassadeurs et se hâta de le visiter lui-même, d'après l'invitation qu'il en avait reçue.

Dans ce trajet, on était arrivé jusqu'au cap, où, profitant du calme qui régnait dans l'air, il fit replier les voiles à peu près à une lieue de la terre. Depuis deux jours, le sommeil n'avait pas fermé ses yeux. Vers minuit, il alla donc se reposer, après avoir mis au timon un pilote à sa place, avec la défense expresse de l'abandonner. Bientôt tout l'équipagé l'imita, se croyant hors de tout danger. Le pilote même, qui, dans cette nuit tranquille, ne voyait rien à redouter, crut ne pas manquer à la prudence en substituant un mousse à sa place, malgré l'ordre sévère de son chef; il alla prendre du repos comme ses autres compagnons : c'était donc à l'inexpérience d'un enfant qu'était confiée, pendant la nuit, la sûreté du vaisseau. Pendant que chacun dormait profondément, un fil d'eau conduisait peu à peu le navire vers la côte. Soudain un choc si terrible l'ébranla, que le mousse, effrayé, abandonna le timon. A ses cris perçans, Colomb se lève en sursaut, monte sans délai sur le tillac, voit les rochers, et comprend bientôt que le navire vient de donner sur un écueil. L'abattement s'empare de tout l'équipage, lui seul possède assez de sang-froid pour aviser au véritable moyen de le sauver.

Il fait soudain entrer quelques Espagnols dans une chaloupe, et fait jeter, à un certain intervalle, une ancre au moyen de laquelle on puisse touer le vaisseau, c'est à dire le faire avancer et le débar-

rasser des rochers; mais ils sont tellement désespérés, que, loin de lui obéir, il ne rêvent qu'à leur propre salut et cherchent un refuge à bord de la *Nigna*. Par bonheur, celui qui commandait ce navire repoussa des hommes qui foulaient aux pieds leur devoir et se séparaient lâchement de leur chef. Ils retournèrent donc par force à leur navire.

Sur ces entrefaites, l'amiral, pour le rendre plus léger, ordonna de briser les mâts et d'abandonner à la mer les objets les moins utiles. Vaines précautions. Il se fit une ouverture au vaisseau près de la quille, et soudain l'eau y pénétra si abondamment, qu'on dut perdre toute espérance de le préserver. Colomb et tous ses gens entrèrent dans les chaloupes venues pour les secourir, et à force de ramer on s'empressa d'atteindre la *Nigna*.

Le jour suivant, il fit informer le cacique du revers qu'il venait d'essuyer, et demanda l'aide de ses navires pour tenter de sauver quelques débris du naufrage.

En apprenant cela, le généreux cacique Guakanahari s'empressa de voler au secours des Espagnols avec ses gens et ses canots. Ils réunirent, avec la fidélité la plus scrupuleuse, tout ce qu'ils purent sauver des flots, le transportèrent à terre, et Guakanahari plaça sous sa garde spéciale tous ces objets dans un endroit qui touchait au lieu de sa résidence, pour donner le temps d'apprêter les maisons qui devaient les renfermer.

Il disposa même des Indiens armés qui se placèrent près de ce lieu pour le rendre plus sûr; mais tant de précautions devenaient superflues. Les sujets du monarque n'étaient pas moins sensibles que lui aux infortunes des blancs, et ne songeaient pas à les rendre plus cruelles, en leur arrachant les tristes débris qui leur restaient.

En adressant le récit de son naufrage à la cour d'Espagne, Colomb trace l'affabilité de ces Indiens avec les couleurs les plus favorables. Ils sont, dit-il, si tranquilles, si obligeans et d'une humeur si douce, que je puis, avec raison, certifier à vos altesses qu'il n'est aucun peuple sur terre plus aimable qu'eux. Ils aiment les autres autant qu'eux-mêmes: une grace touchante et un sourire amical les accompagnent partout; ils servent leur monarque avec la solennité la plus respectueuse. Ces Indiens sont doués d'une prodigieuse mémoire; le plus léger souvenir ne pourrait leur échapper, et c'est vraiment une chose admirable de voir toutes les mesures qu'ils prennent pour découvrir les causes et les effets de toutes leurs observations, ou de ce qu'on veut leur apprendre.

Guakanahari ayant appris jusqu'à quel point l'or flattait les Européens, il leur fit présent, pour les indemniser de leur naufrage, de plusieurs plaques de ce métal, en leur promettant d'en faire apporter un plus grand nombre d'un lieu qu'il nommait

Cibao. Plusieurs Indiens se firent aussi un véritable plaisir de céder leur or pour des colifichets d'Europe. Un d'eux, qui en tenait un morceau assez considérable dans sa main, tendit l'autre vers un Espagnol qui lui fit cadeau d'une sonnette; l'Indien, joyeux, laissa tomber tout son or à terre, et, comme un voleur, se mit à fuir avec rapidité, croyant que le blanc était dupe de lui.

Colomb était toujours inquiet et rêveur. On n'entendait plus parler du traître Pinzo. Il lui restait seulement un navire peu spacieux et dont la solidité n'était pas à toute épreuve. Ce navire ne pouvait pas recevoir tout son équipage; il eût, d'ailleurs, été téméraire de s'en servir pour une route aussi lointaine que celle d'Espagne. Quel moyen prendre dans un aussi cruel embarras?

Après de sages réflexions, il résolut de laisser une partie des siens dans l'île comme des colons, et, avec le reste de ses gens, de braver tous les périls, et mettre à la voile vers l'Espagne, où il offrirait un détail précis de tout ce qu'il avait découvert. Ce projet fut approuvé de tous, et, à l'instant même, un nombre suffisant d'Espagnols se présenta pour rester. Guakanahari, loin de désapprouver cette entreprise, était joyeux de voir quelques uns de ces nobles inconnus se déterminer à habiter son île, où désormais lui et ses vassaux n'auraient plus rien à redouter de leurs ennemis. Les

Caraïbes, peuple farouche et cruel, qui occupaient plusieurs îles du côté du sud-est, venaient souvent les attaquer. Presque sans défense, les faibles Indiens cherchaient alors un abri dans les montagnes.

L'amiral l'assura de sa protection, et pour que le monarque pût se faire une idée des manœuvres militaires d'Europe, il fit exécuter quelques mouvemens de troupe : cela parut merveilleux aux Indiens ; mais lorsque l'artillerie se fit entendre, une telle épouvante s'empara d'eux, ils en furent tellement étourdis, qu'ils tombèrent tous sur la terre, et se couvrirent la tête des deux mains. Colomb les tranquillisa et promit au cacique, qui lui-même en fut ébranlé, de n'employer ces foudres que pour repousser les féroces Caraïbes. Pour lui faire mieux comprendre les terribles effets que produisaient les canons, il dressa, contre le vaisseau fracassé, une pièce chargée d'un boulet, et mit le feu à la mèche. Le boulet traversa le navire, et chacun put s'apercevoir qu'il tombait dans l'eau du côté opposé. A peine pourrait-on comprendre l'extase dans laquelle se trouva le cacique ; il retourna chez lui livré aux réflexions les plus sérieuses, et dans la ferme croyance que ces inconnus avaient pris naissance aux cieux, et que cet avantage mettait en leurs mains la foudre céleste.

On passa quelques jours à la construction d'un fort. Les Indiens partagèrent ce travail avec les

spagnols. Les malheureux ! ils ne soupçonnaient s qu'ils forgeaient eux-mêmes des chaînes dont poids les accablerait un jour.

Toutes les fois que Colomb descendit à terre, uakanahari le combla de mille honneurs, auxquels miral avait toujours répondu avec générosité.

Un jour, le cacique le reçut ayant un diadème or sur la tête, et le conduisit dans une maison où ut respirait la propreté. Là, il ôta ce diadème et posa avec respect sur la tête de l'amiral. Celui-ci, connaissant, ôta de son cou un collier garni de tites perles, qu'il portait habituellement, et l'atcha à celui du monarque ; de plus, il se dégarnit un habit précieux dont il s'était paré ce jour-là, en vêtit lui-même Guakanahari : il mit à son igt un anneau d'argent et lui fit chausser des bottes de couleur rouge qu'il avait envoyé chercher. s honneurs réciproques furent le garant d'une iance amicale qui fut conclue entre eux.

Dix jours suffisent pour terminer leur fortificaon. Colomb choisit ensuite trente-huit de ses comgnons qui manifestaient le désir de rester dans e et nomma *Diègo d'Arada* commandant de cette ite garnison. Il prescrivit une entière soumission out ce que cet officier ordonnerait, et enjoignit out le monde de ne rien négliger pour entretenir onne harmonie qui existait entre les sujets de akanahari, et pour apprendre la langue de ces

insulaires. L'endroit où il les laissa fut par nommé *Navidad*.

Le 4 janvier 1495, l'amiral appareilla pour tourner en Espagne, et fut salué par les accla tions des Indiens et des Espagnols qui restai dans l'île.

Il craignait que Pinzo ne fût déjà parti pour l'E rope, et qu'il n'y annonçât le premier la gra découverte qui venait d'être faite; il craignait, outre, que ce traître ne le calomniât auprès du d'Espagne.

Pour prouver, aux yeux d'une cour défiante, vérité du compte qu'il avait à lui rendre, et em cher qu'on ne révoquât en doute aucune de ses sertions, l'amiral fit embarquer des échantillons tout ce qu'il avait rencontré de précieux dans contrées dont il avait fait la découverte. Parmi productions du Nouveau-Monde, l'or occupait premier rang. Il avait embarqué avec lui un cert nombre de naturels de chaque île où il était desc du; de plus, il s'était muni de quantité d'oisea inconnus en Europe, et de toute sorte d'objets ra et curieux, naturels et artificiels, recueillis sur terres ignorées. Se dirigeant vers l'est, il comme par longer les côtes de l'île espagnole, pour en ex rer, chemin faisant, plusieurs autres parties. Vi quatre heures après son départ, quelque chose semblant à un vaisseau lui apparut au loin; à l'

nt il gouverne dans cette direction, et retrouve, ntre son attente agréablement trompée, le vaisau de Pinzo à la recherche duquel il avait inutileent passé six semaines. A cette heureuse rencontre, us sentez combien fut grande la joie de son uipage.

Pinzo, appelé à bord de l'amiral, voulut prouver n innocence en alléguant que le gros temps seul vait contraint à dériver; qu'ainsi, la faute en était x élémens. Quoique l'amiral fût loin d'être satisfait une pareille excuse, il obéit, en lui pardonnant, aux nseils de la prudence et à ses généreuses inclinaons. Laissant croire à Pinzo que son allégation spéeuse l'avait convaincu, il lui rendit ses bonnes aces; heureux lui-même de n'être plus dans la néssité d'emporter sur ce seul vaisseau si endommagé précieuse relation de ses découvertes.

Charles. Où était donc Pinzo pendant une si ngue absence?

M. Hunter. Croyant se procurer de l'or par des hanges, il s'était aussi arrêté sur les côtes de l'île spagnole; en sorte qu'il n'avait fait aucune nouelle découverte.

ENTRETIEN VIII.

M. Hunter. Nous allons, mes enfans, sui Colomb dans sa traversée et retourner en Espag

Il vient de s'élever un vent frais qui souffle l'ouest, enfle les voiles et fait marcher les vaissea avec rapidité. Les deux équipages, transportés joie, s'imaginaient déjà être sur leur terre natal environnés d'une multitude de curieux frappés d'a miration par ces récits merveilleux qu'ils leur a portaient du Nouveau-Monde; mais cette flatte espérance semble s'éteindre tout à coup. De sombr nuages s'amoncellent à l'horizon; les vents en fu bouleversent l'Océan, qui, répondant à l'orage, f entendre des mugissemens horribles, et les va seaux, jouets de la tempête, sont tour à tour e portés vers les nues et rejetés dans le gouffre d flots. Dans ce péril extrême, les matelots, épouva tés, tendaient les mains au ciel, unique arbitre leurs destinées. En vain Colomb, avec un impertu bable sang-froid, mit en usage tous les moyens q lui dictaient la prudence et l'expérience; en vain cherche à ranimer le courage de ses gens glac d'effroi et à rappeler l'énergie dans leurs ames con ternées. Lui-même, enfin, forcé de s'avouer qu'a

un secours humain ne peut lui parvenir, retourne ans sa chambre, où, loin de perdre son temps en laintes et en vœux stériles, il saisit un parchemin ur lequel il consigne les notions les plus importantes e ses découvertes, le roule dans un linge imbibé huile, enveloppe ce linge d'une toile cirée, met le aquet dans un baril qu'il bouche fortement, et le tte dans la mer. Ensuite, il renferme ces mêmes nstructions dans un second baril qu'il fixe à la oupe du vaisseau, pour y demeurer jusqu'à ce que naufrage survienne. Alors, il supplie le ciel qu'il aigne faire parvenir en des mains amies cette re- tion intéressante de ses travaux glorieux; il aime croire qu'elle lui survivra, qu'elle atteindra la rive spagnole, et que son nom ira à l'immortalité. Il se onfie au dieu qui soulève et calme les tempêtes, et vec cette paisible résignation, qui n'appartient u'aux ames grandes et fortes, il attend son sort.

La nuit survient et n'offre, pendant sa longue urée, que l'image de la mort. La tourmente con- nuait sans cesse; nulle étoile ne se laissait aper- evoir à l'horizon; enfin, le jour naissant montra ux navigateurs une terre qui s'élevait au loin du ilieu de l'Océan, et cette vue les rappela à la vie.

Colomb ne sut pas d'abord lui-même quelle était ette terre; après s'en être approché de plus près, il reconnut pour l'une des Açores; mais quoique s navigateurs voient la terre, ils ne l'ont pas en-

core atteinte. Le vent, dont la violence n'a pas cess rend très périlleux le voisinage de la côte ; de sor que l'équipage, malgré tout son désir d'aborder, vit de nouveau contraint de se tenir au large et louvoyer au milieu des dangers qui le menaçaie Cependant on avait perdu de vue *la Pinta*, on savait si elle avait fait naufrage, ou si Pinzo, pe dant les ténèbres, avait encore, à dessein, quitté l' miral, pour porter, le premier, en Espagne, l nouvelles des découvertes. Enfin, les vents devi rent plus calmes ; Colomb en profita, entra dans rade et jeta l'ancre.

De toute part, les Portugais s'empressèrent venir leur vendre des rafraîchissemens, et s'enq rent en même temps du but de leur voyage et d' ils venaient. Ils apprirent aux Espagnols qu'a environs de la côte ils trouveraient une chapelle co sacrée à la sainte Vierge : ceux-ci, désirant s'y re dre pour s'acquitter de leur vœu, en demandère la permission à Colomb, qui ne l'accorda qu'à moitié de l'équipage, avec ordre de revenir au p vite, afin que leurs camarades pussent égaleme accomplir cet acte de dévotion. Après donc être barqués, nos marins, s'étant déshabillés, marc rent en ordre de procession, pieds nus et en chemi vers l'endroit où, d'après les avis des Portugais, devaient rencontrer la chapelle. Ceux qui étaie restés à bord comptaient qu'ils seraient de reto

ns quelques heures ; mais la nuit arrivait, et on voyait encore revenir personne. L'amiral conçut ors des soupçons qui furent bientôt justifiés ; le ndemain matin, on sut qu'ils étaient retenus dans le, que la garnison portugaise s'était emparée de s hommes nus et désarmés. Colomb, justement ingné de cette perfidie, jura d'en tirer une venance éclatante et fit savoir à la garnison qu'il ne itterait ces parages qu'après avoir dévasté l'île et it cent Portugais prisonniers.

Cette menace fit une telle impression, que des putés lui furent envoyés pour savoir, de la part gouvernement, s'il était effectivement au service Espagne avec ses navires, ce qu'il leur prouva en hibant ses provisions ; alors on relâcha les prisoners. L'intention du gouvernement avait été, sans oute, de s'emparer de la personne de Colomb, pour i faire subir, ainsi qu'à ses gens, une détention rpétuelle, ce qui eût donné à son souverain les oyens de s'approprier sourdement les pays qui veaient d'être découverts ; mais Colomb étant resté bord, son coup n'avait pu réussir, et la prudence i commanda de rendre ses prisonniers, et d'allééer pour excuse qu'on n'avait pas pensé qu'ils fusnt Espagnols.

Espérant voir bientôt enfin un terme à ses périlux travaux, Colomb appareilla pour continuer sa ute ; mais sa constance devait encore une fois être

mise à l'épreuve : une nouvelle tempête survi[nt] et il se trouva, lui et son équipage, dans une sit[ua]tion affreuse : rien d'horrible comme cette to[ur]mente, qui dura 48 heures consécutives. Vers [la] nuit, l'équipage aperçut d'immenses rochers, co[n]tre lesquels le vaisseau fut directement poussé. [Il] s'y serait infailliblement brisé s'il eût suivi 8 mi[nu]tes de plus cette direction. Colomb, dans ce mome[nt] critique, par une présence d'esprit admirable, v[ira] de bord avec promptitude, et sauva ainsi son bâ[ti]ment et son équipage. Il eut bientôt en vue la c[ôte] de Portugal, non loin de l'embouchure du Tag[e], et il parvint à y jeter l'ancre.

Il s'empressa, dès que le jour parut, de fa[ire] partir deux courriers, l'un à Madrid, pour aver[tir] le roi d'Espagne de son heureux retour, et l'autr[e à] Lisbonne, pour obtenir de sa majesté portugaise [la] permission de remonter jusqu'à la capitale, et d['y] faire, à son navire, les réparations nécessair[es]. Sa demande ayant été accueillie, il s'y dirigea [à] l'instant.

On eut à peine appris à Lisbonne l'arrivée d'[un] vaisseau si remarquable, que l'on se précipita [en] foule sur le port, sur le rivage, sur des barques q[ui] parcouraient le fleuve, pour voir l'homme extra[or]dinaire qui venait de terminer glorieusement u[ne] entreprise hérissée de dangers de toute espèce, [et] tous exprimaient un vif regret de ce que leur go[u-]

nement n'avait point su apprécier un si grand ie.

Tout en se repentant lui-même d'avoir dédaigné propositions de Colomb, et jaloux de ce surt de puissance de la monarchie espagnole, le de Portugal, dissimulant son dépit, ordonna on reçût l'amiral avec pompe, lui fit donner rafraîchissemens, et l'invita à venir le voir, s un billet écrit de sa main.

Colomb, en se rendant aussitôt à cette invita-, vit la cour tout entière qui venait à sa rentre, par ordre du roi. Pendant leur entrevue, majesté portugaise exigea que l'amiral restât aset couvert en lui parlant.

Au récit que lui fit Colomb de ses découvertes, oi ne put s'empêcher de manifester tour à tour lus vive admiration et les regrets les plus cui-s.

L'amiral, de son côté, goûtait avec modestie le sir de voir les vils courtisans qui, autrefois, se quaient de lui comme d'un aventurier, éblouis intenant par l'éclat de ses conquêtes, et couverts honte et de confusion.

Pour l'engager à rentrer au service du Portugal, roi lui fit les offres les plus magnifiques; mais la lité de ce grand homme n'en fut pas ébranlée.

Aussitôt qu'il eut fait réparer son vaisseau, il pressa de prendre congé du roi, mit à la voile

vers le même port d'Espagne où il s'était embarq à son départ, et où il jeta l'ancre après sept m onze jours de voyage.

Laissons-le, mes enfans, s'y reposer après de grandes fatigues, et nous jouirons demain de satisfaction de le voir opérer son débarquement.

ENTRETIEN IX.

—

Théodore. Mon cher papa, allons-nous en voir Colomb descendre à terre?

M. Hunter. Un moment, mon ami, voyons d'abord entrer dans le port de Palos. Tous les ha tans, ayant appris l'arrivée du vaisseau de Colon accoururent sur le rivage pour accueillir et admi le grand homme, le héros de l'Espagne. Celu débarqua au bruit de l'artillerie, au carillon cloches et aux vives acclamations de la multitu enthousiasmée. Bientôt après, il se remit en ro pour se rendre à Barcelone, ville de la Catalogn province espagnole.

John. Ne sait-on pas ce qu'était devenu Pinzo

M. Hunter. Oui; mais les différens rapp qu'on a faits à ce sujet sont contradictoires. Certa

teurs assurent que, peu de temps après l'arrivée
Colomb au port de Palos, il y avait aussi dé-
rqué ; d'autres disent qu'ayant pris terre dans la
lice, plusieurs jours avant lui, il s'était égale-
ent empressé de se rendre à la cour, où il espérait
river le premier, pour y annoncer l'heureuse
uvelle des découvertes qui venaient d'être faites;
ais ils ajoutent que le roi lui avait défendu de ne
présenter à lui qu'accompagné de l'amiral. Cet
dre, disent-ils, causa un chagrin si cuisant à cet
mme rempli d'orgueil, que, peu de jours après,
fut attaqué d'une maladie dont il mourut. Par-
ut, sur son passage, Colomb vit accourir des en-
rons une multitude innombrable ; il entendit ses
ges sortir de toutes les bouches ; son nom se
pétait avec admiration : la joie la mieux sentie se
ignait sur toutes les figures.

A son arrivée à Barcelone, où le roi et la reine l'at-
ndaient impatiemment, il trouva toute la cour
i s'était réunie pour l'attendre, et qui, d'après
rdre qu'elle en avait reçu, s'avançait avec respect
a rencontre. La foule curieuse se pressait telle-
ent dans les rues pour le contempler, qu'il pou-
it à peine se frayer un passage. On voyait à la tête
son cortége les Indiens qu'il avait amenés des
s nouvellement découvertes, et tous parés à la
ode de leur pays : après eux, on portait tout l'or
'on avait embarqué, tant en ornemens qu'en

grains ou en feuilles ; venaient ensuite les échant-lons de toutes les productions de l'art et de la natu de ce nouveau monde ; des balles de coton, d caisses de poivre, des perroquets perchés sur des ca nes longues de 25 pieds, différens quadrupèdes des oiseaux empaillés, et mille autres choses qui p raissaient pour la première fois en Europe. Enfin Colomb lui-même paraissait, attirant les regar émerveillés des spectateurs.

Pour lui rendre convenablement les honneurs, roi et la reine avaient fait dresser un trône magn fiquement décoré dans la place publique, où ils l'a tendaient. Colomb, après, s'étant avancé, veut, su vant l'usage, s'agenouiller aux pieds du roi ; ma celui-ci s'y oppose, lui donne sa main à baiser, et fait asseoir à ses côtés. Il fit avec une modestie sa égale, mais avec dignité, un rapport circonstanc de ses découvertes, et étala à tous les yeux les pr ductions qu'il avait apportées. La cour, et tous ceu qui étaient à portée de l'entendre, furent frapp d'étonnement et d'admiration.

Lorsqu'il eut terminé son récit, les deux souv rains et tous les assistans se mirent à genoux po rendre grâces à Dieu de cet évènement miraculeu qui semblait promettre à l'Espagne d'aussi gran avantages, et on rendit ensuite à Colomb des ho neurs extraordinaires. Toutes les récompenses qu'o lui avait promises, avant son départ, furent sole

nellement confirmées ; des lettres de noblesse lui furent délivrées pour lui et toute sa famille, et jamais le roi ne sortit à cheval sans être accompagné de son amiral marchant souvent à sa droite : honneur qui jusque-là n'avait été accordé qu'aux princes du sang. Mais ce qui le flatta par dessus tout, ce fut l'ordre, donné par le roi, d'armer, dans le plus bref délai, une flotte entière pour un nouveau voyage.

Sur ces entrefaites, le roi envoya un ambassadeur à Rome, pour supplier le pape d'accorder aux Espagnols seuls, à l'exclusion de toute autre nation, les pays découverts et, ceux à découvrir dans l'Océan qui restaient à connaître, pour en jouir en toute propriété et héréditairement. Alexandre VI, qui occupait alors le siége de Saint-Pierre, traça sur la mappemonde une ligne droite, d'un pôle à l'autre, à cent lieues des Açores, et à la même distance du Cap-Vert, déclarant qu'au roi d'Espagne seul appartiendrait tout le pays qui serait découvert au delà de cette ligne vers le couchant.

On poussa avec tant d'ardeur et d'activité, qu'en peu de temps dix-sept vaisseaux se trouvèrent disposés à mettre à la voile dans le port de Cadix ; l'amour de la gloire, la soif des richesses excitaient des hommes de toutes les classes à participer à cette expédition, même à se fixer pour toujours dans le Nouveau-Monde : comme le célèbre navigateur ne pouvait les emmener tous, il en choisit quinze cents, et prit soin

de pourvoir les vaisseaux de tout ce qui était nécessaire tant pour le voyage que pour fonder diverses colonies ; il fit porter à bord une infinité d'outils et d'instrumens de toute espèce, plusieurs sortes de graines d'Europe, des quadrupèdes ignorés du Nouveau-Monde, comme chevaux, ânes, taureaux, vaches, etc., et des graines qu'il crut convenir aux contrées nouvelles qu'il avait l'intention de visiter.

Au reste, comme il était toujours persuadé que les pays nouvellement découverts faisaient partie de l'Inde, qui, selon lui s'étendait jusque-là, pour les distinguer de l'Inde déjà connue, on leur donna le nom d'*Inde-Occidentale*, parce que, pour y arriver en partant de l'Europe, il fallut cingler vers l'occident. De ce moment, on appela Inde-Orientale l'Inde anciennement connue.

Tout étant prêt pour le départ, la flotte mit à la voile, et sortit du port de Cadix le 25 septembre, et Colomb, comme la première fois, se dirigea d'abord vers les Canaries, où il jeta l'ancre le 5 octobre : après s'être approvisionné de bois et d'eau, et avoir pris à son bord quelques animaux, notamment des porcs, il reprit sa route le troisième jour, à l'aide d'un vent favorable ; vingt-huit jours lui suffirent pour faire huit cents lieues marines, et vingt-six jours après avoir quitté les côtes d'Espagne, il mouilla devant une île qu'il nomma *Dominique*, l'ayant découverte un dimanche ; ce jour, vous le savez, se dit en latin *dies dominica*, c'est à dire jour du Seigneur.

Colomb, n'y trouvant pas de rade assez commode, remit bientôt à la voile, et ne fut pas long-temps sans découvrir successivement plusieurs autres îles, dont les plus considérables étaient *Marie Galante*, ensuite la *Guadeloupe*.

Théophile. Deux colonies françaises.

M. Hunter. Sur la côte de la Guadeloupe apparut une magnifique cascade que formait l'eau sortant abondamment d'un rocher escarpé, et dont le fracas s'entendait à trois lieues de distance; on n'y aperçut d'abord aucun habitant, car tous avaient quitté leurs cabanes. Les Espagnols qu'on avait envoyés à leur poursuite atteignirent deux jeunes Indiens, qui leur firent comprendre qu'ils n'étaient pas de cette île, mais d'une autre, d'où ils avaient été enlevés et amenés dans celle-ci ; ils rencontrèrent, en outre, six femmes qui implorèrent leur appui, leur donnant à connaître qu'elles étaient prisonnières, et que leur captivité ne finirait qu'avec leur vie : c'est d'elles qu'on apprit, avec horreur, que les naturels de ces contrées avaient coutume de rôtir et de manger tous les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre, et de garder les femmes en esclavage. Ces femmes, ainsi que les deux jeunes garçons, firent tant d'instances, qu'on ne put refuser de les emmener.

Partout où il aborda, Colomb trouva la confirmation de ce qu'on lui avait dit sur les mœurs barbares

de ces peuplades. Dans tous ces parages, il fut reçu avec des démonstrations hostiles, et rencontra des traces de leurs repas de chair humaine : des os et des crânes d'hommes, dispersés autour des habitations, frappaient ses regards effrayés.

Voyant que toutes les tentatives qu'il faisait pour entrer en relation avec ces insulaires étaient en pure perte, privé d'ailleurs de revoir les Espagnols qu'il avait laissés à *Hispaniola*, Colomb continua sa route vers cette île, et jeta l'ancre, le 21 novembre, dans une rade éloignée du fort *Navidad* d'environ une journée de distance.

Des Espagnols qui avaient débarqué les premiers revinrent précipitamment annoncer qu'ils avaient rencontré, près de la côte, deux cadavres humains, ayant au cou une corde d'écorce d'arbre, et attachés sur des planches en forme de croix ; ils n'avaient pu savoir s'ils appartenaient à des Espagnols ou à des indigènes, parce que l'état de corruption dans lequel ils étaient les rendait méconnaissables.

Cette nouvelle fut pour Colomb un sujet d'alarmes ; aussi, le lendemain, dès qu'il fit jour, il voulut s'assurer si ses craintes étaient légitimes. Arrivé à la hauteur de *Navidad*, il descendit dans une chaloupe et atteignit le rivage. Jugez, mes enfans, de quel effroi il fut saisi, en ne retrouvant ni les Espagnols qu'il y avait laissés, ni la forteresse qu'il y avait fait élever, mais seulement quelques décom-

bres, des vêtemens déchirés, des armes et des outils en morceaux. Ce spectacle éloquent ne lui en apprit que trop ; et, pour confirmer la triste destinée des colons, on trouva près de là onze de leurs cadavres, qui laissaient voir tous les symptômes d'une mort violente.

On pleurait sur le sort de ces malheureux colons, et déjà l'on s'occupait des moyens de venger leur mort sur les insulaires, lorsque survint le frère de Guakanahari, qui rapporta à peu près en ces termes les détails des malheurs arrivés à la colonie :

« A peine l'amiral, faisant voile pour retourner en Espagne, s'était-il éloigné de l'île de Cuba, que les membres de sa petite colonie oublièrent les ordres et les sages conseils qu'il leur avait donnés. Loin de se conformer aux principes de la justice et de l'humanité, loin de chercher à maintenir les naturels dans la vénération profonde qu'ils leur avaient d'abord inspirée, ils se conduisirent à leur égard avec tant de barbarie et d'iniquité que ceux-ci en furent indignés, et du mépris passèrent bientôt à l'insulte. En vain l'officier désigné par le commandant veut-il les appeler à leur devoir ; ne faisant aucun cas de ses menaces et de ses représentations, ils se répandirent dans l'île et la ravagèrent d'un bout à l'autre. Le district du cacique de *Cibao* était le principal théâtre de leurs violences et de leurs rapines, à cause de la quantité d'or qu'ils y rencon-

traient. Irrité de leur conduite effrénée, le cacique finit par recourir aux armes : il les surprit dans un moment où ils étaient disséminés, et fit investir et incendier la forteresse. Plusieurs Espagnols furent tués dans le combat; les autres, cherchant à prendre la fuite dans une barque, périrent dans les flots. »

Le frère de Guakanahari ajouta que celui-ci, fidèle à l'alliance qu'il avait faite avec les Espagnols, malgré les insultes qu'il en avait reçues, avait cependant pris les armes pour les soutenir; mais que, dans un engagement avec le cacique de Cibao, il avait reçu une blessure grave dont il n'était pas encore guéri.

Doutant de la sincérité de la dernière partie de ce rapport, les soldats de Colomb désiraient être à même d'exercer une vengeance sanglante sur tous les habitans de l'île sans exception; mais l'amiral, trop prudent, trop humain pour s'associer à un pareil projet, chercha, au contraire, à les convaincre de l'intérêt qu'ils avaient à rétablir, autant que possible, leur réputation dans l'esprit des Indiens, et à gagner de nouveau leur confiance. Dans ce but, il recommanda à tous ses compagnons d'user envers eux d'égards et de prévenances. Étant allé faire une visite à Guakanahari, il le trouva effectivement souffrant d'une blessure qui lui paraissait plutôt faite par une épée de bois que par une arme européenne. Ce cacique, par un rapport en-

tièrement conforme à celui de son frère, convainquit Colomb de la vérité, et lui fit apprécier combien sa conduite était constante et loyale. Pour lui en donner une nouvelle preuve, il lui fit présent de huit cents petites coquilles, qui étaient d'un grand prix aux yeux des Indiens, de cent plaques d'or et de trois calebasses pleines de grains d'or, le tout pesant près de 200 livres.

En retour, l'amiral lui donna toutes sortes de colifichets venant d'Europe, et que le cacique regarda comme aussi précieux que ce qu'il avait offert.

Colomb conduisit ensuite ses compagnons dans un canton plus salubre et plus agréable que le précédent. Là, près de l'embouchure d'une rivière, il résolut de bâtir une ville régulière et entourée de fortifications, afin que ceux qui s'y établiraient y trouvassent sécurité et agrément. Tous furent contraints de se mettre à l'ouvrage, et, grâce à la réunion de tous ces bras, la première ville que les Européens aient fondée dans le Nouveau-Monde fut achevée en fort peu de temps. Colomb, en l'honneur de la reine d'Espagne, nomma cette ville *Isabelle*.

ENTRETIEN IX.

—

THÉODORE. Il me semble, mon papa, que les nouveaux-venus sont contens de leur sort.

M. HUNTER. Détrompe-toi, mon ami. Pendant que l'on était occupé à bâtir la ville d'*Isabelle*, Colomb avait à combattre mille difficultés contre lesquelles un esprit comme le sien pouvait seul lutter avec avantage. Les Espagnols, indolens par caractère, devenus, dans un climat plus chaud, moins capables que jamais de ces travaux assidus auxquels ils ne s'attendaient pas, se plaignirent hautement d'une vie si pénible. Venus dans le Nouveau-Monde avec le fol espoir d'y trouver d'immenses trésors et de passer leur vie dans une molle oisiveté, ils se voyaient, au contraire, condamnés à travailler tous les jours comme des mercenaires, et sous un soleil brûlant, exposés à des maladies occasionées par la mauvaise qualité de l'air, et obligés de se passer de toutes les commodités de la vie auxquelles ils étaient habitués. Où se trouvaient donc ces monts d'or qu'ils s'étaient promis? Ils ne pouvaient même pas les aller chercher, parce que l'amiral voulait absolument

voir la ville achevée avant de les laisser pénétrer dans l'intérieur de l'île.

Tels étaient les motifs de ce mécontentement, qui, croissant de jour en jour, amena enfin une conspiration contre la vie de Colomb; cette conspiration avait heureusement été déjouée; on en arrêta les auteurs, dont quelques uns furent punis, et les autres renvoyés en Espagne, pour y être mis en jugement. Colomb profita de cette occasion pour supplier Ferdinand de lui faire parvenir, le plus tôt possible, de nouvelles provisions et de nouveaux renforts.

Dans le double but de donner de l'occupation aux mutins et de faire voir aux insulaires la supériorité d'une armée d'Européens, il se mit en marche à la tête de ses meilleurs soldats, et s'avança dans l'intérieur du pays. Sa troupe défilait les rangs serrés, les étendards flottans, et au son d'une musique guerrière; en même temps il fit faire, à la cavalerie surtout, des évolutions qui étonnèrent les Indiens. Comme ceux-ci n'avaient jamais vu de chevaux, ils s'imaginaient que le cheval et son cavalier ne formaient qu'un seul corps. Vous pouvez, mes enfans, juger, d'après cela, combien ils durent être effrayés à l'aspect de ce monstre, moitié homme, moitié quadrupède. Aussi, la plupart s'enfuirent dans leurs huttes, dont ils barricadèrent l'entrée avec des cannes, et où ils furent assez simples pour se croire à l'abri de tout danger.

On avait pris pour guides quelques Indiens du district de Guakanahari. Ces Indiens entraient sans façon dans toutes les cabanes qui se présentaient et y prenaient tout ce qui leur était nécessaire, avec autant de liberté que s'ils étaient chez eux, et sans que les propriétaires le trouvassent mauvais. Ainsi, ces bons insulaires, qui peut-être ne s'étaient jamais vus, semblaient posséder tous leurs biens en commun. Exemple bien propre à nous confondre, nous autres Européens, pour qui la propriété est exclusive.

On se dirigea vers le riche pays de Cibao, où l'on fut bientôt convaincu que les renseignemens donnés par les habitans de l'île étaient véridiques. Il n'y avait pas, il est vrai, de mines ouvertes, les Indiens n'ayant jamais pris tant de peines pour rechercher un métal dont ils ignoraient, en quelque sorte, l'usage; mais dans tous les ruisseaux roulaient des paillettes et des grains d'or que l'eau avait détachés des montagnes, preuve évidente que ces montagnes en renfermaient une grande quantité.

L'amiral, voulant s'assurer la possession d'un canton si riche, y fit construire une forteresse dans laquelle il laissa une petite garnison; puis il revint sur ses pas, se hâtant d'aller annoncer à sa colonie une si heureuse découverte. A son retour, elle était dans un état pitoyable : on manquait de vivres; on n'avait pas encore eu le temps de s'oc-

cuper de l'agriculture ; et les maladies auxquelles on est exposé, dans les pays chauds et non cultivés, avaient fait des progrès effrayans. Tous s'attendaient à périr d'un moment à l'autre, ou par la contagion ou par la famine ; tous déploraient la folie qu'ils avaient eue de sacrifier leur fortune, leur patrie et leur santé, pour aller mourir de misère sous un ciel étranger ; tous maudissaient les auteurs de leur détresse, les séducteurs qui, en les trompant à force de leur exagérer la beauté de ces nouveaux pays, les avaient engagés dans cette funeste entreprise. A la tête des mécontens figurait le prêtre même qu'on avait amené d'Espagne en qualité d'aumônier, et qui, à force de crier contre Colomb, croyait soulager son infortune. Mais ce n'était pas le premier assaut que le cœur de l'amiral avait eu à soutenir. Les dangers innombrables auxquels il avait déjà été en butte, l'expérience qu'il avait acquise, l'avaient armé d'une prudence rare et d'une constance inébranlable. Il parvint donc encore une fois à ramener le calme dans les esprits et à étouffer la révolte.

La tranquillité étant rétablie, il désigna son second frère, *don Diégo*, pour commander pendant son absence, se remit en mer avec un vaisseau et deux chaloupes, et gouverna vers le couchant. La plus importante de ses découvertes, durant ce nouveau voyage, fut celle de la *Jamaïque*. Il mouilla

à la hauteur de cette île, et fit descendre des hommes armés dans la chaloupe pour aller *sonder* le port; c'est à dire jeter la sonde en différens endroits, afin de savoir si l'eau était assez profonde pour porter les navires.

Bientôt ces chaloupes furent entourées d'une multitude de canots remplis d'Indiens en armes, qui cherchaient à les empêcher d'aborder le rivage. On essaya en vain tous les moyens de douceur pour s'en débarrasser; on n'y parvint qu'en leur envoyant une volée de flèches. Il est bon de vous dire ici, mes enfans, que l'usage des fusils n'était pas encore général, et que la plupart des soldats se servaient de l'arc.

Comme le port avait été jugé praticable, l'amiral y entra et y fit réparer ses bâtimens, et, pendant ce temps-là, visita le pays, dont le sol lui parut supérieur à celui de l'île *Hispaniola*; aussi en prit-il possession au nom du roi d'Espagne.

De la *Jamaïque*, il mit à la voile pour *Cuba*, voulant examiner si c'était une île ou bien une partie de la terre ferme; dès lors commença pour lui une série de fatigues et de dangers avec lesquels on peut à peine comparer tout ce qu'il avait souffert jusque-là.

Tantôt, il était exposé à d'horribles tempêtes, dans les endroits les plus périlleux d'une mer inconnue; tantôt il se voyait enfermé entre des écueils

et des bancs de sable, qui, à chaque instant, menaçaient de submerger ses vaisseaux ; tantôt il s'embarrassait dans des basses, et dans le même temps, les bâtimens tiraient tant d'eau que les équipages, sans cesse occupés à pomper, avaient peine à les tenir à flot ; tantôt il avait à souffrir, ainsi que ses compagnons, la faim et la soif ; et quand, par un heureux hasard, on se procurait quelques rafraîchissemens, il était toujours le dernier à en profiter, toujours plus disposé à s'occuper des autres que de lui-même ; tantôt il avait à lutter contre le mécontentement et le désespoir de ses compagnons, qui se vengeaient sur lui par les reproches les plus amers de ce qu'ils souffraient sous sa conduite, quoiqu'il participât généreusement à toutes les peines et à toutes les privations dont ils se plaignaient. Ce grand homme, toujours calme et inébranlable au milieu des dangers de toute espèce qui l'environnaient, cherchait, par ses discours et par ses exemples, à relever l'espoir et le courage de ses compagnons abattus. Cette conduite est vraiment admirable, et vous pouvez, mes amis, juger, par vos propres lectures, s'il n'est pas vrai, comme l'a dit un auteur de l'antiquité, qu'il n'est point de spectacle plus sublime que de voir un homme ferme aux prises avec la mauvaise fortune.

Colomb apprit, dans ses divers débarquemens et de la bouche des Indiens, que Cuba était une île

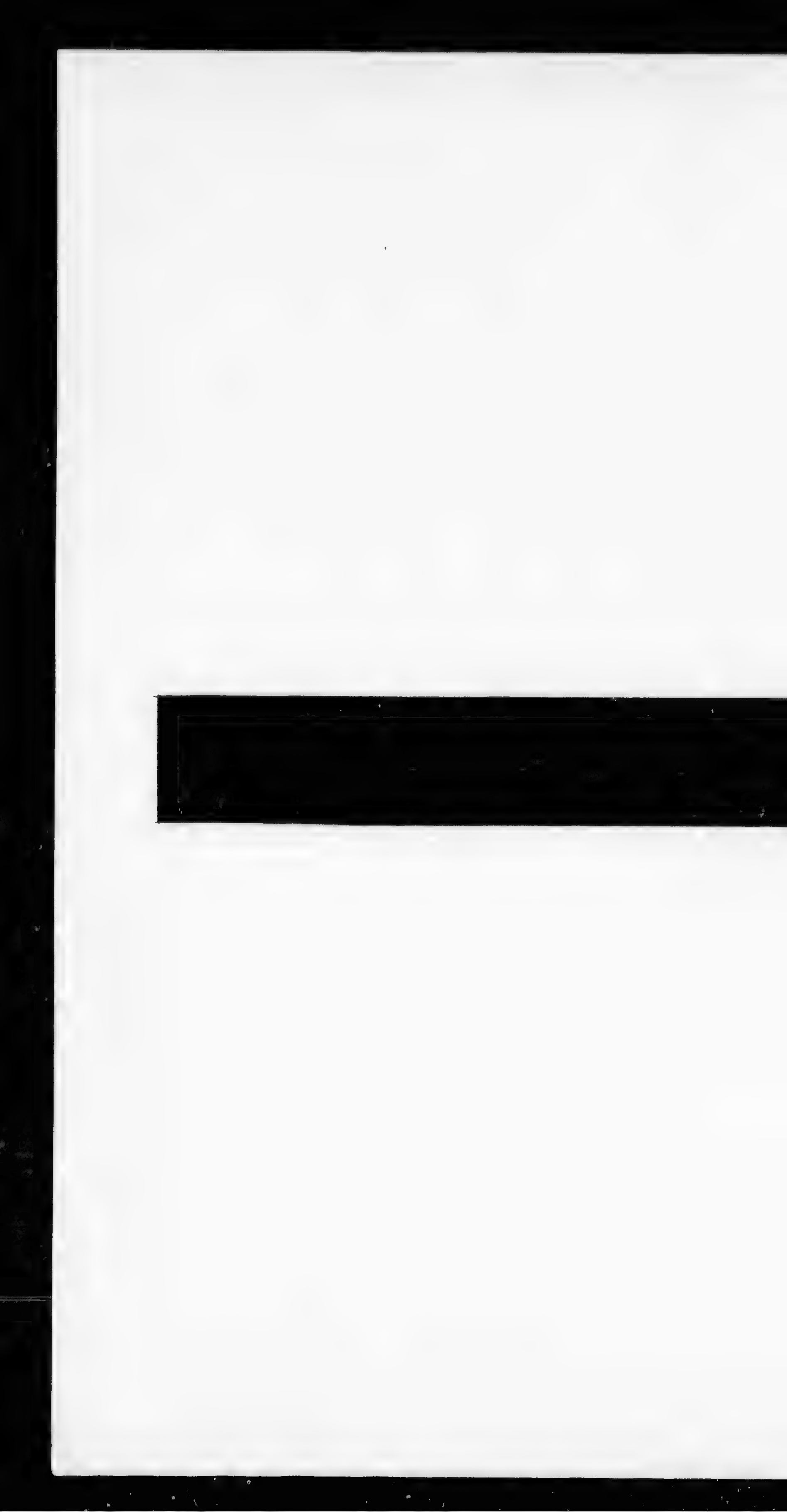
dont certains cantons étaient infectés d'une immense quantité d'oiseaux et de papillons. Il trouva, du côté du nord, la mer couverte d'îlots et donna à cet archipel le nom *de Jardin de la reine*. Dans une de ses courses à travers ces îlots, il rencontra une barque avec des pêcheurs, qui employaient, pour prendre le poisson, un stratagème curieux et digne d'être cité. Ils se servent, pour pêcher, de poissons appelés *rèves*, qui ont la grandeur d'un hareng et les dents extrêmement aiguës; ils leur attachent une longue ficelle à la queue, puis les jettent à la mer. Dès qu'ils rencontrent un autre poisson, ils s'y attachent fortement en le mordant, et alors les pêcheurs les retirent avec leur capture. C'est ainsi qu'on les vit se rendre maîtres d'une tortue pesant cent livres. Il fut facile de la retirer de l'eau, tant le *rève* la serrait avec force dans ses dents.

Quand ces pêcheurs aperçurent les chaloupes qui précédaient les vaisseaux, ils leur firent signe de ne pas approcher, comme s'ils se fussent adressés à des personnes de connaissance; on obtempéra à leurs désirs, et dès qu'ils eurent pris la tortue, ils vinrent l'offrir à Colomb, qui, répondant à cette honnêteté, leur présenta à son tour des babioles qu'il savait avoir tant de prix à leurs yeux.

Errant ainsi dans ces différentes îles voisines de Cuba, Colomb fut témoin d'un phénomène étonnant que lui offrit la mer. Dans un endroit, sa sur-

face paraissait mouchetée de vert et de blanc, dans un autre blanche comme du lait, et dans un troisième noire comme de l'encre. On ne peut connaître la cause de ce phénomène.

Enfin, après avoir long-temps navigué entre des rochers et des bancs de sable, on jeta l'ancre sur la côte de Cuba, et l'on descendit à terre. On éleva aussitôt sur le rivage un autel où on célébrait l'office divin, lorsque l'on vit arriver un vieux cacique. Après la cérémonie, pendant laquelle il avait gardé un silence respectueux, il vint présenter à Colomb quelques fruits du pays; puis il s'assit par terre, approcha ses genoux de son menton et, dans cette attitude, lui parla avec fermeté. Voici à peu près en quels termes les interprètes rendirent son discours à l'amiral : « En abordant à main armée ces terres que tu ne connaissais pas, tu as jeté l'épouvante parmi nous. Sache cependant que nous espérons, dans une autre vie, un lieu de délices réservé aux hommes pacifiques qui veulent le bonheur de leurs semblables, ainsi qu'un lieu de ténèbres et d'angoisses où les méchans seront précipités. J'espère que tu ne feras pas de mal à qui ne veut pas t'en faire, si toutefois tu crois à la mort, si tu crois qu'après cette vie l'on te rendra le bien ou le mal que tu auras fait. Nous n'avons rien à reprocher à l'acte que tu viens d'accomplir; je pense, en effet, que tu n'as pas eu d'autre in-



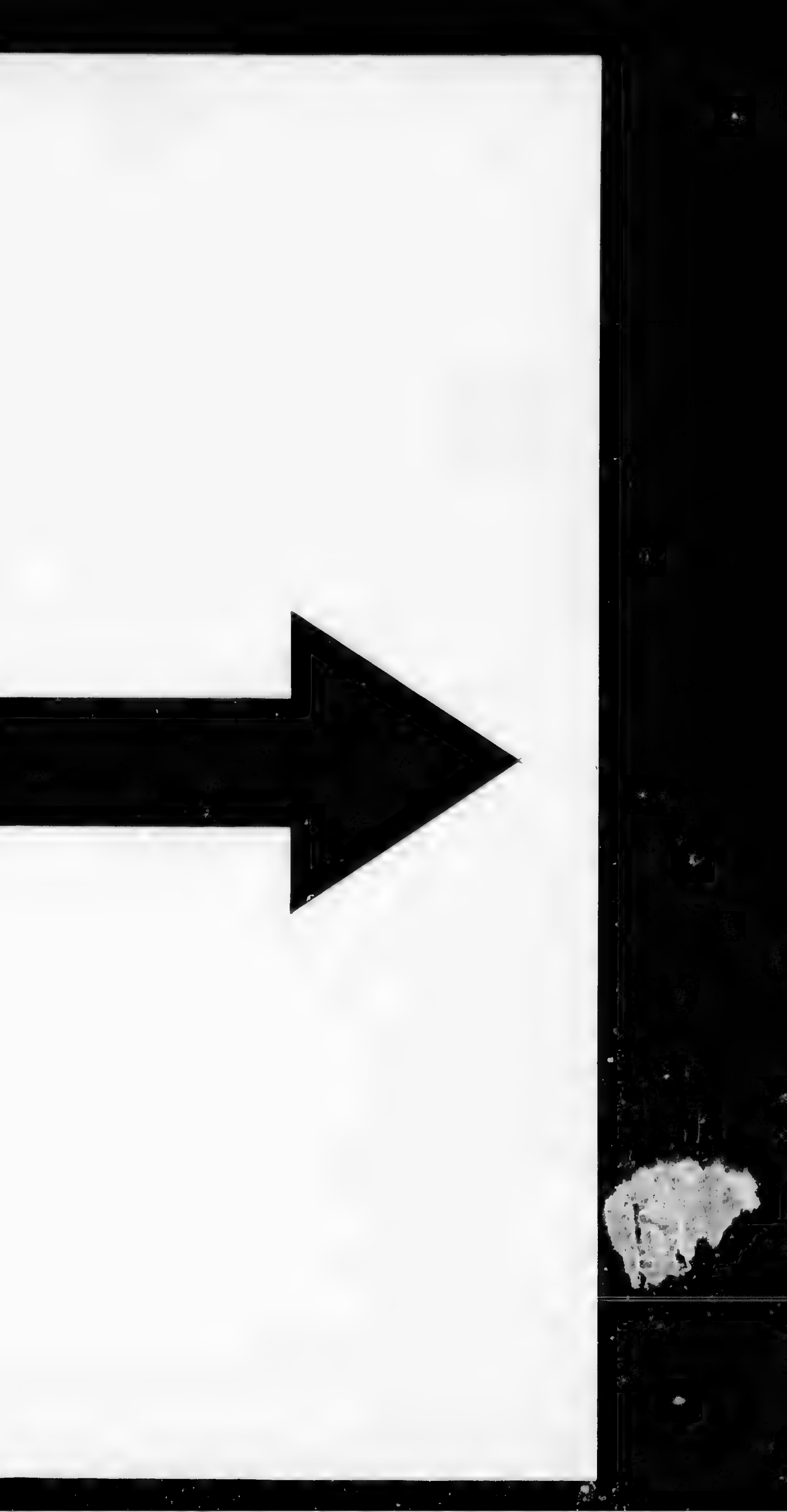
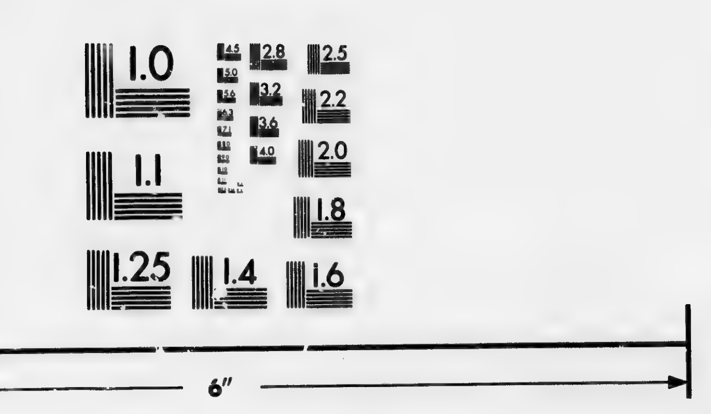
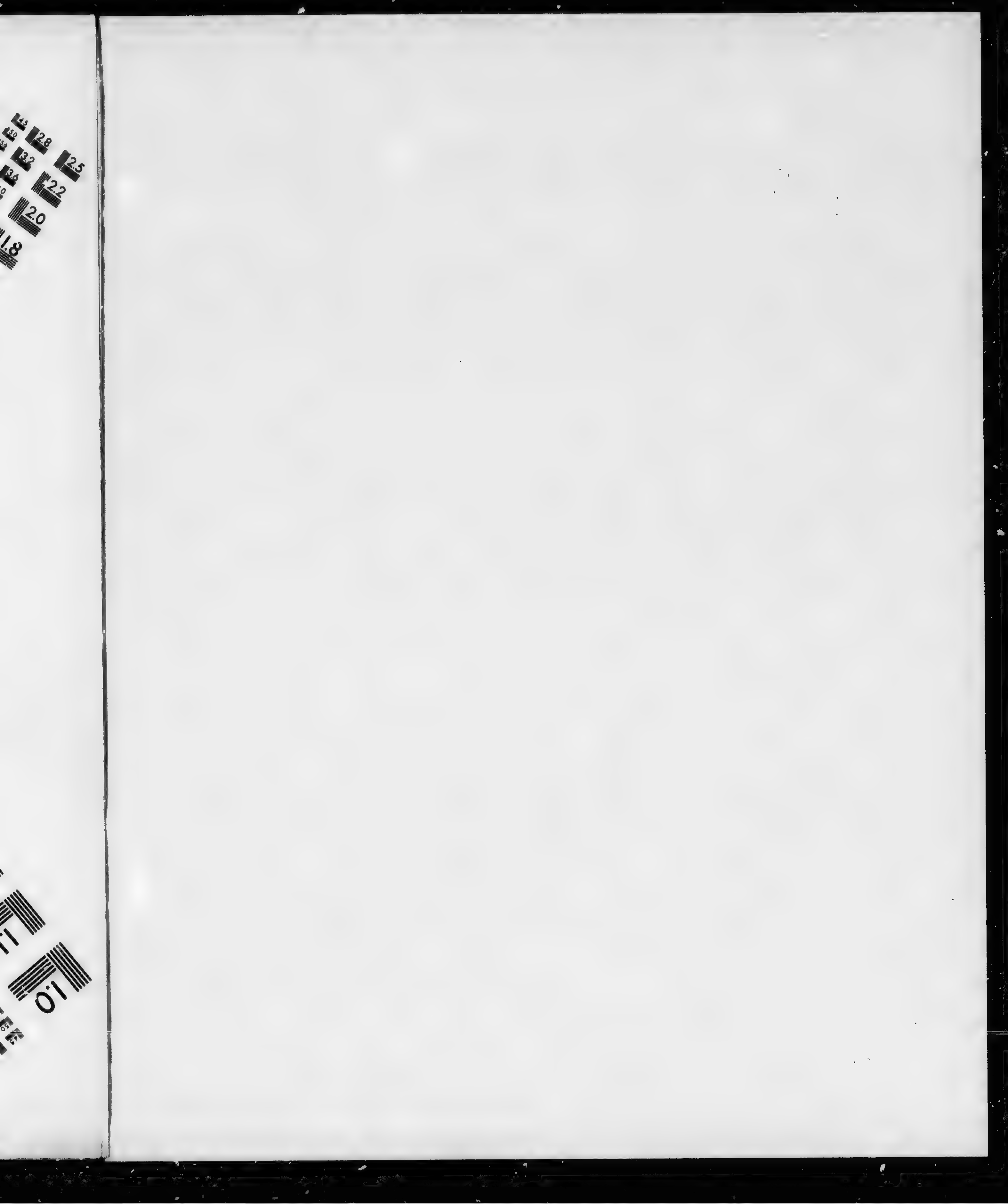


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





» tention que celle de rendre grâce à Dieu. » Colomb lui répondit qu'il le voyait avec satisfaction croire à l'immortalité de l'ame; que son but, en venant sur ses terres, n'était pas de faire du mal; qu'au contraire, le roi d'Espagne, son souverain, ne l'y avait envoyé que pour s'assurer s'il s'y trouvait de ces hommes qui ne vivent que de carnage comme les Caraïbes; qu'il avait ordre de les châtier, et de faire goûter à tous les habitans de ces îles les douceurs de la paix.

Cependant la santé de Colomb s'altéra par suite de ses peines et de ses fatigues continuelles. Il ne pouvait goûter un instant de repos, et tel était son état d'épuisement et d'insomnie, qu'en peu de temps il avait perdu la mémoire. Déjà on désespérait de sa guérison, lorsqu'on retourna en toute hâte à Isabelle. A son arrivée, l'amiral eut le bonheur inespéré de revoir son frère bien-aimé, don Barthélemy, qui avait apporté les secours qu'il avait demandés au roi d'Espagne. La joie que cette rencontre lui fit éprouver est inexprimable, un évènement si heureux fut plus puissant que tous les secours de l'art, et sa guérison fit de rapides progrès.

Il y avait treize ans que ces deux frères, qui se chérissaient mutuellement, étaient éloignés l'un de l'autre, sans s'être écrit, sans s'être donné la moindre nouvelle. Barthélemy, vous le savez, avait été se présenter au roi d'Angleterre, et il lui avait fait goû-

ter ses propositions. Il retournait en Espagne pour porter cette heureuse nouvelle à son frère, lorsqu'en traversant la France il apprit que celui-ci avait déjà exécuté l'entreprise à laquelle il voulait prendre part. Colomb était déjà parti pour sa deuxième expédition, lorsqu'il arriva à Cadix.

Le roi l'invita à se présenter à la cour, où il fut accueilli avec de grandes marques de distinction. Lorsque ensuite on connut, par ses dépêches, les besoins et les embarras de Colomb, on désigna Barthélemy pour lui porter des secours.

L'arrivée de Colomb fut un bonheur inattendu pour ces établissemens, qui, dès leur naissance étaient menacés d'une ruine prochaine. Le désordre et la consternation y étaient à leur comble : les deux tiers de la colonie avaient été ravagés par les épidémies, communes dans ces contrées. *Margarita*, que l'amiral avait mis à la tête de ses troupes, s'était révolté. Ayant échoué dans son entreprise, il s'était sauvé en Espagne avec son complice, le père *Boyl*, sur un des vaisseaux de la flotte. Les troupes sous ses ordres s'étaient dispersées par bandes dans le pays, et avaient exercé tant de cruautés sur les Indiens, que ceux-ci durent recourir aux armes pour se défendre ; aussi plusieurs Espagnols furent surpris et payèrent de leur vie les mauvais traitemens dont ils s'étaient rendus coupables.

De tels malheurs auraient dans peu anéanti cette

colonie. Bientôt, jetant un regard sur l'avenir, les Indiens, jusqu'alors si tranquilles, mais exaspérés par le malheur auquel ils étaient en butte, n'envisageant que l'esclavage ou la mort, ne prirent plus les Espagnols pour des êtres surnaturels, mais ne virent en eux que des tyrans dont il fallait, à tout prix, se débarrasser. Simples dans leurs goûts, ils habitaient une terre qui n'avait pas besoin d'être cultivée pour suffire à leurs besoins, et pour eux l'indolence était le bonheur suprême. Un peu de maïs ou de *cassave*, telle était leur nourriture habituelle. Voyant avec étonnement qu'un seul Espagnol mangeait plus, dans un seul repas, que quatre d'entre eux, ils finirent par croire que ces Européens n'étaient venus chez eux que poussés par la faim; qu'après avoir consommé toutes les provisions de leur pays, ils s'étaient vus forcés de chercher ailleurs les moyens de soutenir leur existence, et que de pareils hôtes ne tarderaient pas à les réduire à la famine.

De telles considérations, jointes aux mauvais traitemens qu'ils enduraient depuis long-temps, les décidèrent à secouer le joug. Ils formèrent bientôt une armée nombreuse, et se réunirent sous les ordres de leurs caciques.

Telle était la disposition des esprits, lorsque Colomb arriva à Isabelle. Tout respirait le sang, le carnage; à l'exception du seul Guakanahari, qui était toujours resté fidèle aux Espagnols, tous les Haïtiens

taient sous les armes et formèrent une armée de
ent mille combattans. Combien Colomb n'eut-il pas
gémir quand il vit que les atrocités que des chré-
iens avaient fait souffrir aux Indiens allaient les
éduire à combattre un peuple qui ne voulait que
éfendre sa liberté et sa vie! Quant à l'orage qui
llait peut-être éclater sur lui et sur sa troupe, son
œur, noble et magnanime, n'y fit aucune atten-
on.

Ce fut dans cette cruelle circonstance que le fidèle
uakanahari vint le trouver et lui offrir ses secours,
out en lui témoignant la peine qu'il ressentait. Les
utres caciques, irrités de le voir toujours l'ami et
protecteur des Espagnols, lui avaient juré une
aine implacable; tous ses intérêts et son cœur lui
isaient un devoir de se joindre aux Espagnols.
olomb le remercia, et tous deux se préparèrent au
ombat.

Nous allons donc voir la première scène guerrière,
ui fut suivie de tant d'autres qui ensanglantèrent
long-temps l'Amérique. Cet évènement est assez
portant pour en faire le sujet d'un entretien par-
culier.

ENTRETIEN X.

—

O mes enfans, que ne puis-je jeter un voile épais sur la suite des évènemens tragiques qui ont désolé le Nouveau-Monde ! Toujours l'humanité élevera sa voix contre les atrocités des chrétiens envers des frères dont ils n'avaient jamais eu à se plaindre. Je ne vous cacherai rien de ces cruautés inouies. Puisse mon récit vous faire prendre, dès aujourd'hui, en horreur les crimes dont les hommes se rendent coupables en immolant tout à leurs passions déréglées !

Les deux corps d'armée se présentent, et voici l'instant fatal qui va mettre en balance la vie des Espagnols et la liberté des Indiens.

D'une part, se déploient, dans la plaine, cent mille Indiens armés de cimeterres de bois, de massues, de lances et de javelots dont les pointes sont hérissées d'arêtes de poissons ou de cailloux ; de l'autre, deux cents soldats à pied et vingt cavaliers d'Europe, appuyés par une petite troupe d'Indiens à la disposition de Guakanahari : différence prodigieuse ; mais à ce désavantage du côté des Européens, suppléaient la tactique, des armes plus redoutables, des chevaux,

et même, puisqu'il faut le dire, une troupe de chiens.

Charles. Eh quoi! de chiens!

M. Hunter. Oui, Charles. On s'était muni d'une troupe de dogues énormes qui devaient assaillir les pauvres Indiens tous nus, de la même manière qu'on les lâche contre les sangliers et les autres bêtes.

Charlotte. Que je déteste les Espagnols!

M. Hunter. Le danger était donc le même des deux côtés, et l'issue du combat bien incertaine.

Colomb attendit la nuit pour commencer cette horrible bataille; il espérait que l'obscurité doublerait l'effroi dont les Indiens seraient saisis à une attaque inattendue.

Il partagea ses petites troupes entre son frère Barthélemy, le cacique Guakanahari et lui-même, et fondit sur les Indiens à l'instant où les malheureux s'y soupçonnaient le moins. Les cris et la rage des Espagnols, le bruit terrible des mousquets, les chevaux qui hennissent, les chiens qui aboient les ont tellement glacés d'épouvante, qu'après une faible résistance, le désordre se met dans les rangs, et qu'ils prennent la fuite, le désespoir dans l'ame. Quelques-uns sont tombés sur le champ de bataille; d'autres ont été écrasés sous les pieds des chevaux, mis en pièces par les dogues, ou faits prisonniers: le reste est dispersé dans les bois. Colomb met à profit son

triomphe ; il traverse toute la contrée : chacun se soumet sans opposer la plus légère résistance. Dans quelques mois, l'Espagne dictera des lois à cette île si puissante et si nombreuse.

Jusqu'ici Colomb est encore digne de notre amitié et de toute notre admiration, mais il est homme : aussi devez-vous attendre de lui et des erreurs et des faiblesses : puissiez-vous comprendre par là combien il faut se méfier de soi-même, pour ne faire aucun faux pas dans le sentier de la vertu !

L'Espagne avait déjà vu le retour de Margarita et du père Boyl, ses deux plus mortels ennemis. Il savait qu'ils n'omettraient rien pour rabaisser son mérite, et faire croire au roi, soupçonneux et crédule, que ses conquêtes avaient peu de prix : il voyait donc s'amonceler sur lui un orage dont il serait la victime s'il ne se hâtait de l'écarter. Il ne lui restait qu'un seul moyen, c'était de faire parvenir à la cour d'Espagne un brillant échantillon des trésors qui devaient être le résultat de ses découvertes : pour que cet envoi fût possible, il se vit forcé de mettre de considérables impôts sur les pauvres Indiens. Il donna donc ordre aux Indiens rangés sous son joug que ceux d'entre eux qui se trouvaient dans les cantons des mines d'or lui fournissent, par trimestre, une certaine quantité de ce métal, et que les autres lui apportassent, aux mêmes limites, chacun 25 livres de coton. C'était plus que les malheureux Indiens

pouvaient donner : dès leurs premiers ans, habitués à un genre de vie peu laborieux, ils réclamèrent contre l'obligation qu'on leur imposait de travailler ans cesse, comme de véritables esclaves, à chercher le l'or et du coton, produits dont la quantité devait ar là même décroître nécessairement chaque jour ; nais leurs plaintes étaient frivoles, les ordres étaient ancés, et les Européens en poursuivaient l'exécution vec la dernière sévérité.

Pour se soustraire à un esclavage qu'ils ne pouaient plus porter, les infortunés prirent un parti ue le désespoir seul pouvait leur inspirer. Ils avaient lus d'une fois remarqué la voracité de leurs tyrans : leur sembla donc possible de les contraindre bienôt, par la faim, à abandonner leur île dès qu'ils ne emeraient plus, dans leurs champs, le maïs et le nanioc. D'abord, ils détruisirent les semences que terre avait déjà reçues, puis ils se dispersèrent ans les montagnes impraticables, où ils se condamèrent à ne manger que des herbes sauvages. Bienôt, hélas ! ils éprouvèrent eux-mêmes le tourment ruel de la faim, auquel ils voulaient abandonner urs avides oppresseurs. Les uns périrent de la mort plus misérable ; les autres succombèrent aux épiémies, fléaux inséparables de la famine, et le reste trouva si affaibli, qu'ils étaient moins capables le jamais de supporter les lourds impôts dont ils se oyaient accablés.

Les Espagnols furent, sans doute, un peu le victimes d'un projet inspiré par le désespoir ; mais grâce au travail et à de nouveaux alimens qui leur arrivèrent d'Europe, ils n'éprouvèrent pas les hor-reurs d'une entière disette. Malheureux Indiens vous vîtes ainsi s'envoler pour toujours l'espoir d'é-chapper à vos persécuteurs.

Pendant ce temps, on vit tomber sur la tête d Colomb l'orage qui le menaçait de loin. En arri-vant en Espagne, Margarita et le père Boyl avaien fait un tableau si méprisable des contrées qu'il avai découvertes, et avaient tellement noirci ses actions que la cour ne tarda pas à se défier beaucoup de lui On prit donc le parti de dépêcher aux Indes-Orien-tales un homme qui examinerait la situation de affaires, la conduite de Colomb, et qui en ferai au roi un fidèle rapport.

Celui que l'on choisit était bien éloigné de pos-séder ce qu'il fallait de lumières et de probité pou exécuter une aussi haute affaire. C'étaient les enne-mis de Colomb qui l'avaient proposé, certains qu'i partagerait leur trahison. Il se nommait Aguado, e était gentilhomme de la chambre de la reine.

Tout fier de ses fonctions, cet homme présom-tueux n'eut pas plutôt atteint l'île espagnole, qu'i fit peser son pouvoir sur l'amiral, et traita le hér avec le dédain le plus méprisant. Il promit la pr-tection des lois aux Espagnols et aux Indiens q

auraient quelque chose à lui reprocher, et les excita à se présenter devant son tribunal. Il rassembla avec avidité tous les griefs portés par les mécontens, pour donner les traits d'un monstre à celui dont il avait juré la perte.

Malgré toute sa patience, Colomb ne put se plier aux humiliations que lui fit supporter le vain Aguado. Il résolut de partir pour l'Espagne, pour se soumettre à la juste décision du roi et de la reine. Pour remplir ce but, il nomma son frère Barthélemy *adelantado*, ou vice-gouverneur, et lui conféra le commandement de l'île pendant son absence; mais il établit malheureusement chef de justice un nommé *Rodlan*, qui, comme la suite nous l'apprendra, abusa de son autorité et de la confiance dont l'amiral l'avait honoré.

Ignorant encore combien les vents alizés, qui, dans ces parages, soufflent presque toujours de l'est, lui seraient défavorables et retarderaient sa route, il cingla droit vers l'Espagne, croyant ainsi parvenir plus promptement au but de son voyager. Ce fut donc par une malheureuse expérience qu'il apprit ce que connaissent tous les marins modernes, que le vaisseau qui revient des Indes-Occidentales doit, pour se soustraire à ces vents contraires, toujours se diriger vers le nord. Il faisait si peu de chemin dans cette direction, qu'au bout de trois mois il était encore en pleine mer. Les vivres commen-

çant à diminuer, il se vit contraint de réduire de beaucoup la ration de pain de son équipage, et, pour éviter le mécontentement de ses compagnons, il s'imposa les mêmes privations. Mais, de jour en jour, la faim devenait plus pressante ; les matelots, exaspérés par le besoin, résolurent d'égorger les Indiens qui étaient à bord, et de se nourrir de leur chair, ou au moins de les jeter à la mer, afin de n'avoir plus à partager avec eux le peu de vivres qu'ils avaient encore. Dans ce moment critique, Colomb n'abandonna point les sentimens d'humanité qui le distinguaient, et sut s'opposer à cette atrocité ; il montra à ces forcenés que ces malheureux, qui avaient partagé leur sort, étaient hommes comme eux, et qu'ils devaient trouver leur part dans le reste des provisions : il calma ainsi leur fureur, jusqu'à ce qu'enfin les côtes d'Espagne s'élevèrent devant eux.

ENTRETIEN XI.

—

M. Hunter. Nous allons voir quelle fut la réception de Colomb à la cour d'Espagne.

Colomb parut devant ses juges avec courage et respect ; il n'eut qu'à se présenter pour faire évanoui

les espérances de ses accusateurs Ses juges eux-mêmes eurent honte d'avoir si facilement écouté ses calomniateurs, et il sortit de leur tribunal absous et couvert de gloire et d'estime. Ses ennemis se virent encore cette fois écrasés, et l'or qu'il rapportait servit à augmenter son triomphe ; aussi on obtempéra, avec enthousiasme, à tout ce qu'il demanda. Il voulait que l'on envoyât, dans la colonie qu'il avait fondée dans l'île espagnole, les cultivateurs et les artisans nécessaires pour qu'elle pût suffire par elle-même aux besoins les plus urgens. Dans la crainte de priver l'Espagne de ses colons, il offrit de recevoir à Hispaniola tous les criminels condamnés à mort ou aux galères, se proposant de les faire travailler à la mine. Ce fut à cette demande, qui lui fut accordée, que l'on dut les nouveaux désordres qui affligèrent cette nouvelle colonie, devenue le refuge de bandes d'assassins.

Mais les ennemis de Colomb parvinrent encore à ralentir l'armement de la flotte que le roi lui-même avait ordonné. On attendit une année pour opérer le changement de deux vaisseaux de transport qui devaient porter à la colonie les vivres et toutes les provisions nécessaires, et ce ne fut qu'un an après qu'il put mettre à la voile avec l'escadre qui devait le seconder dans les nouvelles découvertes qu'il méditait.

Voulant découvrir cette terre qu'il supposait être

l'Inde, Colomb prit une nouvelle route. Ainsi, parvenu aux îles Canaries, il poursuivit jurqu'aux îles du Cap-Vert, dont nous devons la découverte aux Portugais. Il envoya, en quittant les Canaries, la moitié de ses vaisseaux porter à la colonie des rafraîchissemens, et ordonna aux commandans de ses vaisseaux de se hâter. Il dépassa ensuite la première île du Cap-Vert, appelée l'*Ile-de-Sol*, et bien résolu de ne tourner à l'ouest qu'après être parvenu à l'équateur, il courut toujours vers le sud; mais bientôt un calme plat vint le surprendre à la hauteur du 3e degré de latitude septentrionale. La chaleur était insurmontable, un soleil brûlant détruisait tout, les tonneaux s'entr'ouvraient, les vivres et l'eau se corrompirent. L'amiral était lui-même atteint de la goutte qui ne lui laissait aucun repos. Tout l'équipage redoutait de voir les vaisseaux prendre feu, tant la chaleur était vive et menaçante. Une pluie abondante vint enfin mettre un terme à leurs souffrances. On ne pouvait plus se tenir sur le tillac, l'air était encore pesant; mais du moins la chaleur avait un peu diminué, et l'on put au moins se désaltérer. Prêts à rendre les derniers soupirs, ces malheureux revinrent à l'espérance; ils conjurèrent Colomb d'abandonner son dessein d'avancer plus au delà du sud, et l'on fit voile vers l'ouest.

Au bout de quelques jours, on entendit retentir

ce cri joyeux : *terre! terre!* En effet, une île se présentait à eux offrant l'image de trois montagnes, ce qui lui fit donner le nom de *Trinité* qu'elle conserve encore. Elle est près de l'embouchure de l'*Orénoque*. L'Orénoque est un fleuve qui se précipite avec tant de fureur dans la mer, que dans cette partie la navigation est très dangereuse : Colomb aussi pensa-t-il y laisser les vaisseaux. Parvenus sur ce point avant de s'en douter, ses vaisseaux étaient ballottés à droite et à gauche d'une manière horrible, tantôt ils s'élevaient au haut des nues avec une rapidité qui ne le cédait qu'à la vitesse avec laquelle ils retombaient au fond de l'abîme. Il parvint cependant à se sauver de ce précipice par un détroit qui paraissait si affreux qu'on lui donna le nom de *la bocca del drago*, la gueule du dragon. Il est entre Trinidad et la côte de *Cumana*, qui est une partie de la *Terra Ferma*.

Pierre. C'est donc aussi à Colomb que nous devons la découverte du continent de l'Amérique.

M. Hunter. Oui, car voyant l'Orénoque en sortir pour se précipiter avec tant de violence dans l'Océan, il était persuadé que ce n'était pas une île.

Pierre. Pourquoi ne lui a-t-on pas donné le nom de *Colombie* ?

M. Hunter. Voilà, certes, une injustice que ses contemporains n'auraient pas dû commettre.

CHARLOTTE. D'où lui vient le nom d'Amérique?

M. HUNTER. Nous le saurons plus tard. En ce moment n'abandonnons pas les vaisseaux de Colomb. Persuadé qu'il touchait la terre ferme du Nouveau-Monde, Colomb cingla toujours à l'ouest, le long de la côte : étant plusieurs fois descendu à terre, il trouva que les habitans ressemblaient beaucoup à ceux de l'île espagnole; mais ils avaient plus d'esprit et de courage, et leur teint était plus blanc. Les feuilles d'or et les perles précieuses qu'ils échangeaient avec plaisir pour des futilités de notre pays étaient leur parure. Curieux de respirer un air frais, Colomb était un jour descendu à terre, lorsqu'il fut joint par un de ces habitans que Colomb prit pour un cacique, et qu'il traita avec beaucoup d'honneur. Après s'être approché de Colomb, il lui retira son bonnet de velours cramoisi, et lui donna en place une couronne d'or. Un mouchoir de diverses couleurs leur enveloppait la tête, et une étoffe des mêmes couleurs leur ceignait le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils avaient les cheveux longs, mais coupés; ils n'avaient pour armes que la flèche, l'arc et le bouclier. Sans l'avance de ses vaisseaux, Colomb fût resté plus long-temps pour étudier l'intérieur du pays; mais il se vit obligé de renoncer à ses désirs et de retourner vers l'île espagnole. C'est dans ce retour qu'il découvrit l'île *Sainte-Marguerite*, si

renommée par la pêche des perles, et arriva dans sa colonie, croyant enfin pouvoir se reposer de ses fatigues.

ENTRETIEN XII.

—

Colomb ne devait pas encore goûter de repos; il avait encore bien des revers et des traverses à essuyer. Pendant son absence, son frère Barthélemy avait conduit la colonie d'Isabelle dans des contrées beaucoup plus avantageuses; il y avait bâti une ville à laquelle il avait donné le nom de *Saint-Domingue*, en l'honneur de *Dominic*, son père. Cette ville, qui est encore très florissante, était la plus considérable des Indes-Occidentales; aussi avait-elle donné son nom à toute l'île.



Laissant Roldan, le grand juge, à Saint-Domingue, qu'il venait de fonder, Barthélemy se mit à la tête d'une partie de ses forces, et pénétra dans les provinces de l'île où son frère n'avait pas encore été; mais Roldan, qui, depuis long-temps, avait juré la perte de Colomb, et qui voulait se rendre maître de l'île, pensa que le moment d'agir était arrivé. Fort de l'éloignement de Barthélemy et de celui de l'amiral, il souleva les Espagnols qui étaient

restés contre Barthélemy et contre Diégo, son autre frère. Il n'eut pas de peine à leur faire embrasser son parti : il se fit donc déclarer leur chef, prit les armes contre l'adelantado, s'empara des vivres et voulut même enlever d'assaut le fort que l'on avait construit à Saint-Domingue ; mais, grâce à l'activité et à la vigilance du commandant, il ne put réaliser cette coupable espérance, et se vit forcé de se retirer dans une autre partie de l'île. Il parvint à décider les habitans à lever l'étendard de la révolte, et bientôt tout Saint-Domingue se rangea sous ses ordres.

Les trois vaisseaux que Colomb avait détachés des Canaries n'étaient pas encore arrivés. Après bien des échecs et des tempêtes essuyés, ils parvinrent enfin à l'île espagnole, à l'endroit qu'occupaient Roldan et ses complices. Ignorant la révolte, les commandans des trois vaisseaux firent débarquer une partie de leur monde qui devait être conduit à Saint-Domingue. A peine à terre, Roldan leur fit goûter ses projets, et ces vils scélérats, croyant qu'il y aurait pillage et impunité, se rangèrent sous les drapeaux du traître Roldan. L'amiral fut bien peiné lorsqu'il apprit tous ces désagrémens. Ces trois vaisseaux n'étaient plus d'une grande utilité pour Colomb, et l'insolent Roldan, fier de sa supériorité, ne cessait de rire hautement de la faiblesse de son ennemi. Peu s'en fallut qu'irrité par tant

de malheurs, Colomb ne se mît à la tête de ses troupes, et ne marchât contre les rebelles, résolu à périr plutôt que de vivre ainsi dans l'inaction. Mais Colomb, toujours maître de lui, sut faire taire son amour-propre froissé, et chercha, par la douceur, à faire rentrer Roldan et ses complices dans le devoir. Après bien des pourparlers et des négociations ennuyeuses, Colomb parvint à son but, et il eut la gloire de faire rentrer dans le devoir tous ces mutins, sans verser une seule goutte de sang. Il dépêcha aussitôt un vaisseau en Espagne, pour annoncer à la cour la découverte de la Terre Ferme : il fit part aussi de la révolte qu'il était parvenu à apaiser. Aux productions du continent, telles que lingots, perles, il joignit son journal où étaient notées toutes les avaries qu'il avait essuyées, ainsi que la route que ses bâtimens avaient suivie. Roldan et ses complices écrivirent aussi au roi contre l'amiral, pour justifier leur conduite, et ce fut à leurs odieuses calomnies que la cour ajouta confiance.



Jetons maintenant, mes enfans, un coup d'œil sur une autre partie du monde, qui, pendant tout ce temps, était aussi le théâtre d'évènemens importans.

Le roi de Portugal n'avait pas tardé à se repentir d'avoir rejeté les offres de Colomb. Voulant, pour réparer cette faute, trouver le chemin de l'Inde-

Orientale, il résolut de ne rien ménager pour arriver à ce but, et en chargea un marin expérimenté, nommé *Vasco de Gama*. Il fit donc équiper une escadre, et lui en donna le commandement.

Gama était, comme Colomb, un de ces hommes que rien ne peut arrêter; aussi, malgré toutes les contrariétés qu'il eut à supporter, malgré toutes les tempêtes qu'il lui fallut essuyer, et les longues chaînes, hérissées de rochers, que lui offraient les côtes de l'Afrique, il parvint au *Cap de Bonne-Espérance*; mais ce n'était pas là que devait s'arrêter un génie pareil à celui de Gama; il passe outre, remonte la côte opposée, et arrive à *Mélingue*, située (comme vous le voyez sur la carte) sur la côte de *Zanguebar*. Quel ne fut pas son étonnement quand, au lieu de peuples barbares et sauvages qu'il s'attendait à trouver, il vit une nation civilisée, professant la religion mahométane; son commerce était étendu. Plein de confiance dans le succès de son entreprise, il remet à la voile, et le 22 mai 1498, il atteint la côte de l'Inde, objet de ses vœux et de son ambition.

JOHN. A quel point de la terre aborda-t-il?

M. HUNTER. A Calicut, sur la côte du Malabar, dans la presqu'île en deçà du Gange. Il fut charmé de la fertilité du pays, de ses richesses, ainsi que de la douceur de ses habitans. Il n'y séjourna pas long-

temps, car les Indiens n'étaient nullement avides d'échanger leurs riches marchandises contre ces futilités, qui charmaient tant les sauvages; aussi, enchanté de son voyage, il s'empressa de retourner en Europe porter à son roi cette heureuse nouvelle.

Ainsi, grâce à la navigation, pendant que Colomb était occupé à la découverte du Nouveau-Monde, nous entrons dans une autre partie du globe qui était déjà connue, mais qui, jusqu'alors, n'avait été d'aucun avantage. Mais alors, le petit royaume de Portugal vit abonder tous les trésors de l'Inde, et désespéré de n'avoir pu seulement retirer les frais de ses armemens, il vit avec beaucoup de jalousie tant de richesses abonder chez ses voisins. Bientôt tout le monde voulut faire des découvertes; rois, république, bourgeois et gentilshommes, tous voulurent tenter la fortune et courir les mers. Un de ceux qui avaient accompagné Colomb, dans son second voyage, nommé *Ojeda*, décida plusieurs commerçans de Séville à armer quatre vaisseaux, à lui donner le commandement pour aller tenter quelques découvertes. On ne consulta pas Colomb pour accéder à cette demande, malgré le traité qu'il avait fait avec la cour d'Espagne. Bien plus, pour mortifier Colomb, dont il s'était déclaré l'ennemi juré, l'évêque de *Badajoz* et ministre du roi, ayant le département des Indes-Occidentales, communiqua à Ojeda les cartes marines ainsi que le journal que



Colomb avait adressés à la cour. Il eut pour compagnon un Italien, nommé *Amerigo Vespucci*, ou, selon les Français, *Améric Vespuce*. Améric ne tarda pas à inspirer tant de confiance à ses compagnons, qu'il était plutôt le maître qu'Ojeda. Après avoir tenu la route qu'avait suivie Colomb, il aborda la côte de *Paria*; il y fit quelques échanges avec les habitans; il longea ensuite la côte, pour s'assurer que cette terre était une partie du continent, et quand il n'en douta plus, il retourna plein de joie en Espagne, fit sonner si haut ses exploits, que l'on oublia que Colomb l'avait déjà auparavant découvert; et, pour comble d'injustice, au lieu de donner à cette terre le nom de l'illustre Colomb, l'Espagne lui donna le nom d'Améric.

Depuis ce temps l'on ne cessa plus d'entreprendre des voyages pour découvrir de nouvelles terres, mais il nous faut retourner vers Colomb. Encore un mot cependant.

Le roi de Portugal, voulant profiter de la découverte du chemin de l'Inde-Orientale qu'avait fait Gama, fit équiper une flotte, qu'il chargea de toute espèce de marchandises, et en donna le commandement à Pabral. Connaissant combien la côte d'Afrique était dangereuse pour la navigation, il se dirigea vers l'ouest, à travers le vaste Océan, passa la ligne, et fut fort étonné de se voir sur la côte d'une terre très étendue; c'est ainsi que le hasard fit découvrir

Pabral le Brésil. Après s'en être emparé au nom le son maître, il lui dépêcha un vaisseau pour l'informer de cette heureuse nouvelle.

ENTRETIEN XIII.

—

M. HUNTER. Passons à Colomb, que nous avons aissé dans une position un peu critique. Il avait bien ait rentrer les mutins dans le devoir ; mais il y avait ncore loin pour obtenir une paix parfaite : c'était n feu qui couvait sous la cendre, et Roldan, quoique soumis en apparence, n'en avait pas, pour cela, bandonné ses cruels projets, il cherchait tous les noyens de noircir la conduite de Colomb aux yeux u prince. L'indulgence naturelle de Colomb, que on taxait de faiblesse, lui suscita de nombreux oulèvemens, qui donnèrent tant de tracas à l'amial qu'il ne put continuer ses découvertes. Telle était a position, quand l'orage le plus terrible allait fondre sur sa tête.

Au lieu des trésors sur lesquels ils avaient compé, les Espagnols, qui avaient quitté leur pays pour ller au Nouveau-Monde, ne trouvèrent que la plus ffreuse misère ; désespérés, ils étaient rentrés dans ur patrie, et rejetaient sur Colomb la cause de

leur malheur ; aussi ne lui épargnèrent-ils point les injures et les malédictions. Les guenilles qui les couvraient, leur air souffrant, la pâleur de leurs traits commandaient la pitié, et faisaient croire à leurs plaintes. Le roi et la reine venaient-ils à sortir, leur chemin était couvert de ces infortunés, que les ennemis de Colomb allaient rassembler. Leur cri n'était qu'un cri de vengeance ; aussi le roi, toujours méfiant, ne tarda pas à ajouter foi à ces clameurs. Il fut même bientôt abandonné de la reine, qui toujours l'avait protégé.

On décida donc que l'on enverrait en Espagne un commissaire, avec ordre d'examiner la conduite de l'amiral, et le pouvoir de le destituer, si sa conduite était répréhensible, et, dans ce cas, de le remplacer dans son commandement. Ce fut à l'un des ennemis de Colomb, à François de *Bovadilla*, que l'on confia cette affreuse mission.

Au moment même où sa perte était jurée, Colomb était parvenu à assurer la tranquillité dans ce pays ; la paix régnait partout, Espagnols et Indiens, tous obéissaient aux lois ; les mines étaient ouvertes, la culture des terres était en vigueur. Certes, cet état de choses aurait dû le justifier, mais sa condamnation était prononcée d'avance.

Des affaires importantes avaient forcé l'amiral à se rendre dans une contrée éloignée de l'île. Certes la justice voulait au moins que le juge attendît son

retour avant de le condamner; mais un homme comme *Bovadilla* ne pouvait comprendre ce qu'exigent la justice et l'équité.

A peine débarqué à Saint-Domingue, il se fait conduire à la maison de l'amiral, dont il s'empare ainsi que de ce qu'elle renfermait annonce qu'il est envoyé pour destituer Colomb, et rendre justice à quiconque aurait eu à se plaindre de l'amiral; il ordonne même de mettre en liberté tous ceux que Colomb avait arrêtés, et les engage à venir se plaindre des injustices dont ils ont été victimes. Cela ne lui suffit pas encore : le cruel *Bovadilla* envoie un huissier à Colomb lui intimer l'ordre de se présenter de suite à son tribunal pour rendre compte de sa conduite; il y joint une lettre du roi, qui lui ordonne de se conformer aux ordres du plénipotentiaire. Colomb pouvait répondre les armes à la main, il avait des troupes sous ses ordres, son frère était avec lui; il n'eût eu qu'à parler pour s'attirer des partisans; mais Colomb ne savait qu'obéir aux ordres de ses maîtres, sans considérer s'ils étaient justes. Résolu à se conformer à la sentence de ses juges, il se rend à Saint-Domingue. A peine arrivé, Bovadilla, sans vouloir l'entendre, ordonne qu'on lui mette les fers et qu'on le traîne en prison. Ses ordres sont exécutés; on charge de chaînes l'infortuné Colomb, et on le conduit à bord d'un bâtiment.

Figurez-vous, mes amis, cet odieux spectacle!

Voyez Colomb, couvert de chaînes comme un criminel par les ordres de son ennemi juré, qui vient lui ravir ses biens, ses honneurs, et c'est devant ses domestiques, c'est sur cette terre qu'il a su découvrir, et dont il a garanti la possession à son roi, par mille dangers et mille fatigues, que cette scène se passe; et lui, il supporte toutes ces disgraces avec un calme et une dignité qui démontrent son innocence. Mais il n'a pas encore assez souffert, il faut encore qu'il endure les outrages et les insultes de cette populace de la colonie, qui, comme nous le savons, n'était qu'un amas de brigands. O horreur! ô infamie!.....

Mais tout cela n'a pu encore contenter la fureur de *Bovadilla :* les frères de Colomb sont mis aux fers, et conduits, chacun, dans un vaisseau particulier; il fit avancer leur procès, et les condamna, sans formalité, à mort. Il n'eut heureusement pas l'audace de faire exécuter cette horrible sentence, car il en redoutait les suites; mais pensant que son parent, l'évêque de Badajoz, ennemi juré de Colomb, ferait exécuter cette sentence, il lui envoya les prisonniers avec l'instruction du procès.

Dès que le vaisseau, qui devait porter Colomb et ses frères en Espagne, eut mis à la voile, le capitaine s'approcha de lui avec respect, et voulut lui ôter ses fers. « Mes maîtres, répondit Colomb, m'ont condamné à les porter, il n'y a qu'eux qui puissent me les retirer. »

D'après les ordres de *Bovadilla*, les prisonniers devaient, à leur arrivée en Espagne, être remis à l'évêque de *Badajoz*, pensant ainsi leur retirer la facilité d'implorer la reine Isabelle. Mais, touché du malheur de l'amiral, un pilote, nommé *Martins*, s'esquiva du vaisseau, pour porter à la reine une lettre dans laquelle Colomb l'informait de ce qui s'était passé.

La cour était loin de croire que Bovadilla agirait ainsi : on vit toute l'horreur qu'inspirerait à l'Europe un traitement aussi injuste, et on expédia sur-le-champ un courrier pour faire mettre Colomb et ses frères en liberté; on l'invita même à venir à la cour, et on lui remit l'argent pour paraître dans un état conforme à son rang.

Dàs qu'il entra dans le palais, où le roi et la reine l'attendaient, il ne put que se jeter à leurs pieds, tant l'émotion et le sentiment de l'injustice qu'il venait de souffrir l'avaient affecté. Lorsqu'enfin il eut entrepris de se justifier, le roi et Isabelle furent bientôt convaincus de son innocence; ils lui témoignèrent leurs regrets de ce qui s'était passé. Bovadilla fut destitué, et ils cherchèrent à encourager Colomb, par l'assurance de toute leur protection; mais ils n'osèrent pas mettre un homme qui avait été si mal récompensé, malgré les services qu'il avait rendus, dans un poste où il lui serait facile de se venger. Colomb fut donc retenu

à la cour sous de flatteurs prétextes, et l'on conféra le commandement des Indes-Occidentales à *Nicolas Ovando*.

Colomb ne put cacher combien cette injustice lui était sensible : il ne voulut plus quitter les fers dont on l'avait chargé pour prix de ses nobles services ; il les conservait pour prouver l'ingratitude dont il avait été payé : il les avait toujours devant les yeux, et il ne voulut même pas qu'on l'en séparât après sa mort.

ENTRETIEN XIV.

—

Les plaintes de Colomb furent vaines : Ovando fut maintenu dans son poste, et se prépara à aller prendre le commandement qui lui était conféré. Jamais les Indes-Occidentales n'avaient vu une flotte aussi nombreuse.

Elle était composée de 32 voiles et montée par 2,500 hommes, destinés la plupart à s'établir à Saint-Domingue.

Ovando s'embarqua avec ces forces considérables, et, arrêtant Colomb dans sa noble carrière, lui fit éprouver la douleur de voir un autre recueillir les fruits de ses soins.

Il était temps qu'Ovando arrivât, car l'adminis-ration peu sage et peu juste de Bovadilla était sur e point de perdre la colonie. Cet homme indigne, ui n'avait acquis son autorité que par l'injustice, lattait la populace et pensait par là consolider sa uissance : à cet effet, il laissa chacun vivre à sa uise, et négligea de faire observer les lois qu'avait tablies Colomb. Son prédécesseur se voyait obligé le protéger les malheureux Indiens contre la du-eté des Castillans, comme un père protège ses nfans; celui-ci, au contraire, livra ces infortunés toutes les exigences de leurs oppresseurs. Il fit le ecensement de cette population, et la donna ensuite, omme un vil troupeau, à tous les siens, qui oc-upèrent ces pauvres habitans, avec une cruauté nouie, aux exploitations des mines. Des travaux ussi durs, des traitemens aussi barbares, enfin, ous les maux qu'ils éprouvaient firent périr un rand nombre de ces hommes, qui, par leur na-ure, n'étaient pas déjà bien forts. Aussi la nation ntière a manqué de succomber à ses souffrances et le périr totalement.

Ovando, en arrivant, destitua Bovadilla, et l'en-voya en Espagne ainsi que Roldan, afin qu'ils ren-lissent compte de leur gestion. Ensuite, d'après les rdres du roi, l'esclavage fut aboli, et les Indiens, levenus libres, furent à l'abri de la violence. Il fit les lois nouvelles, qui bornèrent la puissance des

Espagnols ; il leur permit pourtant de rechercher l'or, ainsi qu'ils le faisaient déjà, mais il stipula que le roi, comme souverain de l'île, aurait la moitié de leurs bénéfices.

Pour Colomb, représentez-vous son chagrin accablant, voyez ces hommes sourds à sa demande ; entendez-le demander justice, faisant valoir un contrat signé de la main même du roi par lequel on lui promet que lui, lui seul sera vice-roi du pays qu'il découvrira. Eh bien ! ses adversaires, si indignes de lui, s'obstinent à fermer l'oreille à ses instances ; sentez-vous ce que devait souffrir un homme si digne d'un meilleur sort ?

HENRI. Mais, j'aurais agi autrement.

M. HUNTER. Qu'aurais-tu fait, mon ami ?

HENRI. J'aurais renoncé à obtenir justice, et j'aurais passé le reste de mes jours dans une retraite que je me serais choisie, ou bien j'aurais offert mes services à un autre roi.

M. HUNTER. Ce parti ne pouvait guère convenir à Colomb, car l'expérience lui avait appris que toutes les cours se ressemblent, et ne valaient pas plus que celle d'Espagne. Il ne pouvait pas non plus se décider à passer le reste de sa vie dans l'inaction, ni renoncer à ses grands projets.

Dans son dernier voyage, il avait découvert la côte d'un continent ; il avait d'abord pensé que c'é

ait une partie de l'Inde, qui venait jusqu'en cet ndroit; mais à cette erreur avait succédé la conviction qu'il s'était d'abord trompé. Maintenant, présumait qu'une mer pouvait bien séparer ce ontinent de l'Inde, et qu'il devait exister, vers l'isthme de Darien, un détroit qui pouvait conduire e l'Atlantique dans l'Océan inconnu et de là dans l'Inde.

Il regardait comme très important de s'assurer si e détroit existait réellement, car on devait éviter ien des longueurs et bien des détours, si l'on pouait passer de l'Espagne dans l'Inde en traversant l'Amérique, au lieu d'aller passer au cap de Bonne-Espérance, que découvrirent les Portugais. Quoique ruellement offensé par son roi, il imposa silence à on ressentiment; il voulut encore être utile au genre humain. Il s'exposa donc de nouveau, et sur es vieux ans, aux chances et aux fatigues d'un utre voyage.

Il soumit son projet au roi et à la reine; ils l'approuvèrent aussitôt, et, ne doutant pas de ses talens, spérant de son bonheur, ils ordonnèrent de préparer une escadre; ils se débarrassaient ainsi de sa présence, qui ne cessait de leur rappeler leur ingratitude envers lui.

Cette triste escadre n'était composée que de quatre pauvres navires. Le plus beau était de moitié plus petit qu'un vaisseau marchand, et c'est ainsi qu'il

allait tenter une entreprise si considérable. C'est ave une telle escadre qu'il devait s'exposer sur une me inconnue et trouver une route par laquelle on comp tait faire venir les richesses de l'Inde ! Quelles min ces ressources pour obtenir un si grand résultat !

Colomb seul pouvait se hasarder à exécuter u pareil projet ; il aurait effrayé tout autre, mais lui encouragé par ses premiers succès, n'hésita pas entreprendre ce nouveau voyage avec une embar cation pareille à celle qu'il avait eue autrefois sur l grand Océan. Il fut accompagné par son frère Bar thélemy, et par son fils aîné, qui avait alors trei ans ; ce fut lui qui, plus tard, fit l'histoire de vie.

Il s'embarqua à Cadix le 29 juin 1502, dix a après sa première expédition, et fit voile vers les C naries, comme de coutume. Ils firent un très he reux voyage, et ne furent contrariés que par le pl grand vaisseau, qui était très mauvais et qui pouvait suivre les autres. Il dirigea d'abord ve Saint-Domingue, afin de pouvoir remplacer ce vai seau par un autre.

Lorsqu'on fut arrivé vis à vis de cette île, Colom fit savoir à Ovando l'objet de sa demande, et dési entrer dans le port ; mais ce gouverneur (est-ce po sible, mes enfans ?) eut l'insolence de lui refuse Colomb, à qui l'expérience avait beaucoup appri jugeant qu'on allait éprouver une horrible tempêt

t avertir Ovando ; il lui fit demander la permission
e passer ce temps-là dans le havre. Comme ce gou-
erneur se disposait à faire partir une flotte pour
Espagne, Colomb l'engageait aussi à retarder cette
mbarcation de quelques jours : inutiles efforts ; sa
rière fut méprisée, ses conseils repoussés, et l'on
egarda ses prévisions comme un vain rêve. Il n'entra
as dans le port, et la flotte partit pour l'Espagne.

La tempête eut lieu : Colomb, qui s'y attendait,
réserva ses vaisseaux par ses sages précautions,
andis que la superbe flotte qui avait fait voile vers
Espagne, forte de dix-huit vaisseaux, périt, sauf
rois bâtimens. Roldan et Bovadilla, qui se trou-
aient dans cette embarcation, reçurent la juste ré-
ompense de leur horrible conduite envers Colomb ;
s trouvèrent la mort dans cette tempête, et la for-
une considérable qu'ils avaient amassée dans l'île
Hispaniola fut ensevelie avec eux. On remarque
ue le vaisseau qui portait les débris de la fortune
e Colomb et auquel on avait donné la préférence,
arce qu'il était le plus mauvais de tous, fut le seul
ui ne reçut aucun mal et qui fit la route jusqu'en
Espagne, tandis que les de x autres revinrent à Saint-
Domingue en fort mauvais état.

Les personnes superstitieuses éprouvèrent un effet
emarquable de cette particularité, et au lieu d'ad-
mirer la justice divine, qui sait punir les méchans et
écompenser les bons, ils supposèrent que Colomb

était un sorcier, et qu'il avait suscité cette tempête à ses ennemis; car elles ne concevaient pas que le vaisseau qui portait ses richesses fût seul épargné.

Irrité avec raison, Colomb quitta cette île, qui lui avait refusé un coin où il pût échapper aux dangers de la tempête, il s'achemina à l'ouest vers le continent.

Pendant ce voyage, ils éprouvèrent bien de la peine; ils abordèrent enfin à une île appelée *Guanaia*, près de la côte du continent nommée *Honduras*.

On jeta l'ancre, et aussitôt Colomb envoya son frère et quelques hommes pour visiter cette terre. Comme il s'approchait du rivage, il rencontra une barque de forme indienne, mais mieux construite que les canots des sauvages; elle était très longue et avait huit pieds de largeur. Au milieu était un toit de feuilles de palmier sous lequel des femmes et des enfans étaient à l'abri: elle contenait vingt-cinq hommes.

On tâcha d'arriver jusqu'à eux; et, quoiqu'ils eussent des armes, ils se rendirent volontiers lorsqu'ils virent qu'ils allaient y être contraints. On visita les objets qui se trouvaient dans le canot: il y avait des matelas, des espèces de chemises qui n'avaient pas de manches, en fil de coton; d'autres vêtemens, et des toiles dont les femmes se servaient un guise de mante; on trouva encore des épées de bois, ayant un tranchant des deux côtés, formé p

des cailloux que l'on avait fixés avec de la ficelle et de la résine; des haches en cuivre et d'autres objets également en cuivre. Tous ces sauvages étaient couverts au milieu du corps; ils se nourrissaient à peu près comme à Saint-Domingue, mais ils buvaient d'une boisson de maïs qu'ils faisaient bouillir, et qui semblait de la bière : on leur trouva également une petite quantité de cacao; ils paraissaient s'en servir comme de la monnaie, et par conséquent en faisaient grand cas. Ce sont les premières amandes de ce genre que les Européens aient vues.

Colomb, enchanté de cette rencontre, ordonna qu'on les traitât avec les plus grands ménagemens, espérant, par ce moyen, obtenir d'eux les renseignemens dont il avait besoin : il reçut de leurs marchandises en échange de celles d'Europe; il s'informa de ce qu'il avait intérêt de savoir, et puis leur rendit leur canot et la liberté. Un seul vieillard, qui ne parut pas du tout contrarié de rester avec eux, ne partit pas, et comme il paraissait intelligent, Colomb se promit de l'employer dans les relations qu'il aurait avec les autres sauvages, et d'apprendre de lui ce qu'il aurait besoin de savoir.

Il sut, par ce vieillard, que l'or était abondant dans le pays qui était vers l'ouest; il comprit aisément, par ses signes, que les naturels de ce pays avaient sur leur tête des couronnes d'or, ainsi que de gros anneaux, également d'or, aux bras et aux

jambes, et qu'ils garnissaient tous leurs meubles avec ce métal; il assura que l'on y trouvait aussi des productions précieuses, telles que du corail, des épices, comme lui en montrait Colomb. Il parlait du Mexique : les compagnons de Colomb insistèrent fortement pour se diriger vers ces régions; mais quelle que fût leur envie, le seul désir d'arriver au but de son voyage l'emporta chez Colomb, il espérait trouver vers cet endroit le détroit qu'il cherchait, et, sans égard pour les murmures de tous ses compagnons, méprisant cette quantité d'or qui était si près de lui, il alla vers l'est, côtoyant la terre ferme.

Mme HUNTER. Quelle grandeur d'ame, quelle constance! dédaigner l'occasion de s'enrichir pour suivre ses projets, sacrifier ses intérêts à l'intérêt du monde entier, et supporter le mécontentement de tout l'équipage plutôt que de se détourner de la ligne qu'il s'était tracée !... Mes chers amis! si jamais l'occasion se présentait, Dieu veuille que l'on vous trouve aussi vertueux, aussi désintéressés, et que vous sachiez vous oublier vous-mêmes pour ne vous occuper que de l'intérêt commun. Rien n'est plus beau et plus digne d'un homme d'honneur.

ENTRETIEN XV.

Henri. Nous sommes très impatiens, papa, de savoir si Colomb finira par être plus heureux dans son voyage.

M. Hunter. Il suivit la côte d'Honduras vers l'est, cherchant toujours le détroit qui devait être de ce côté, d'après l'assurance des sauvages.

John. Les sauvages avaient donc menti ?

M. Hunter. Non; mais on ne s'était pas compris : ils avaient pris pour un isthme le détroit que Colomb leur avait dessiné, et alors ils avaient indiqué le Darien, et avaient eu raison.

Pendant cette route, ils trouvèrent, sur ces côtes, des hommes tout différens des premiers, vivant tout autrement et bien plus sauvages. Ils étaient absolument nus; ils mangeaient la viande et le poisson crus, et sans y faire le moindre apprêt. Leurs oreilles étaient si longues, qu'au moyen des objets qu'ils pendaient après, elles tombaient jusqu'à l'épaule. Ils avaient leurs corps couverts de figures d'animaux, tels que lions, cerfs, etc., qu'ils marquaient avec le feu. Leurs marques de distinction étaient des bonnets rouges et blancs de toile de coton. Certains avaient le visage peint en noir,

d'autres se le peignaient en rouge ; ceux-ci ne se coloraient que les lèvres, les narines et les yeux ; ceux-là font des raies de diverses couleurs.

Ils se perçaient, aux oreilles, de si grands trous, qu'un œuf de poule serait passé à travers. C'est de là que Colomb donna à ce pays le nom de *Costa de las Orejas*, autrement *Côte des Oreilles*.

Il continua sa route ; mais, ayant contre lui et les vents et les courans, il ne put aller que fort lentement. Enfin, il arriva à un promontoire qui tournait vers le sud, et dès lors il eut pour lui le même vent qui lui était contraire. Ce cap fut nommé *Gracias à Dios*, ou *Grâces à Dieu*, n'oubliant jamais de reconnaître la main du Tout-Puissant dans toutes les circonstances heureuses qui se présentaient à lui.

Au bout de quelques jours, s'étant arrêtés dans un autre lieu, plusieurs canots de sauvages vinrent s'opposer à leur débarquement ; mais voyant que les Espagnols ne paraissaient point vouloir leur faire de mal, ils vinrent sans défiance, et offrirent l'échange de leurs marchandises, qui étaient des armes de toute façon, des massues, des bâtons d'un bois noir et dur, ayant au bout une arête de poisson, des gilets de coton et de leurs bijoux, qui consistaient en morceaux d'or pâle, et dont ils ornaient leur cou. Colomb leur donna quelques légers objets, mais refusa l'échange ; il refusa aussi de descendre

à terre, malgré leurs instances : ce refus les fâcha ; ils résolurent de faire finir cette défiance, qui les blessait.

Il se présenta donc à eux un vieillard d'un aspect vénérable, portant un étendard en signe de paix ; deux jeunes filles, qui avaient à leur cou des plaques d'or, étaient avec lui. L'amiral les reçut avec bonté ; il les invita à manger, leur fit présent d'habits, et ils s'en retournèrent auprès des leurs, satisfaits de la manière dont ils avaient été accueillis.

Le lendemain, Colomb envoya son frère à la terre ; il trouva en tas tous les objets qu'ils leur avaient donnés la veille. Deux d'entre eux le reçurent dans leurs bras, et s'assirent sur l'herbe avec lui. Don Barthélemy accepta gracieusement l'offre qu'on lui fit de se reposer auprès d'eux ; puis, à l'aide d'un interprète indien, il leur adressa diverses questions. Son secrétaire se mettait en devoir d'écrire leurs réponses.

Dès que ces hommes virent les plumes, le papier et le cornet, ils s'enfuirent en toute hâte, ainsi que tous les autres habitans que la curiosité avait attirés autour d'eux. Ces sauvages, extrêmement superstitieux, prirent le secrétaire pour un sorcier, et la plume, l'encre et le papier, pour les objets nécessaires au sortilége qu'on voulait employer contre eux. On ne put leur ôter cette idée bizarre, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on les décida

à revenir auprès des Espagnols ; ils ne le firent toutefois qu'après avoir pris leurs précautions, pour se mettre à l'abri de l'art magique : ils lancèrent donc sur les Espagnols une poudre qui fit de la fumée, ils la chassèrent vers celui qu'ils croyaient l'enchanteur, et par ce moyen se crurent hors de sa puissance.

Don Barthélemy alla avec eux jusque dans leur village : il n'y remarqua qu'un grand édifice de bois dans lequel ils enterraient leurs morts. Les corps étaient enveloppés dans du drap de coton ; un d'entre eux était embaumé ; le dessus de chaque sépulture était couvert d'une planche ornée de figures d'animaux, et certains avaient le portrait de la personne qu'elle renfermait. Colomb, ayant désiré obtenir de ces hommes quelques renseignemens, retint certains d'entre eux auprès de lui ; mais les autres pensèrent qu'il voulait les garder comme prisonniers, et qu'il voulait faire payer leur liberté : ils lui envoyèrent, en conséquence, deux jeunes porcs en forme de rançon ; mais Colomb leur prouva qu'il n'avait pas entendu les retenir malgré eux, en payant les deux porcs et leur promettant de renvoyer leurs compatriotes.

Un matelot avait pris un chat sauvage, qui était moins gros qu'un chien lévrier et de couleur grise ; ce chat est très agile et très adroit, il grimpe sur les arbres avec la légèreté de l'écureuil, et se sus-

pend aux branches par sa queue. On s'aperçut qu'à son aspect, les jeunes porcs voulaient s'enfuir; alors on en prit un que l'on présenta au chat : aussitôt celui-ci s'accrocha au pauvre animal, après lui avoir entortillé le museau de sa queue, et ne le lâcha que lorsque les gens de l'équipage furent venus à son secours.

Arrivés à l'embouchure d'une rivière, après plusieurs jours de voyage, Colomb fit descendre quelques soldats sur le rivage; mais un grand nombre d'Indiens armés ne leur permirent pas d'aborder; ils s'avancèrent dans la mer, au nombre de plus de cent; ils sonnaient du cor, battaient du tambour, jetaient de l'eau vers leurs ennemis, mâchaient des herbes et les crachaient vers eux, leur montraient leurs lances avec des gestes menaçans. Cependant, voyant que toutes leurs menaces n'effrayaient pas ces étrangers, et que, fidèles aux ordres qu'ils avaient, ils ne répondaient à leur colère que par la patience, ils renoncèrent à leur opposition, ils entrèrent en relations, et échangèrent avec les Espagnols, contre quelques sonnettes, seize plaques d'or qui valaient 150 ducats.

Réflexion faite, les sauvages se persuadèrent que la modération qu'avaient montrée les Espagnols à leurs menaces provenait de leur faiblesse, et dès le lendemain ils lancèrent des sagaies sur la chaloupe qui venait de nouveau à eux : il fallut donc que les

Espagnols se montrassent capables de leur répondre; en conséquence, d'après l'ordre de l'amiral, on leur tira un coup de canon. Cette explosion, jointe à une blessure que reçut un des sauvages atteint par une flèche, les mit tous en fuite : alors les Espagnols descendirent sur le rivage, les laissant fuir en paix.

On leur fit des signes, pour les engager à revenir, ils y consentirent, étant bien convaincus que ces hommes blancs pouvaient bien leur faire du mal, mais qu'ils ne le voudraient pas; ils se rendirent donc au rivage sans armes et continuèrent à échanger leurs plaques d'or.

Dans l'espoir de trouver le détroit qui faisait l'objet de ses recherches, Colomb côtoyait le long de ces terres, sur lesquelles il avait pris des informations sur les productions du pays, la manière de vivre des habitans; il arriva dans une baie dont la position valait un port commode, grand, et auprès de laquelle était une grande ville peuplée par les Indiens; les terres étaient bien soignées : l'amiral lui donna le nom de Porto-Bello.

On trouva, chez les habitans de cette ville, des dispositions toutes favorables; ils offrirent des échanges de différens vivres et du fil de coton, contre des clous, des aiguilles, des sonnettes et autres ustensiles que leur montrèrent les Espagnols.

A la distance de huit milles, Colomb arriva à cet

endroit de la côte où l'on a bâti depuis la ville nommée *Nombre de Dios :* il fut forcé de s'arrêter là pendant quelques jours, à cause du mauvais temps; il profita de cette halte pour faire réparer ses vaisseaux, qui se trouvaient en mauvais état : il se remit en route; mais, le mauvais temps continuant, il entra dans un petit port, auquel il donna le nom de *el Retrette*, la Retraite.

Ils furent d'abord bien accueillis; mais, quelques matelots s'étant mal conduits envers les habitans, ceux-ci changèrent à leur égard. Les Espagnols, se sentant assez forts pour attaquer ces sauvages, résolurent de leur livrer un combat : en vain l'amiral s'efforça de les détourner de cette résolution, toutes ses exhortations furent inutiles; il fallut leur céder. Alors il fit tirer un canon à poudre sur les Indiens, pensant que le bruit seul suffirait pour les épouvanter. Il n'en fut pas ainsi; les sauvages, reconnaissant que ce n'était que du bruit, en devinrent plus hardis; ils frappaient les arbres de leurs bâtons et jetaient de grands cris, en signe du peu de cas qu'ils faisaient de leur tonnerre : il fallut donc leur en faire connaître les véritables effets. L'amiral ordonna de diriger un canon chargé à boulets sur une colline où les Indiens étaient en grand nombre; plusieurs furent tués : reconnaissant alors que cette arme faisait plus que du bruit, ils s'enfuirent dans les forêts, demi-morts de frayeur.

Les habitans de cette contrée étaient, de tous les Indiens que l'on eût vus, ceux dont le corps était le mieux fait; la plus jolie tournure, leurs membres des mieux formés, les rendaient très beaux; ils n'étaient pas défigurés comme tous les hommes de ces pays. On trouvait là de fort gros alligators (je vous ai déjà parlé de ces animaux), qui vont dormir sur le rivage. Ils remplissaient les environs de cette odeur de musc qui s'exhale de leur corps; ils paraissaient timides, cependant ils saisissaient quelquefois celui qui tentait de les attaquer, et le dévoraient.

N'espérant plus trouver ce passage si recherché pour se rendre de l'Océan atlantique dans la mer du Sud, et voyant que le mauvais temps continuait à s'opposer à ses recherches, Colomb résolut de revenir sur ses pas, et de se diriger vers une contrée nommée *Veragua*, dans laquelle se trouvaient de superbes mines d'or, s'il fallait en croire le rapport de tous les sauvages.

Cette navigation fut très dangereuse et très difficile: une tempête terrible et très longue, jointe à la disette, mit les Espagnols dans une position affreuse. Ils étaient en route depuis huit mois, et leurs provisions de bouche étaient près d'être épuisées; il ne leur restait que quelques biscuits totalement gâtés par l'humidité et la chaleur. Ils étaient pleins de vers, et l'on mangeait non du pain, mais

des poignées d'insectes ; cependant ils les dévoraient et se contentaient de se mettre à l'obscurité, afin de ne pas voir ce qu'ils mangeaient. Telles sont, mes enfans, les extrémités auxquelles on peut se trouver réduit.

Les vaisseaux, dans ce même moment, furent assaillis par un grand nombre de requins.

CHARLOTTE. Qu'appelle-t-on un requin ?

JOHN. Un requin est un poisson énorme, qui pourrait à peine être contenu dans cette chambre ; il a une gueule effrayante ; ses dents, placées sur trois rangs, se croisent et coupent un membre comme le ferait une hache. Sa queue, très forte et sans cesse agitée, casserait les bras à un homme et pourrait même le tuer.

FRÉDÉRIC. Quel monstre !

M. HUNTER. Sa voracité est telle qu'il avale tout ce qui se présente, soit du fer, même des haches. Un voyageur, dont les relations sont dignes de foi, nous raconte qu'un jour ayant jeté à la mer un cadavre enveloppé dans une grosse pièce de toile, comme on fait en pareil cas, ne pouvant enterrer les morts, le lendemain on trouva le corps de cet homme, tel qu'on l'avait enveloppé, dans le corps d'un requin que l'on venait de prendre. Les nègres de l'Afrique mangent la chair de cet animal avec plaisir, quoiqu'elle sente l'huile, et qu'elle ait

mauvais goût ; ils attendent, pour la manger, qu'elle ait passé huit jours environ au soleil, et qu'elle commence à puer.

Le compagnon de Colomb, homme très superstitieux, considérait comme un mauvais pronostic la présence de ces animaux abominables ; cependant, quels que fussent leur frayeur et leur dégoût pour la chair du requin, ils se décidèrent à la manger, car elle était moins rebutante que leur biscuit.

Ferdinand. Comment faisaient-ils donc pour se les approprier ?

M. Hunter. C'était très facile en mettant leur avidité à profit ; ils se laissent prendre par ce penchant, comme les hommes se laissent entraîner par leurs passions. Les matelots, sachant que les requins se jettent sur tout ce qui se présente, mettaient quelque chose de rouge à un crochet en fer attaché au bout d'une chaîne : les avides requins venaient se prendre de suite à cet hameçon ; aussitôt on retirait la chaîne, et l'on montait l'animal à bord du vaisseau. On trouva, dans le corps d'un requin que l'on avait pris, une tortue en vie, qui marcha dès qu'on l'eût délivrée ; et, dans un autre, il y avait la tête d'un requin, ce qui fait penser qu'ils se mangent entre eux.

ENTRETIEN XVI.

—

M. Hunter. Colomb se vit souvent obligé de jeter l'ancre dans d'autres endroits de la côte, avant d'arriver au Veragua, renommé pour les mines d'or, et cela afin de laisser calmer les bourrasques.

Une chose remarquable frappa sa vue, les habitans de l'une de ees contrées avaient bâti leurs maisons en l'air.

Frédéric. Quoi! cela est-il possible?

M. Hunter. Ils employaient le même moyen que la reine Sémiramis, qui avait, dit-on, fait des jardins suspendus; tu t'en souviens, sans doute?

Frédéric. Oui, oui, c'est bien cela, les jardins suspendus.

M. Hunter. Ces sauvages avaient donc établi leurs cabanes sur des branches de grands arbres, comme on faisait alors des terrasses et des jardins sur des voûtes élevées; de sorte que ces sauvages paraissaient vivre en l'air comme les oiseaux, et non sur la terre.

Charlotte. Expliquez-nous pourquoi?

M. Hunter. Ils craignaient, sans doute, les inondations, les bêtes ou les ennemis.

CHARLES. Comment pouvaient-ils y monter?

M. HUNTER. Avec des échelles ; et, pour empêcher que personne ne pût y monter, ils ne manquaient pas de retirer l'échelle après eux.

Ils arrivèrent heureusement à Veragua, pensant aux trésors qu'ils espéraient y trouver. La rivière dans laquelle ils entrèrent fut nommée par l'amiral Bélem ou Bethléem (1). Ayant appris de quelques habitans qu'en remontant la rivière ils trouveraient, à quelques journées de distance, *Quibio*, ou, selon d'autres historiens, *Quibia*, résidence de leur roi, ils décidèrent de s'y rendre ; et, à cet effet, Colomb fit avancer son frère Barthélemy, avec les barques, pour complimenter ce roi, qui, averti de l'arrivée des blancs, accourut au devant d'eux et les accueillit très bien.

Le lendemain, le roi voulut visiter l'amiral lui-même : Colomb le reçut avec les honneurs dus à son rang, et s'attira facilement son amitié, en lui faisant présent de quelques bagatelles d'Europe.

On prit ensuite quelques indications sur les mines d'or, où don Barthélemy se rendit avec sa troupe. Ils trouvèrent, en effet, de l'or à fleur de terre, aux racines de gros arbres, ce qui les convainquit que ce précieux métal devait y être abondant : ils ramassèrent donc ces grains épars, et vinrent annoncer à l'amiral le succès de leur voyage.

(1) Parce qu'il y arriva le jour des Rois.

Colomb, qui avait déjà formé le dessein d'établir ne colonie dans ce pays, fut confirmé dans ce pro-et, et ordonna de construire de suite des maisons out près de l'embouchure du Bélem. On mit tant 'activité dans cette opération, qu'elle fut terminée n peu de temps. Ces maisons étaient de bois et cou-ertes de feuilles de palmier. Colomb choisit alors uatre-vingts hommes de son équipage et les établit ans cette colonie, mettant à leur tête son frère Bar-hélemy; il les pourvut de tout ce qui était nécessaire our leur sûreté et les besoins de la vie, leur donna ussi les ustensiles propres à la pêche, cette rivière tant très abondante en poisson. Il y avait une es-èce de sardine ou d'anchois, que les habitans pre-aient assez singulièrement. Ces poissons se lancent ors de l'eau et se jettent à sec toutes les fois qu'ils croient poursuivis : alors les Indiens couvrent de uilles de palmier le milieu de leurs canots, et font eaucoup de bruit avec leurs avirons en traversant rivière; ce poisson, se croyant poursuivi, saute r le canot croyant sauter sur la terre, et se trouve is.

Toutes les dispositions étant faites, Colomb pen-it à retourner en Espagne, lorsqu'il fut très étonné apprendre que le roi de Quibio, voyant avec ja-usie la nouvelle colonie que les Européens venaient fonder sur ses terres, avait résolu de mettre le feu x maisons. Il chercha, avec son frère, les moyens

de parer à ce malheur, et ils crurent indispensable de prévenir ce prince et de l'arrêter, résolution dont les résultats furent bien funestes.

Don Barthélemy, chargé de cette expédition, prit, à la tête d'un fort détachement, le chemin de la ville de Veragua, et s'approcha de la maison du cacique, située sur un coteau, à peu de distance. Alors Quibio le fit prier de ne pas aller plus loin, lui manifesta le désir qu'il avait d'aller au devant de lui. Barthélemy, sur cette invitation, s'avança, escorté seulement de cinq des siens, ordonnant aux autres de le suivre un peu plus loin, et de marcher vite en avant, au premier coup de feu qu'ils entendraient, afin de cerner la maison du cacique, et d'empêcher que qui que ce fût ne pût s'en échapper.

Le cacique s'approche, il se dispose à accueillir son hôte; on s'empare de lui. Les Espagnols accourent au signal donné, investissent la maison, et tous ceux qu'elle renfermait subissent, sans coup férir, le sort de leur maître.

Combien je désirerais, mes enfans, pouvoir effacer cette seconde tache de l'histoire de Colomb et de son frère !

Didier. C'est le cacique qui, le premier, s'était rendu coupable de trahison, et on n'avait d'autre but que d'arrêter ses intentions perfides.

M. Hunter. C'est très juste; mon ami; mais q

avait pu autoriser les Espagnols à agir ainsi en maîtres et à envahir ses États?

Didier. Personne.

M. Hunter. Qui peut blâmer un prince de refuser le séjour, dans ses États, à des hommes qu'il croit dangereux pour lui et pour ses sujets?

Didier. Personne, assurément.

M. Hunter. De quelle injustice les Espagnols avaient-ils donc à se plaindre, pour violer ainsi les droits de l'hospitalité? Tout ce qu'on peut dire pour excuser l'amiral, c'est qu'en fondant cette colonie et la mettant sous le commandement de son frère, son but était de civiliser les Indiens et de les convertir au christianisme, et qu'en s'assurant de la personne du cacique il espérait entamer une négociation avec lui et gagner son cœur par des témoignages d'amitié. Cette fin était digne d'éloges, sans doute; mais les moyens mis en usage étaient indignes de cet homme rempli de sagesse et d'humanité.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette conduite qu'il faut faire remonter la nouvelle série de malheurs qui ne cessèrent de l'accabler pendant tout le reste de sa vie. On décida que l'on menerait le cacique, pieds et poings liés, à bord des vaisseaux; la nuit arriva : on le met sur une barque. Attaché au bateau, le malheureux cacique supplie son conducteur de desserrer les liens qui blessent ses mains; son

conducteur se laisse toucher par ses plaintes, et, sans cependant le laisser libre, il desserre ses liens.

Le cacique se précipite aussitôt dans les flots, et entraine son garde avec lui. Tout est aussitôt en rumeur sur la barque. Toutes les recherches furent inutiles ; l'obscurité de la nuit, jointe à son adresse à nager, lui permit de se soustraire aux yeux de ceux qui le poursuivaient, et il eut ainsi le bonheur de se sauver.

Les Espagnols s'emparèrent aussitôt de ses biens pour le punir d'avoir recouvré sa liberté, sa maison fut pillée, et ils se distribuèrent son or, qui s'élevait à 300 ducats.

Mais Quibio se prépara à se venger de ses ennemis.

Il se précipite sur la colonie, et lance sur les maisons des flèches enflammées ; mais il était trop éloigné pour pouvoir les atteindre.

Bientôt le combat s'engagea entre les deux partis. C'est au courage de Barthélemy que cet établissement dut sa conservation. Il chargea les Indiens avec tant de courage, qu'il rompit leurs rangs et les mit en déroute. Les Indiens perdirent beaucoup de monde ; il n'y eut, du côté des Espagnols, qu'un seul homme de tué, et quelques blessés : de ce nombre fut le vaillant Barthélemy, qui reçut une flèche au milieu du corps ; mais heureusement sa blessure ne fut pas mortelle.

Loin d'être intimidé par cette victoire, le cacique n'en conçut que plus de haine pour les Espagnols, qui, voyant à quels dangers ils étaient exposés, et qu'il n'y avait que la mort à attendre sur cette terre, résolurent de s'éloigner. Ils s'embarquèrent dans leurs chaloupes, et atteignirent le vaisseau de l'amiral. Ils n'avaient plus que trois bâtimens qui, quoique terriblement endommagés, pussent tenir la mer; il fallut abandonner le quatrième, et on le dirigea vers Hispaniola. A peine avaient-ils perdu la côte de vue, qu'il s'éleva un de ces ouragans violens, si terribles et si ordinaires dans cette mer ; ils y perdirent un vaisseau ; mais, à force de faire jouer les pompes, on parvint à sauver les deux autres. Ils cinglèrent donc vers Cuba, espérant y arriver ; mais une nouvelle tempête les en empêcha, et les poussa sur la côte de la Jamaïque. Déjà les vaisseaux allaient couler à fond, tout l'équipage allait périr, lorsque l'amiral parvint à les faire échouer, et réussit ainsi à conserver sa vie et celle de ses marins.

Colomb ne voulut pas laisser son équipage aller à terre ; il redoutait pour eux les attaques des Indiens; il fit donc étayer des deux côtés ses vaisseaux, et fit construire sur le pont des baraques.

Bientôt les Indiens vinrent à bord en grand nombre; Colomb ordonna de les recevoir avec amitié : cet accueil leur donna de la confiance, et ils apportèrent bonne quantité de provisions. Les échanges

commencèrent : leurs oies, leur pain fait avec des racines de manioc, et tout ce qu'ils avaient de rare fut troqué contre une feuille de clinquant, un morceau de verre ou une sonnette.

Décidés à quitter cette île, Colomb et ses amis cherchèrent les moyens de réussir ; ils jugèrent qu'il fallait prévenir le gouverneur d'Hispaniola de leur misère, et le prier de leur accorder un bâtiment; mais comment parvenir jusqu'à lui? ils n'avaient pas une seule chaloupe, et, comme vous le voyez sur la carte, il y a trente lieues de la Jamaïque à Hispaniola.

Les Indiens, charmés de la douceur et de la bonté de Colomb, consentirent à lui vendre de leurs canots. Mais quelle triste ressource ! ce n'étaient que des arbres creusés, informes, mal travaillés, le moindre vent devait nécessairement les faire chavirer, le moindre flot les submerger.

Malgré tous les dangers que devait présenter une pareille navigation, il se trouva, parmi les compagnons de Colomb, deux hommes assez courageux pour tenter, au risque de leur vie, à sauver l'amiral et ses compagnons. Ce fut Mendez et Fieski. Ils prirent chacun un canot particulier, s'embarquèrent avec six Espagnols et quatre sauvages, pour aider à ramer. Il fut arrêté que, dès qu'ils auraient eu le bonheur de toucher à Hispaniola, Fieski viendrait prévenir l'amiral de cette heureuse nouvelle, tandis

que Mendez irait à Saint-Domingue, par terre, s'acquitter de sa commission auprès du gouverneur : ils partirent, mais après avoir tenu la mer pendant quarante-huit heures, par une chaleur insupportable, sans s'écarter de la direction qui leur avait été prescrite, ils commencèrent à redouter de s'être engagés dans une autre route, et d'être dans la grande mer, qui est bien au delà de Saint-Domingue.

Jugez du désespoir de ces hommes, qui manquaient totalement d'eau douce, et qui étaient tourmentés par une soif brûlante.

Ce fut, pour quelques esclaves, le coup de la mort; les autres virent alors le sort qui les attendait. Ils n'avaient, dans cette cruelle position, que le seul moyen de se remplir la bouche d'eau de la mer, et ce moyen ne servait qu'à irriter leur soif, loin d'être un remède à tant de souffrances.

Tout à coup l'espoir vient renaître dans leur cœur; il est nuit, mais la lune leur permet d'apercevoir une éminence : bientôt on reconnaît que c'est un rocher. Mais, ô malheur! il est stérile : cruel désenchantement! Ils abandonnent cependant leurs canots; et, pleins de désespoir, ils parcourent ce rocher rempli de pierres. Leurs souffrances vont finir : dans le creux de ce rocher, on trouve une abondante provision d'eau de pluie; elle est claire, elle est fraîche. Ils ne connurent plus de modération; ils burent avec tant d'excès, que les uns tombèrent morts, les autres

gagnèrent les fièvres. C'est ainsi que l'imprudence fait, des dons célestes, une cause de destruction, et que les alimens les plus sains deviennent un poison. Ils avaient cependant pu satisfaire le plus pressant de leur besoin, mais ils n'avaient pas encore tout ce qui leur était nécessaire. Ils trouvèrent aussi quelques poissons, qui purent satisfaire leur appétit, aussi résolurent-ils de passer la journée sur ce rocher, et de ne se remettre en route qu'à la nuit. Laissons-les se délasser de leurs fatigues, et demain nous verrons la suite de leurs aventures, qu seront sans doute aussi très intéressantes.

DIDIER. Mais apprends-nous s'ils doivent périr.

JOHN. Satisfais, mon cher père, notre curiosité.

M. HUNTER. Nous allons donc troubler le repos de ces infortunés, et les remettre en mer Enfin, après une nuit de travail, ils abordèrent avec joie à la côte occidentale d'Hispaniola.

ENTRETIEN XVII.

—

Nous avons donc vu nos braves Mendez et Fieski aborder la terre, objet de leurs vœux ; retournons donc vers Colomb : occupons-nous encore de lui ; car je crois être forcé bientôt de le perdre.

Théophile. J'espère, cependant, qu'il ne mourra pas encore.

Charlotte. Je t'en prie, mon cher père, ne le fais pas mourir, ou je me sauve.

M. Hunter (gravement). C'est en vain que nous nous affligerons de la perte de ce que nous aimons, si les destins ont parlé. Le sage sait supporter avec courage et fermeté tous les évènemens de la vie. On ne voyait pas revenir Fieski, comme il l'avait promis. Tous les jours, les compagnons de Colomb jetaient les yeux sur cette partie de l'Océan qui devait leur montrer Fieski, et chaque jour leur espoir était trompé. Ils crurent enfin que les deux envoyés avaient péri dans les eaux ; ils accusèrent Colomb de leur mort, le chargèrent de malédictions, jurèrent de ne plus lui obéir, et de le mettre à mort. La goutte retenait Colomb dans son hamac.

Porras, un des chefs de la révolte, étant venu le trouver, lui demanda pourquoi il ne retournait pas en Espagne ; Colomb lui répondit, avec douceur, qu'en vain il le désirait, qu'il ne voyait pas de moyen possible, que si quelqu'un pouvait lui en présenter un il l'adopterait avec plaisir. Cette réponse ne fit qu'augmenter la furie de Porras, qui le quitta aussitôt, et, s'étant présenté devant l'équipage, s'écria : Qui veut me suivre, avance.

Ce fut le signal d'une révolte générale : en vain

Colomb, malgré ses souffrances, voulut chercher à l'apaiser ; ses domestiques, craignant que les révoltés ne le missent à mort, s'opposèrent à ce qu'il se présentât devant eux.

Les révoltés, s'étant emparés des dix batelets que Colomb avait achetés des esclaves, résolurent de se hasarder en mer, et Colomb, Ferdinand et Barthélemy eurent la douleur de se voir abandonnés des leurs, excepté de leurs domestiques et des gens de l'équipage que la maladie avait empêchés de suivre les autres. Colomb les assembla et les remercia de ne pas l'avoir abandonné, les pria de persévérer dans ces bons sentimens pour lui, et leur promit qu'un jour leurs maux finiraient.

Cependant les rebelles s'étaient embarqués, et comptant se rendre à Hispaniola, ils côtoyèrent la pointe orientale de l'île. Quand ils descendirent à terre, ils maltraitèrent cruellement et tuèrent même les naturels du pays, après les avoir volés ; ils en enlevèrent même quelques uns pour s'en servir comme de rameurs. Au bout de quatre lieues, une violente tempête se déchaîna ; leurs misérables batelets se remplirent d'eau, et allaient les submerger, quand ces forcenés, pour soulager leurs batelets, massacrèrent les Indiens qu'ils avaient à bord, ou les précipitèrent dans la mer. Ces infortunés, échappés au fer de leurs assassins, nageaient à côté de leurs canots, et, quand la fatigue épuisait leurs forces, ils se cram-

ponnaient aux batelets, cherchant ainsi à se reposer un instant; mais aussitôt, leurs bourreaux leur coupaient les mains, et les précipitaient dans la mer : enfin, voyant qu'ils ne pouvaient continuer leur route, ils retournèrent à la Jamaïque. Pendant que ces monstres marchaient de crime en crime, Colomb donnait tous ses soins à ses malades, et veillait à ce qu'on leur prodiguât tous les soins que réclamait leur position; ses efforts furent enfin couronnés de succès; il vit tout son équipage revenir à la santé. Mais de nouveaux malheurs, qu'il n'avait pu prévoir, devaient encore l'accabler. Les Indiens, qui jusque-là avaient fourni à leurs besoins, craignant de voir les Européens rester ainsi chez eux, et, d'un autre côté, irrités des mauvais traitemens que les leurs avaient essuyés de la part des rebelles, cessèrent tout à coup de leur porter des vivres.

Colomb trouva encore le moyen de remédier à ce malheur, et ce fut à ses connaissances astronomiques qu'il le dut : sachant qu'il devait y avoir une éclipse de lune, il résolut de se servir de ce moyen pour d'attirer le respect et la bienveillance des insulaires; il envoya donc un esclave, qu'il avait amené d'Hispaniola, vers les chefs des Indiens, pour les convoquer au sujet d'une affaire très importante pour eux. Il leur annonça, par ses interprètes, que son Dieu, seul maître de la terre, était courroucé de voir leurs cruautés, et qu'il les prévenait que s'ils n'envoyaient

pas, comme de coutume, à son équipage, les vivres nécessaires, la colère céleste tomberait sur eux; que, ce soir même, ils verraient la lune se lever avec un visage ensanglanté, et qu'alors ils pourraient juger des maux qui allaient tomber sur eux, s'ils persistaient dans leurs cruels refus.

Sa prédiction ne manqua pas d'exciter les ris des naturels du pays; mais, quand le soir fut venu et que la lune eut paru, comme l'avait annoncé Colomb, les Indiens furent déconcertés, et, voulant détourner la vengeance céleste, ils promirent à Colomb que, dorénavant, ils lui fourniraient, comme par le passé, les vivres nécessaires, et le supplièrent d'intercéder son Dieu en leur faveur. Colomb s'enferma dans sa chambre tant que dura l'éclipse, et n'en sortit qu'au moment où elle cessait; s'adressant alors aux naturels, il leur dit : Dieu voit avec plaisir vos bonnes résolutions; il ne tirera pas vengeance de votre cruauté passée; ne craignez plus : la lune va reparaître dans son éclat habituel pour preuve du pardon qu'il vous accorde. Tout se passa comme il l'avait prévu : les Indiens, pleins d'admiration pour le Dieu des chrétiens, s'agenouillèrent et remplirent leurs promesses. Il y avait déjà huit mois que Mendez et Fieski étaient partis, et l'on n'en avait pas entendu parler; l'on était persuadé de leur mort, et les compagnons de Colomb, voyant qu'il n'y avait plus de ressources pour retourner dans leur pays, se décidè-

rent à abandonner Colomb et à rejoindre les autres rebelles, qui vivaient, depuis ce temps, de rapine et de brigandage.

Prêts à exécuter leur dessein, l'on vit un petit navire européen jeter l'ancre à peu de distance de la côte ; le commandant se fit conduire à terre, et remit à l'amiral une lettre, un baril de vin et quelques provisions ; à peine débarqué, il rentra dans la chaloupe, regagna son vaisseau et mit à la voile. Il n'y avait, dans cette lettre, que de faibles complimens.

Les gens de Colomb ne comprirent pas plus que vous ce que signifiait cette missive ; je vais vous l'expliquer : Ovando, que nous avons toujours connu comme l'ennemi juré de Colomb, ne voulait que s'assurer de sa détresse et le voir y succomber ; car il redoutait que, de retour en Espagne, il ne demandât son rétablissement, et qu'il ne perdît son gouvernement.

Ce message ne devait s'assurer que de l'état de détresse de Colomb et revenir aussitôt. Quelques historiens n'attribuent aucun mauvais dessein à cette conduite ; d'autres prétendent que le gouverneur ne voulait que s'assurer de la mort de Colomb, et retarder, jusqu'à ce moment, l'envoi d'un bâtiment : vous pouvez choisir celle de ces opinions qui vous paraîtra la meilleure ; je désire connaître celle que vous avez choisie.

Tous. La dernière.

M. Hunter. Pourquoi celle-là plutôt que l'autre?

Henri. Je ne puis croire à Ovando autant de noirceur, et dans l'incertitude, j'aime mieux croire le bien que le mal.

M. Hunter. Très bien, pense toujours ainsi, et, même quand tu viendrais à prendre un homme meilleur qu'il n'est, tu n'auras pas à te fâcher.

Trop grand pour céder au désespoir, Colomb cacha à son équipage les soucis qui le rongeaient et l'état désespéré où il se croyait réduit ; il leur dit que Fieski et Mendez étaient arrivés heureusement à Hispaniola ; que le vaisseau n'était parti que parce qu'il était trop petit pour les contenir tous ; que Fieski et Mendez avaient ordre d'acheter un navire qui pût les contenir, et qu'ils ne tarderaient pas à arriver. En effet, il avait été instruit de leur sort. Maintenant que nous savons qu'ils sont arrivés, nous allons dire ce qui a empêché Fieski de revenir.

Malgré la maladie qu'il avait gagnée sur le rocher, Fieski, toujours fidèle à sa parole, voulait revenir porter cette nouvelle à Colomb ; mais tous ses compagnons s'y opposèrent et ne voulurent plus s'exposer à de pareils dangers. Son autorité fut même méconnue, et il fut obligé de se rendre à Saint-Domingue retrouver Mendez ; là, ils unirent leurs efforts pour décider le gouverneur à leur vendre un vaisseau et aller rejoindre leurs compagnons d'in-

fortune; mais le gouverneur sut toujours éloigner l'accomplissement de leur désir.

Colomb, cependant, avait en vain cherché à faire rentrer les rebelles dans le devoir; refusant toujours de reconnaître son autorité, ils exigèrent qu'il leur fît délivrer la moitié des hardes et autres effets qui se trouvaient dans les bâtimens échoués, le menaçant de prendre les armes pour les obtenir en cas de refus; mais on ne voulut point les écouter, et ils se préparèrent alors au combat.

La maladie de Colomb continuant toujours, il donna à son frère Barthélemy tous ses hommes en état de porter les armes, et lui ordonna d'aller au devant d'eux, avec la recommandation expresse d'agir avec modération, et de n'user de ses armes qu'il n'y fût forcé par une légitime défense; don Barthélemy exécuta ponctuellement ses ordres, mais il eut beau inviter les rebelles à la paix, ils regardèrent cela comme un acte de faiblesse et engagèrent le combat. Six des rebelles avaient pris, par serment, l'engagement d'attaquer uniquement Barthélemy, et de s'acharner à lui, jusqu'à ce qu'il eût succombé sous leurs efforts; mais Barthélemy soutint leur attaque avec ce courage qui le caractérise, et aidé par la valeur de sa petite troupe, il repoussa si vivement les rebelles, que peu d'instans lui suffirent pour obtenir la victoire. Quelques uns périrent, plusieurs furent faits prisonniers et une partie



trouva son salut dans la fuite. Porras, chef des rebelles, fut saisi et désarmé de la propre main de Barthélemy; les prisonniers furent embarqués et enchaînés.

Ceux qui avaient fui eurent recours à la clémence de l'amiral, qui, naturellement bon, préféra pardonner à se venger. Tout le monde se soumit, et lorsqu'on était loin de s'y attendre, la tranquillité fut rétablie. On accorda la grâce à tous, excepté aux chefs de la révolte, qui furent retenus prisonniers pour recevoir la condamnation qu'ils avaient encourue.

Cependant Mendez et Fieski avaient toujours continué leurs sollicitations auprès du gouverneur, pour qu'il leur fût permis d'acheter un vaisseau pour l'amiral; et celui-ci, enfin, craignant d'être blâmé par la cour d'avoir laissé en peine ce grand homme, céda à leurs instances.

Colomb, qui avait lutté pendant une année entière contre la plus grande détresse, vit enfin arriver à la Jamaïque le vaisseau qu'on avait acheté; on s'empressa de s'embarquer pour Saint-Domingue.

Colomb fut accueilli avec la plus grande distinction par l'ordre du gouverneur, qui, sous ses fausses démonstrations de joie et d'honneur, conservait un véritable fonds de perfidie; car, pendant que, déguisant sa haine, il le flattait, il mit en liberté les auteurs de la révolte, que l'amiral voulait faire

juger en Espagne, et fit même des menaces à ceux qui ne s'étaient pas révoltés, leur faisant craindre des informations sur leur compte.

Colomb, dont la patience n'avait pas été poussée à bout par tant de provocations, eut encore la force de cacher son indignation, et dès que les deux navires frétés furent prêts, il fit voile pour l'Espagne, abandonnant un pays dont la découverte paraissait faire son malheur.

Le sort qu'il avait éprouvé au commencement de ses grandes entreprises sembla le poursuivre dans ce dernier voyage. Le vaisseau sur lequel il était embarqué fut mis en si mauvais état par les tempêtes qui l'attaquèrent après son départ, qu'il fut obligé de le renvoyer à Saint-Domingue : le second fut aussi mis en tel état, que c'était trop hasarder que de faire sur ce vaisseau un aussi long trajet ; il avait perdu son grand mât et son mât de misaine, indépendamment de beaucoup d'autres avaries. Colomb ne se découragea pas pour cela, et avec ce vaisseau presque brisé, fit sept cent lieues. Il arriva enfin au port de San-Lucar, en Andalousie, après avoir couru les plus grands dangers.

Ne pensez pas que ce fut là le terme de ses malheurs ; car, en mettant pied à terre, il apprit la plus triste nouvelle qu'il pouvait recevoir, la mort de son unique protectrice, la reine Isabelle. C'était en elle qu'il espérait pour obtenir justice de tous

les mauvais traitemens qu'il avait éprouvés ; mais elle n'existe plus. Un monarque ombrageux, peu capable de grandes pensées, et qui semblait envier sa gloire, ne pouvait le rassurer.

Cependant il se rendit auprès du roi, dès que le rétablissement de sa santé le lui permit, et lui fit un rapport sur la réussite de son entreprise. Sa réception fut froide, ses plaintes contre les offenses qu'il avait reçues de ses ennemis ne furent pas écoutées, et l'on éluda, sous de vains prétextes, sa juste demande d'être rétabli dans ses droits.

Ce grand homme, qui avait rendu de si grands services à l'Espagne, fut réduit, sur la fin de sa pénible carrière, et toujours inutilement, à implorer la justice d'un mauvais juge et les faveurs d'un roi prévenu contre lui. Mais enfin le ciel mit fin à ses malheurs : accablé de chagrins, il mourut à Valladolid, l'an 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, ou, suivant d'autres, dans la soixante-cinquième.

Sa mort ne démentit pas sa vie ; car la tranquillité d'esprit qu'il avait montrée dans les évènemens les plus affreux ne l'abandonna pas au moment de sa mort.

Je vais, à présent, vous faire connaître, si vous le désirez, ce que les historiens ont dit de la personne et du caractère de ce grand homme.

Tous. Oh! oui, mon papa.

M. Hunter. Sa taille était haute ; il était dans de belles proportions ; il avait de la noblesse dans son regard et dans toute sa personne : sa figure était longue, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs et le teint blond : ses cheveux tiraient d'abord sur le roux, mais ils blanchirent bientôt par l'impression que firent sur lui les malheurs qu'il éprouva, et par ses travaux. Il éprouva rarement de la satisfaction, car il n'y eut pas, peut-être, un jour en sa vie qu'il n'eût à souffrir des douleurs ou des chagrins.

Il était bien constitué du corps, et ses membres étaient aussi forts qu'agiles ; il était d'un accès aisé et prévenant et de mœurs douces ; il montrait beaucoup d'affabilité pour les étrangers, d'humanité pour les gens de sa maison, et était gai avec ses amis ; mais, ce qui était le plus remarquable en lui, c'était l'humeur égale dont il était dans toutes les positions.

Les évènemens de sa vie prouvent sa grandeur d'ame, son génie, la pénétration de son esprit, la fermeté de son caractère, et surtout sa prudence et sa circonspection dans toutes ses actions. Peu l'ont égalé en valeur et en constance dans les périls, et sa patience résista aux plus grandes difficultés.

A peine eut-il changé de condition, que, quoiqu'il eût vécu plus de la moitié de sa vie dans la médiocrité, il sut prendre des manières relevées et dignes

d'un homme né pour commander. Il savait donner du poids à l'autotité par une gravité bienséante et une éloquence insinuante, que personne n'avait à un plus haut degré que lui : peu de paroles, mais beaucoup de grace et de force.

Sa table était frugale et son costume simple, et il faisait le sacrifice de toutes les jouissances que ses compagnons ne pouvaient pas partager avec lui toutes les fois qu'on se trouvait dans la disette et dans la peine.

Il s'était appliqué à l'étude des sciences dans ses premières années, et l'avait emporté sur la plupart de ceux de son âge ; mais sa piété et sa sévère probité méritent surtout notre estime et notre admiration. Opposant les principes de la religion aux mouvemens de colère auxquels il était enclin, il sut si bien modérer ce penchant, qu'il opposa aux traitemens les plus durs de ses vils adversaires les sentimens de la plus douce modération.

Voilà l'homme qui trouva si peu de justice dans ses contemporains, mais que la postérité la plus reculée n'oubliera jamais, et dont le nom réveillera toujours les sentimens d'estime et d'admiration dans le cœur des véritables appréciateurs de ses vertus.

M. Hunter cessa de parler, et son silence jeta ses jeunes auditeurs dans une rêverie triste et profonde.

ENTRETIEN XVIII.

Les jeunes gens avaient bien remarqué, à la fin du dernier entretien, que M. Hunter n'avait pas terminé sa narration, et auraient bien voulu deviner le reste.

« Vous verrez que papa s'est encore moqué de » nous, disait l'un : Colomb, comme autrefois Robinson, va revivre, contre notre attente. Vous » en souvenez-vous ? »

« Pour moi, je ne le crois pas, disait un autre ; » son air, cette fois-ci, paraissait plus sérieux. »

« Eh! il ne l'était pas moins l'autre fois, s'écriait » celui-ci, et pourtant c'était un badinage. »

Charlotte. « Mais, cher papa, si tu ne nous dis » pas la suite, nous ne fermerons pas l'œil de toute » la nuit. »

« Chère petite! lui répondit-il, j'aurais bien du » regret de vous empêcher de dormir : rappelle donc » tes frères. »

Charlotte (riant) : Mes bons amis! mes chers amis! accourez, papa veut continuer.

Tous. Ah! c'est bien, c'est bien!

M. Hunter. Voici ce que j'ai à vous dire : écoutez.

Colomb est réellement mort, mes amis ; nous allons parler d'un autre homme qui ne figure pas mal sur la scène.

QUELQUES UNS. Quel est celui-là ?

M. HUNTER. Doucement, je vous dirai son nom. Je vais d'abord vous raconter ce qui arriva depuis la mort de Colomb jusqu'à l'époque où cet homme, que je n'ai pas encore nommé, commença à paraître ; car, sans cela, vous ne comprendriez pas son histoire.

Revenons à Saint-Domingue, pour connaître ce qui y est arrivé sous le gouvernement d'Ovando.

Ovando traitait bien les Espagnols qui s'étaient établis dans cette île. On lui dut de sages réglemens, ainsi que la tranquillité et la concorde, qu'il rétablit dans cette colonie. Le roi, ses compagnons et lui-même s'enrichirent par l'exploitation des mines. Mais une chose très avantageuse pour cette île et pour l'Europe, c'est qu'il fit venir, des Canaries, le plant des cannes à sucre, dont il introduisit la culture dans les Indes occidentales.

Jusque-là tout était bien ; et pouvait-on s'attendre que cet homme, dont les dispositions étaient si prudentes, agît comme un monstre exécrable envers les malheureux habitans de ce pays ? Voici comment il les traita : écoutez-moi, et vous jugerez si mon opinion sur son compte est injuste.

Il considéra comme une troupe de bestiaux ces
anciens propriétaires de l'île, ce peuple indien si
doux, si inoffensif, quand il aurait dû se contenter
de l'avoir soumis, de l'avoir assujetti à de pénibles
ravaux et à des impôts annuels qui surpassaient ses
forces. Il disposa donc de ces malheureux à son gré;
ar, pour satisfaire l'avidité de ses compagnons, il
n donna vingt à l'un, cinquante à un autre, et en-
n jusqu'à cent, comme un propriétaire donne tant
e moutons ou de cochons à ses fermiers, avec l'au-
orisation d'user de ces malheureux et de les traiter
omme ils le trouveraient à propos.

Ces misérables furent traités avec tant de rigueur
ar leurs barbares maîtres, que la plupart succombè-
nt à leur misère et à leur fatigue; il y en eut
ême qui mirent fin à leur triste existence. Quinze
s après la découverte de ce pays, la population fut
duite à soixante mille ames, d'un million qu'on
croyait en premier lieu; il ne périt pas moins de
uf cent quarante mille personnes, dans ce court
pace de temps, par la cruauté des Espagnols.

Il existait encore, dans l'île, une province assez
ndue et fertile, qui, quoique tributaire, était en-
re gouvernée par une reine nommée *Anacoana*,
ie des Espagnols, et qui payait exactement le tri-
t auquel elle avait été assujettie.

Plusieurs des anciens complices de Roldan, hom-
s dépourvus de tout sentiment d'honneur, s'é-

taient fixés dans cette province ; malgré les bons traitemens qu'ils recevaient de la reine et des habitans, ces misérables se rendaient, de temps en temps, coupables de quelques actes de violence ; la reine fut forcée de punir leur insolence : cela les irrita au point qu'ils résolurent de s'en venger. Ils conçurent l'affreux projet d'attirer sur ce peuple, à qui ils devaient l'hospitalité, le plus épouvantable de tous les malheurs. Ils dirent au gouverneur Ovando que la reine Anacoana songeait à se révolter pour se soustraire à la domination des Espagnols ; qu'il ferait bien de la devancer et de s'emparer de sa personne et de ses biens.

Ovando n'était pas ignorant au point de ne pas juger le but de ces misérables, et ne pas apprécier l'injustice de leur accusation ; mais il fit semblant de croire à la vérité de ce rapport, et résolut d'agir en conséquence pour s'approprier les terres de la reine, qu'il convoitait depuis long-temps.

Mais les forces de la reine n'étaient pas à dédaigner ; sa province était d'une vaste étendue : on dit qu'elle avait pour vassaux trois cents caciques, qui tous devaient marcher à son secours, si elle en avait besoin. Ovando, qui le savait bien, sentait qu'il ne pouvait pas l'attaquer ouvertement, avec le peu de monde qu'il avait ; il résolut alors d'employer la trahison.

Pour exécuter son projet, il fit annoncer à la reine

qu'il allait lui faire une visite avec une suite digne de sa grandeur, afin de resserrer les liens d'amitié qui les unissaient. Il se mit donc en route, avec trois cents hommes d'infanterie et soixante-dix hommes de cavalerie. La reine, ne soupçonnant rien, les accueillit comme des gens à qui elle était véritablement attachée, et, ayant assemblé ses vassaux, elle alla, avec cette brillante suite, au devant d'Ovando.

Le traître arrive, et la reine, suivant l'usage du pays, le reçoit et le conduit dans son palais au milieu des chants et des danses. Elle s'efforce, avec la bonté qui la caractérisait, à lui rendre ce séjour agréable, et ordonne, à cet effet, qu'on célèbre, pendant plusieurs jours, les jeux et les divertissemens ordinaires.

Ovando lui témoigne toute sa satisfaction, et lui offre une fête à l'européenne. La cour s'assemble le lendemain, et une foule d'Indiens est attirée à ce spectacle par la curiosité. Ovando, feignant d'aller donner des ordres pour cette fête, qui doit être un tournoi, quitte l'assemblée.

Il reparaît à la tête de sa cavalerie et de son infanterie, qui occupent toutes les issues de la place, au fur et à mesure qu'elles arrivent. Il s'avance lui-même avec sa cavalerie, à rangs serrés, vers une vaste salle, dont le comble est porté par un grand nombre de colonnes, et dans laquelle toute la cour est rassemblée. Les Indiens, dans une parfaite sécu-

rité, admiraient la beauté de ce spectacle militaire. A l'instant, Ovando porte la main à sa croix, et, à ce signal convenu d'avance, les cavaliers mettent l'épée à la main et massacrent les Indiens épouvantés. Un nombre infini périt, sans égard pour l'âge ni le sexe. La reine est saisie et chargée de fers, les caciques sont attachés aux colonnes de la salle; le monstre y fait mettre le feu, et toutes ces malheureuses victimes de sa perfidie et de sa cruauté périssent au milieu des flammes.

Vous êtes saisis d'horreur, mes enfans, vous avez raison; mais vous frémirez sur le sort de la princesse mille fois plus infortunée que les malheureux qui viennent de périr; comme un agneau sans défense sous les griffes du loup, elle est traînée à Saint-Domingue par ses bourreaux, non pour lui faire grâce, mais pour prolonger son supplice, et lui donner une forme de justice. On lui fait son procès, et sans autre preuve que celle des monstres qui l'ont si perfidement trompée, elle est condamnée à être pendue, et cet abominable jugement fut exécuté.

Les Indiens, désespérés, n'osèrent plus résister à l'affreuse tyrannie qui les accablait. Tant que régna Isabelle, qui avait toujours protégé ce peuple, ses avides oppresseurs s'étaient tenus dans une certaine modération; mais, après sa mort, il fut la proie de ses tyrans. Un digne ecclésiastique, *Don Barthélemy de Las Casas*, osa, à la vérité, se déclarer son dé-

fenseur, et pendant toute sa vie implora, tantôt en Espagne, et tantôt dans les Indes occidentales, la itié des ames généreuses pour ces infortunés ; mais a voix d'un seul homme était bien faible contre la fureur de tant d'oppresseurs, qui repoussaient ses meilleures raisons avec des lingots d'or qu'ils envoyaient en Espagne.

Bientôt, le peu d'Indiens qui survécurent diminuèrent si sensiblement, qu'ils ne suffirent plus aux ravaux des mines ; Ovando proposa alors au roi d'y ransporter les habitans des îles Lucayes ; vous vous appelez, sans doute, que ce sont les îles que Colomb écouvrit lors de son premier voyage.

Théodore. Oui ; une d'elles se nomme Guanaani : c'est la première qu'il découvrit.

M. Hunter. Ovando proposa donc de transporter Saint-Domingue les habitans de ces îles, afin, disit-il, de les instruire plus facilement dans la religion chrétienne. Ayant obtenu cette autorisation, vando eut recours à une nouvelle ruse pour attirer lus aisément ces hommes si confians, et il en inenta une digne de la noirceur de son ame.

Quelques vaisseaux furent équipés avec la plus ande diligence, et on les envoya aux Lucayes, où s députés d'Ovando, qui parlaient déjà la langue s îles, débitèrent aux crédules insulaires la fable ivante :

Nous vous apportons, leur dirent-ils, une nouvelle

très agréable : nous venons du lieu où séjournent les ames, du pays des bienheureux ; nous y avons vu vos aïeux qui y mènent une vie si heureuse, que nous ne savons comment vous la dépeindre : ils vous prient de vous y rendre pour prendre part à leur bonheur, et si vous êtes assez sages pour vous rendre à leur désir, nous vous offrons de vous y conduire.

Tel fut le langage de ces imposteurs, et les habitans, trop ignorans pour soupçonner la trahison, montèrent en foule dans leurs vaisseaux, joyeux de revoir les personnes qu'ils avaient tant aimées pendant leur vie : quarante mille furent victimes de ce stratagème.

Mais à peine furent-ils à Saint-Domingue qu'ils reconnurent la tromperie ; il en mourut beaucoup de chagrin ou de rage, et quelques uns firent les derniers efforts pour se soustraire à ces monstres. On dit qu'un navire espagnol en rencontra plusieurs en pleine mer, à plus de cinquante lieues de Saint-Domingue, montés sur un tronc d'arbre, et tâchant de regagner leur pays à force de rames. Des calebasses, remplies d'eau douce, attachées au tronc d'arbre, formaient toutes leurs provisions ; ils n'étaient guère éloignés de leur île lorsqu'on les rencontra, et on les força à revenir subir le joug de l'esclavage auquel ils cherchaient à se soustraire au péril de leur vie.

Enfin, à la ruse succéda la violence, et ces îl

très peuplées furent dépouillées de leurs habitans à tel point qu'on n'y trouva plus un seul homme vivant au bout de quelques années.

HENRI. Quelle horreur! plût à Dieu que j'eusse vécu dans ce temps-là; j'aurais tout osé pour mettre un frein aux excès de ces brigands.

M. HUNTER. Cher Henri! crois-tu que tu aurais mieux réussi que le digne Las Casas, qui implorait sans succès le ciel et la terre? Nous devons des remercîmens à Dieu de nous avoir fait naître dans un temps où de telles horreurs ne se renouvellent plus.

Tous les efforts de Las Casas pour sauver ces malheureux furent inutiles; mais, désirant délivrer les Américains, auxquels il était attaché, il imagina, par un zèle louable, mais qui l'égara, un moyen qui détruisit une autre espèce d'hommes : il fit naître l'idée d'acheter, sur la côte d'Afrique, des nègres plus robustes et plus forts que les Américains, et de les employer aux travaux des mines. Ce conseil fut suivi, et de là naquit ce trafic de chair humaine, qui, maintenant, coûte tous les ans la liberté et la vie à plus de quarante mille noirs, sans que, pour cela, les Américains en soient moins malheureux et moins esclaves.

ENTRETIEN XIX.

—

Didier. Ne direz-vous plus rien de don Barthélemy, frère de Colomb ?

M. Hunter. Tu fais bien de m'y faire penser; revenons, il en est temps, aux parens de notre ami.

Le fils aîné de Colomb, Diégo, persista, après la mort de son père, à demander l'exécution du contrat passé entre le roi et lui, et, en conséquence, à ce que la dignité de vice-roi des Indes occidentales, stipulée à perpétuité pour sa famille, lui fût conférée. Mais Ferdinand, aussi soupçonneux envers le fils qu'il l'avait été envers le père, n'écouta point sa réclamation, et toutes ses sollicitations restèrent sans effet.

Don Diégo n'hésita pas à faire assigner le roi devant le tribunal délégué pour prendre connaissance de toutes les affaires de l'Amérique, et ce tribunal se couvrit de gloire, par le courage qu'il eut de prononcer contre le roi, et de déclarer juste d'accorder à don Diégo ce qui avait été promis à Colomb.

Tous les enfans. Très bien ! très bien !

M. Hunter. Le roi aurait cependant fait peu de as de cette décision, si don Diégo n'avait trouvé n puissant protecteur de ses légitimes prétentions. a haute dignité à laquelle l'arrêt de la cour veait de l'élever l'encouragea à demander la main e la fille d'un des premiers seigneurs du royaume, niéce du duc d'Albe, et il l'obtint. Cette faille puissante fit tant de sollicitations auprès du oi qu'il rendit justice à don Diégo. On rappela vando, et la famille de Colomb, victorieuse e l'envie et de l'injustice, partit pour Saint-Doingue.

Théophile. Ah! plût à Dieu que le vieux Comb vécût encore!

M. Hunter. Don Diégo partit donc, avec un ain magnifique, accompagné de son frère, de ses cles et de son épouse. Beaucoup de personnes distinction le suivirent; la colonie changea alors face, et plusieurs des familles distinguées qui urissent aujourd'hui dans l'Amérique espagnole scendent des personnes qui accompagnèrent don iégo.

Nous verrons à présent comment les possessions pagnoles se sont accrues dans ces contrées.

Sous l'administration d'Ovando, un nommé *an Ponce* avait obtenu la permission de former e colonie à Porto-Ricco, île découverte par Co-

lomb. Des aventuriers, poussés par l'avidité de ramasser de l'or, le suivirent. Les insulaires crurent voir en eux des divinités, et leur offrirent l'hospitalité la plus touchante, et suivant l'usage indien, un de leurs caciques ajouta à son nom celui de Ponce.

Ces hôtes célestes se démasquèrent bientôt, et montrèrent toute la cruauté des tigres; mais ce qui ajoutait à leur supériorité, c'est qu'on les croyait immortels. Les chefs de ces malheureux habitans voulurent enfin saisir la première occasion qui se présenterait pour s'assurer si la mort n'avait pas de pouvoir sur eux; cette occasion s'offrit bientôt.

Un jeune Espagnol, qui, sans aucune méfiance, parcourait l'île, entra chez un cacique pour y coucher; il fut reçu avec bonté; le lendemain, le cacique lui donna des hommes pour porter ses hardes, et lui servir de guides, avec des ordres secrets sur ce qu'ils devaient faire avec lui.

Arrivés au bord d'une rivière, un Indien offrit à l'Espagnol de la lui faire passer, et en conséquence il le prit sur ses épaules; mais lorsqu'il fut au milieu, il se laissa tomber de manière à ce que l'Espagnol se trouvât sous lui, et avec le secours des autres Indiens, il le tint au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il fût privé de vie, et alors ils le transportèrent sur la rive.

Mais la force du préjugé était telle chez ces hommes simples, qu'ils ne purent se persuader que le noyé fût mort. Ils lui demandèrent mille fois pardon du fâcheux évènement qui avait été cause qu'il avait tant bu d'eau, assurant qu'il ne leur avait pas été possible d'aller plus vite à son secours. Ils ne le quittèrent pas de trois jours, lui faisant toujours des excuses dans la crainte qu'il ne ressuscitât. Mais ils furent enfin convaincus qu'il était véritablement mort par la puanteur qui s'exhalait de son corps, et alors ils s'empressèrent d'aller annoncer au cacique que l'on pouvait, en effet, faire mourir les hommes blancs.

Cette découverte fut communiquée aux autres caciques, et ils résolurent de faire périr leurs tyrans; mais un peuple faible et nu ne pouvait lutter avec avantage contre des guerriers aguerris, armés d'épées, et maniant des armes à feu, avec des chevaux et de gros dogues. Il est vrai qu'avant que les Espagnols eussent connaissance de leur dessein, plus de cent qui couraient isolément dans l'île furent massacrés; mais ils ne tardèrent pas à payer cette tentative par la perte entière de leur repos et de leur indépendance.

Ponce, dont la troupe n'était formée que d'anciens soldats, les rassembla, et les Indiens, forcés dans toutes leurs retraites, furent toujours battus, massacrés, ou faits esclaves. Pendant cette expédition, il reçut de Saint-Domingue une augmenta-

tion de forces ; elles furent d'autant plus grandes que les sauvages crurent que les Espagnols qu'ils voyaient étaient les mêmes qu'ils avaient vus mourir, et se persuadèrent que toute défense devenait inutile contre des hommes qu'on ne saurait tuer, ou qui, du moins, ressusciteraient ; ils se soumirent donc sans résistance, et acceptèrent le rude esclavage qu'on leur imposa.

Dans la relation du carnage qui se fit dans l'île de Porto-Ricco, les historiens parlent, avec la plus grande emphase, d'un certain chien appelé *Bezarillo*, dont l'esprit et le courage faisaient des merveilles : « D'après eux, il connaissait ceux qui aimaient ses maîtres et ceux qui les haïssaient ; aussi les Indiens le redoutaient-ils étonnamment ; le chien, pour eux, valait cent hommes ; afin de se le rendre favorable, ils lui donnaient, tout comme à un homme, sa portion en vivres, en or et en esclaves ; son maître profitait de cette simplicité. » On va jusqu'à raconter de ce chien des choses qui prouveraient un jugement incroyable ; jugez-en par ce que je vais vous en dire, et croyez-en ce que vous voudrez.

« Une vieille Indienne avait eu le malheur de déplaire aux Espagnols ; ils voulurent se donner le plaisir barbare de la voir déchirer par ce féroce animal ; ils lui donnèrent donc une lettre, afin qu'elle allât la porter quelque part ; à peine fut-elle

partie, qu'ils lâchèrent le chien sur cette malheureuse. Cette bonne femme, le voyant s'élancer vers elle, se jeta à genoux, et s'écria : « Ah! mon seigneur, ne me dévorez pas, je suis porteuse d'une mission pour des chrétiens! » A peine Bezarillo eut-il entendu ces mots (dit gravement l'historien), qu'il devint doux ; il caressa la vieille femme et ne lui fit pas de mal. »

Ce peuple, livré à l'esclavage, fut malheureux pour toujours. Passons à d'autres pays et voyons ce que l'on y fait.

Les Espagnols voyaient tous les jours leurs succès s'accroître : voici les conquêtes les plus considérables qu'ils firent. Les premiers soins de don Diégo, dont le père avait découvert l'île de *Cubagua*, furent d'y fonder une colonie exclusivement occupée de la pêche des perles, cela dans le but d'augmenter les possessions du roi et de se rendre lui-même puissant ; cette île est située à peu de distance de la *Marguerite*, île plus grande que celle-là, et tout près des côtes de *Cumana*.

FRÉDÉRIC. Je ne savais pas que l'on pêchât les perles.

M. HUNTER. Mon bon ami, les perles se trouvent dans certains coquillages comme des huîtres et des moules, soit dans la mer, soit dans des fleuves ; il faut donc qu'on les pêche afin de les en extraire. Ce travail pénible, livré à des esclaves, leur cause sou-

vent la mort, car ils sont abligés de se boucher les oreilles et le nez avec du coton et de mettre une éponge imbibée d'huile dans leur bouche, et puis de descendre au fond de la mer, se tenant après une corde pour arracher ces coquillages. Si elles n'oubliaient pas que c'est aux dépens de la vie de ces malheureux pêcheurs qu'elle possèdent de tels bijoux, les dames qui en font leur ornement en voudraient-elles pour leur parure?

Comme les Indiens nagent et plongent très bien, don Diégo pensa qu'ils feraient mieux ce travail que la fouille des mines; il en partit donc une grande quantité pour l'île Cubagua, accompagnés par des inspecteurs d'Europe; cet endroit abondait, en effet, en perles, ainsi que l'avait remarqué le père de don Diégo, et le roi ainsi que son lieutenant y trouvèrent des richesses extraordinaires; mais presque tous les Indiens occupés à ce rude travail périrent, et la colonie fut obligée d'aller rester à la *Marguerite*, moins stérile que la première.

Ce fut vers cette même époque que don Diégo s'empara de la Jamaïque : les malheureux habitans de ces contrées subirent la même destinée que les autres Indiens, et furent les esclaves des colons qui vinrent s'y établir.

Bientôt on voulut posséder Cuba. Velasquez, ancien compagnon de Colomb, fut chargé, par don Diégo, de la conquérir ; le désir de s'enrichir y

amena beaucoup de monde, Velasquez arriva donc vers la pointe de cette île à l'orient.

Un cacique nommé Hatuey, qui, pour éviter l'esclavage à Saint-Domingue, s'était retiré à Cuba, gouvernait cette île : il détestait l'oppression, et s'attendait à se voir bientôt forcé à la repousser ; enfin ce malheureux jour arriva, et étant instruit de l'arrivée de ses ennemis, il réunit ses alliés et son peuple et leur apprit le malheur qui était près de détruire leur bonheur et leur liberté ; il les encouragea à défendre leurs droits jusqu'à leur dernier soupir ; il reçut leur serment de combattre jusqu'à la mort.

« C'est bien, mes bons amis, leur répondit le cacique : mais tout ce que nous pourrions faire pour nous défendre de leur fureur deviendrait inutile si nous ne commençons par une certaine chose ; ils viennent chez nous pour y chercher leur dieu ; savez-vous qui il est ? voyez. »

Alors, prenant un petit panier qui contenait de l'or, il les assura que ce métal, si inutile pour eux, était le dieu que cherchaient ces chrétiens et celui pour lequel ils bravaient tous les périls et désiraient s'emparer de l'île, afin de posséder ce panier. « Célébrons une fête en l'honneur de ce dieu, afin de le rendre propice. » Alors on dansa et l'on chanta autour du panier ainsi que le pratiquent les Indiens, et ils firent durer cette fête jusqu'à ce que tout le monde succombât à la fatigue et au vice.

Hatuey réfléchit sur leur position, et dès le lendemain il communiqua aux Indiens ses craintes au sujet de la possession de leur or : il les assura que, malgré ce qu'ils avaient fait pour se rendre favorable le dieu des chrétiens, il ne pensait pas qu'ils dussent le garder dans leur île, ne sachant où le cacher et persuadé qu'on les éventrerait pour l'arracher de leur sein s'ils avaient l'idée de l'avaler; ils résolurent de le jeter à la mer, chacun d'eux porta ce qu'il en avait et on l'ensevelit dans les eaux.

Les Espagnols ne les visitèrent pas moins. Hatuey voulut se présenter à eux; mais son armée fut bientôt défaite, et ne put que prendre la fuite. Le cacique fut fait prisonnier, et, afin de le donner pour exemple aux autres caciques, on décida qu'il serait brûlé vif : en conséquence, on le lia à un poteau, et, avant de mettre le feu au bûcher, on députa vers lui un franciscain pour le préparer à la mort. Celui-ci lui vantait le séjour bienheureux et toutes les délices du paradis; mais le cacique lui dit : « Les Espagnols vont-ils dans cette région céleste? — Certainement, reprit le franciscain; mais les bons seulement ont le droit d'y entrer. — Il n'y en a point de bons, dit vivement Hatuey; je renonce au bonheur que vous me vantez, puisqu'il peut être troublé par la rencontre d'un seul. »

Ils ne manquèrent pas leur but. Cet exemple produisit son effet, et la frayeur fut telle que ces pau-

vres Indiens renoncèrent à toute espèce de résistance, et acceptèrent, le front baissé, l'esclavage qu'on leur portait. Ainsi se fit la conquête des plus grandes et des plus riches îles du monde; peu de jours suffirent pour cette grande entreprise, et il n'en coûta la vie à aucun Espagnol.

A peu près vers la même époque, les Espagnols fondèrent des établissemens dans le continent qu'avait découvert Colomb, et mirent leurs soins à se rendre maîtres des habitans de ces pays. Nous parlerons plus tard de ces diverses colonies.

Il faut maintenant que je vous raconte une circonstance curieuse qui donna lieu à de nouvelles découvertes. Les habitans de ces contrées racontaient que, vers le nord, existait une île possédant une fontaine dont les eaux avaient le pouvoir miraculeux de rendre à ceux qui s'y baignaient la jeunesse, la force et la beauté.

Ponce, qui avait déjà subjugué l'île de Porto-Ricco, eut la crédulité d'ajouter quelque foi à ce conte, et, sans plus d'hésitation, il partit pour chercher cette fontaine extraordinaire.

Il se dirigea sur le nord, vers les îles Lucayes; lorsqu'il se trouva au 26e degré de latitude septentrionale, il se dirigea vers l'ouest; il rencontra une terre qui fait partie du continent de l'Amérique septentrionale. Ponce fut enchanté de cette découverte; il nomma cette belle contrée *Floride*, parce qu'il y

entra le jour des Rameaux, appelé aussi Pâques fleuries, et que, de plus, son sol paraissait toujours émaillé de fleurs. Cette contrée fut donc trouvée sur les rapports d'un conte absurde débité par la superstition et accueilli par la simplicité.

Dès ce moment, cette découverte fixa l'attention de nos Espagnols, qui ne doutèrent plus qu'il n'y eût encore bien des terres à trouver : ils résolurent donc de pousser plus loin leurs premières tentatives, et bientôt Cortez fut l'homme célèbre qui fut chargé de cette grande entreprise, et que, jusqu'à présent, je ne vous ai pas nommé.

FIN DES VOYAGES DE COLOMB.

HISTOIRE COMPLETE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

Voyages et Conquêtes de Christophe Colomb, de Cortez et de Pizarre.

—

DEUXIÈME PARTIE.

—

CORTEZ.

ENTRETIEN PREMIER.

Les entretiens que M. Hunter avait eus avec ses enfans sur les découvertes de Christophe Colomb lui avaient fourni les moyens de juger leur sensibilité, par l'impression que faisait sur eux le récit des choses touchantes, leur caractère par leurs réflexions, et enfin de connaître à fond leur intelligence.

Il est, en effet, impossible de ne pas donner des marques de l'émotion douloureuse qu'on éprouve en se représentant la cruauté des Espagnols, qui, pour se défaire de malheureux Indiens, leur coupent les mains, que ceux-ci accrochaient à leurs chaloupes afin d'échapper à la mort. Pourrait-on ne pas s'indigner en voyant Colomb, cet homme si vertueux et si désintéressé, finir ses jours dans un cachot, victime de l'ingratitude et de la méchanceté de ces mêmes hommes, dans l'intérêt desquels il avait exposé si souvent sa vie?

M. Hunter, bien convaincu qu'il touchait toujours le cœur de ses enfans, et qu'il captivait leur attention, persista dans sa manière de les instruire en les amusant, et lorsqu'il réunissait tous ses enfans pour leur raconter quelques nouvelles anecdotes, ils l'entouraient avec joie et lui disaient: Tu nous as promis l'histoire de Cortez, raconte-la-nous; et tous se rangeaient le plus près possible, afin de ne pas en perdre un seul mot.

Et le papa la leur fit désirer pendant quelque temps, jouissant de leur impatience; mais enfin il mit fin à leurs instances, en se décidant à les satisfaire.

M. Hunter. Mes enfans, avant de vous raconter mon histoire, je vous avertis que vous devez vous persuader qu'elle sera souvent triste et affligeante. Nous allons nous reporter vers un temps barbare,

où les hommes, peu civilisés, égalaient en cruauté les bêtes féroces. J'aurais désiré éviter la peinture de ces barbaries ; mais vous y verrez des leçons qui ne vous seront pas inutiles, et vous aurez une grande consolation en pensant que maintenant les hommes sont meilleurs, grâce à une éducation bien mieux soignée, et vous vous trouverez heureux d'être nés dans un temps où il est si facile d'être honnêtes et bons. Cette leçon ne doit donc pas rester stérile, et nous devons mettre à profit l'histoire de ces époques barbares ; alors nous sentirons notre bonheur, et comparant nos contemporains à leurs aïeux, nous les aimerons davantage, puisqu'ils seront plus vertueux. Dans cet espoir, je me décide à vous raconter cette triste histoire.

Velasquez, comme nous l'avons vu, s'était emparé de l'île de Cuba; il voulait ne dépendre de personne, et supportait avec peine la supériorité de Diégo-Colomb; pour y échapper, il résolut de faire des découvertes assez considérables, qui lui donnassent le droit de gouverner lui seul.

A cet effet, il disposa deux vaisseaux et un brigantin, il choisit l'ouest, vers lequel on présumait, non sans fondement, qu'il devait y avoir un grand continent, quoique d'ailleurs nul habitant de l'Europe n'y fût jamais allé.

Frédéric. Qu'appelle-t-on un brigantin ?

M. Hunter. On appelle ainsi un petit vaisseau de

guerre, un bâtiment armé. *Hernandez de Cordoue* fut chargé du commandement de cette escadre, et partit aussitôt.

Nous allons prendre, mes enfans, une carte qui nous représente cette partie de l'Amérique qu'il va parcourir, le Mexique ou Nouvelle-Espagne. Nous voyons, au fond de la carte, le vieux Mexique, qui s'étend au dessus du nouveau; nous avons, à notre côté droit, une partie de la Floride et la Louisiane; la grande mer du Sud ou Océan Pacifique se montre en partie à l'ouest du continent; et à l'orient nous avons une partie du golfe de Mexique. Toutes ces mers, ainsi que ces contrées, ne vous sont pas inconnues, et vous vous souvenez de leur position; mais il faut nous les mettre sous les yeux et ne pas nous en rapporter à notre mémoire : plaçons donc la carte devant nous; elle nous guidera dans le voyage que nous allons suivre.

Hernandez se dirigea vers le *Yucatan*, et quand il fut vers la côte de cette terre ferme, il remonta jusqu'à la *baie de Campêche*. Il aborda en divers endroits de la côte, et eut, avec les habitans de ces parages, des rencontres dans lesquelles le sang coula; mais passons outre, arrivons à de plus grands évènemens. Dans tous les endroits qu'ils parcoururent, ils trouvèrent les naturels bien moins sauvages et bien plus courageux que tous les habitans des diverses contrées qu'ils avaient parcourues;

leurs habits étaient en tissu de coton piqué; leurs armes consistaient en arcs, flèches, lances et boucliers; ils se servaient aussi d'épées de bois garnies d'un caillou pointu; leur tête était ornée d'un panache, et leur visage peint de plusieurs couleurs. Ce fut seulement chez eux que l'on vit des maisons bâties régulièrement, avec des pierres et de la chaux; les Espagnols furent quelquefois vaincus par les Américains. Dans une de leurs batailles ils prirent deux garçons indiens, et les firent baptiser, leur donnant le nom de Julien et de Melchior; tous les deux servirent d'interprètes et de médiateurs, aussi acquirent-ils une grande célébrité.

Une cinquantaine d'Indiens surprirent des Espagnols qui étaient descendus au rivage renouveler leur eau; ils les questionnèrent pour savoir s'ils étaient du pays où le soleil se lève : sur leur réponse affirmative, ils furent conduits dans un édifice de pierre, dans lequel se trouvaient des idoles de forme bizarre encore fumantes de sang; deux hommes, couverts d'un manteau blanc, avec de longs cheveux noirs roulés par derrière, se présentèrent à eux, et, jetant une espèce de poudre de résine dans des réchauds en terre qu'ils avaient dans leurs mains, en chassèrent la fumée sur les Espagnols, et, après avoir terminé cette cérémonie, ils enjoignirent aux Espagnols de quitter leur contrée, s'ils voulaient conserver leur vie; ceux-ci, jugeant tout enga-

gement avec ces gens-là inutile, se retirèrent dans leurs vaisseaux.

JOHN. Quel était le but de cette bizarre cérémonie ?

M. HUNTER. Les Américains étaient superstitieux et croyaient aux sorciers ; par cette cérémonie, ils pensaient se mettre à l'abri de leurs effets; et, assimilant l'esprit malin aux mauvaises odeurs, ils employaient les mêmes moyens pour les chasser, ayant remarqué qu'en effet la fumée chasse les exhalaisons désagréables ; c'est pour cela qu'ils pensaient paralyser les mauvaises intentions des Espagnols.

Dans une autre contrée, étant descendu près de Pontouchan, ils furent assaillis par un grand nombre d'Indiens, qui tombèrent sur eux avec tant de rage, que quarante-sept Espagnols y périrent, et les autres, grièvement blessés, gagnèrent leurs vaisseaux avec peine. Hernandez fut de ce nombre.

Ce désastre les obligea à s'en retourner à Cuba ; Hernandez rendit un compte détaillé à Velasquez, et mourut de la suite de ses blessures.

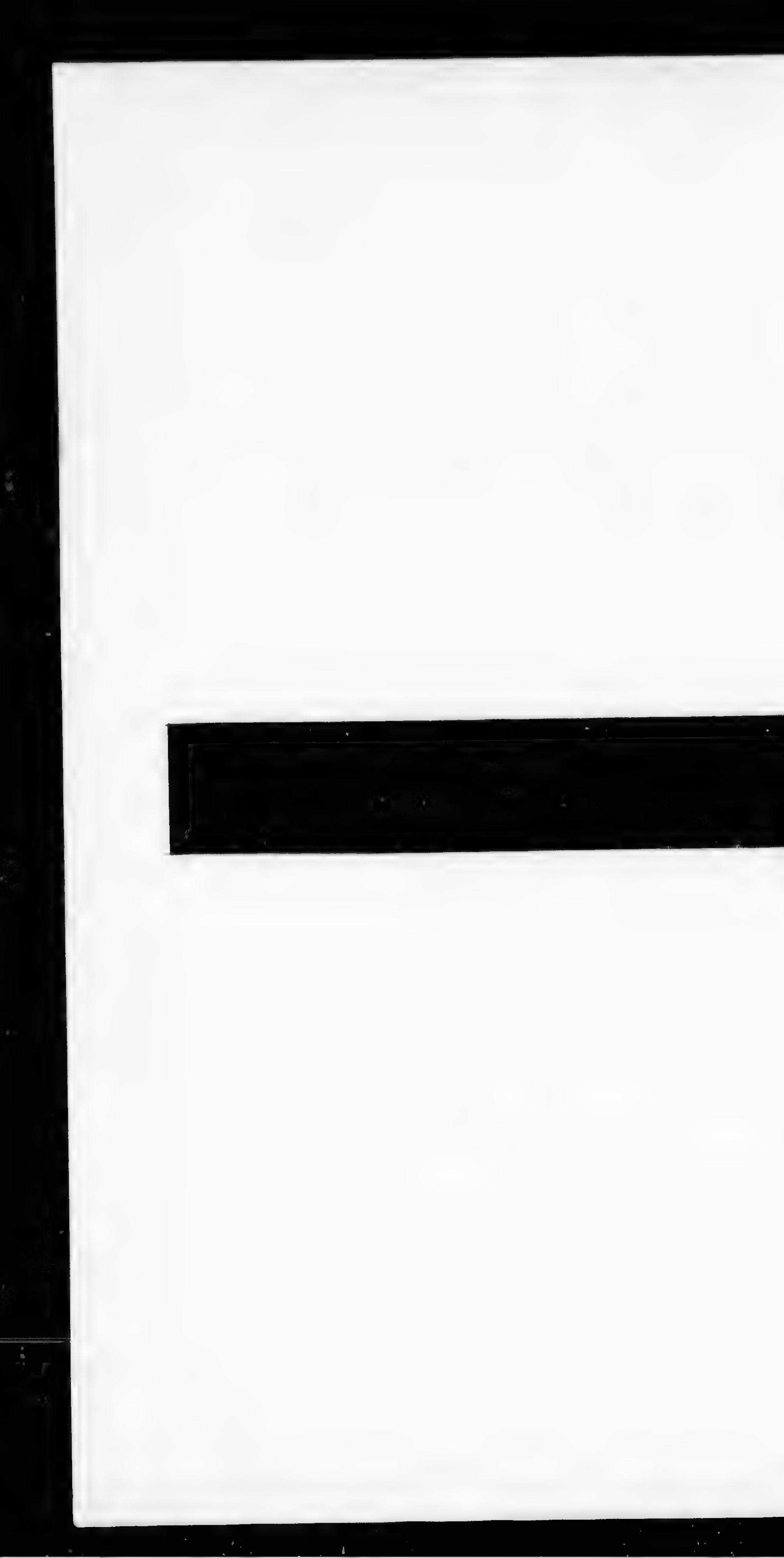
Ce gouverneur apprit avec grand plaisir les nouvelles découvertes faites d'après ses ordres, et se promit de les pousser plus loin. Trois vaisseaux et un brigantin furent équipés, et Grijalva, officier courageux et très habile, en reçut le commandement : on lui défendit expressément de former le moindre

établissement dans les pays qu'il découvrirait, lui recommandant de se borner aux découvertes.

Grijalva gouverna vers Yucatan, mais les courans l'ayant entraîné au sud sans qu'il s'en doutât, il se trouva vers une partie de terre où se trouve cette coupure de la carte. Près de la côte orientale d'Yucatan, il trouva l'île de Cozumel, qui se trouve encore aujourd'hui appartenir à l'Espagne ; de cet endroit, en longeant la côte, il arriva à Pontouchan, dont les habitans avaient maltraité Hernandez : Grijalva consentit à descendre à terre, sur les sollicitations de ses compagnons qui brûlaient de venger l'injure faite au nom espagnol.

Les habitans de l'île, enflés d'orgueil par l'avantage qu'ils avaient déjà obtenu, s'avancèrent vers eux avec courage ; mais ils furent battus, et deux cents restèrent sur la place, victimes de leur audace; le reste s'enfuit, et tout le pays fut dans la consternation.

Grijalva continua sa route en longeant la côte ; les Espagnols virent avec surprise, sur tous les points, des villages et des villes bâtis avec régularité, en pierre et chaux, et dont l'apparence était, à leurs yeux, plus belle et plus considérable que la réalité, au point qu'ils donnèrent à ce pays le nom de Nouvelle-Espagne, qu'il porte encore aujourd'hui, à cause de sa ressemblance avec leur pays.



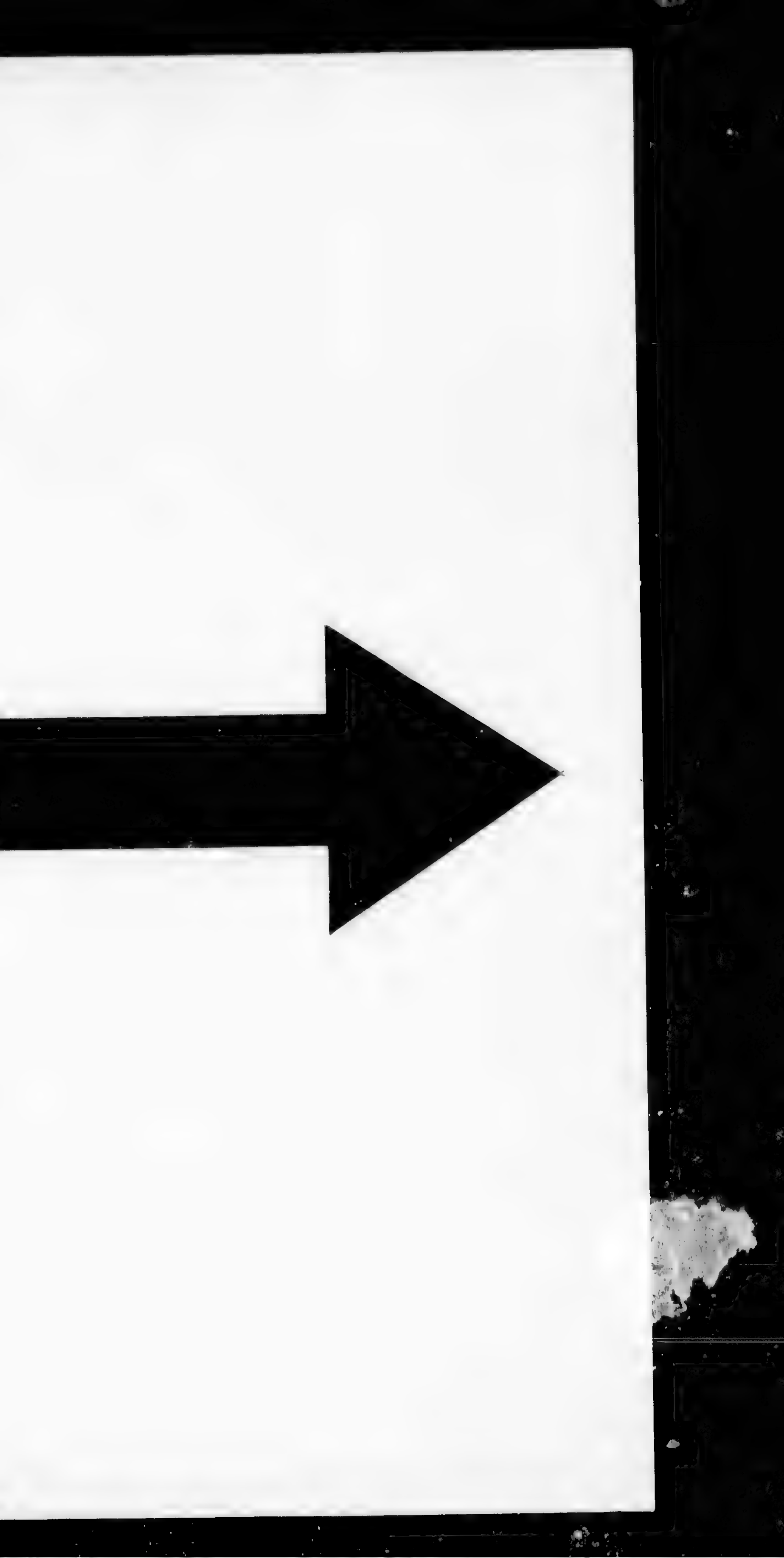
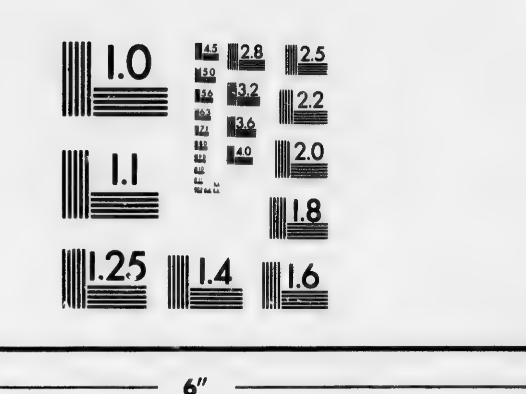


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



On parvint à l'embouchure du Tabasco, fleuve ainsi nommé par les habitans du pays, et auquel les Espagnols attribuèrent le nom de leur général Grijalva, pour honorer leur commandant. Le voilà sur la carte; il a encore ce nom, quoique le pays qu'il parcourt ait retenu celui de Tabasco.

Grijalva conçut une si haute idée d'un tel pays, qu'il voulut le connaître dans tous ses détails; il débarqua avec ses troupes bien armées : les Indiens, rassemblés en grand nombre, lui défendirent à grands cris d'aller plus loin. Cet ordre ne l'arrêta pas; cependant, quand il fut à la portée du trait, il s'arrêta : sa petite armée fut rangée en bataille; puis Julien et Melchior, deux jeunes Américains enlevés par Hernandez, allèrent, de sa part, leur proposer une alliance.

Le maintien, l'uniforme et les armes des Européens avaient frappé les Indiens; cette déclaration les surprit davantage. Quelques chefs s'approchèrent; ils furent bien accueillis par Grijalva, et l'interprète leur apprit qu'ils étaient sujets d'un grand souverain, maître de tous les pays qu'éclaire le soleil, et qu'ils venaient pour leur proposer de reconnaître sa puissance : il attendit leur réponse.

Les Indiens manifestèrent aussitôt leur indignation : un des principaux parla ainsi : « Votre lan-
» gage pacificateur n'est nullement d'accord avec
» vos projets de soumission : pourquoi nous parler

» d'un autre maître, sans vous informer auparavant si nous sommes contens de celui que nous avons? Puisqu'il est question de guerre ou de paix, je vais communiquer vos propositions à mes chefs. »

Il laisse aussitôt les Espagnols, étonnés d'une réponse si sage.

Quelques instans après, il revint dire à Grijalva que ses chefs savaient ce qui s'était passé à Pontouchan, et que cependant ils ne craignaient pas la guerre; qu'ils aimaient mieux la paix néanmoins, et que, pour la lui garantir, ils lui faisaient présent d'une grande quantité de vivres.

Le cacique parut en même temps; il était désarmé et presque sans escorte. Après quelques salutations réciproques, il présenta à Grijalva de magnifiques armures d'or, garnies de pierres précieuses et ornées de plumes peintes; il l'engagea à accepter ces présens, et lui dit que, pour éviter tout sujet de mésintelligence, il ferait bien de quitter le pays sur-le-champ.

Différens présens furent offerts au cacique par le général espagnol, qui s'engagea à se retirer au plus tôt, et, en effet, il se hâta de mettre à la voile.

Les Espagnols suivirent les côtes, et arrivèrent peu après dans une île, où ils trouvèrent des maisons en pierre, et un temple; il était ouvert de

tout côté, et au milieu, sur un autel peu élevé, se trouvaient toutes sortes d'idoles qui faisaient horreur.

On vit, à l'entour, les corps de six hommes, qu'on pensa avoir été sacrifiés la nuit précédente. Les Espagnols en eurent horreur, et c'est de là que lui vint le nom d'*Ile des Sacrifices*. Ils ne tardèrent pas à découvrir encore une autre île, appelée Culva par les habitans; on y trouva un grand nombre de cadavres, récemment égorgés en l'honneur des idoles, et ils eurent, dès lors, la conviction que cet usage féroce et dégoûtant régnait chez tous ces peuples. Les soldats eux-mêmes en eurent horreur. Cette île, est aujourd'hui appelée *Saint-Jean d'Ulloa*, de *Juan*, nom que portait Grijalva, et qui, en français, veut dire Jean.

L'or abondait partout : aussi les Espagnols voulaient s'y fixer; mais Grijalva, n'oubliant pas les ordres du gouverneur Velasquez, se borna à prendre possession, au nom de son maître, de tous ces pays.

Enfin, il arriva, en suivant ainsi les côtes, dans la province de Panuco, la dernière de la Nouvelle-Espagne et du Mexique, et il fit un horrible carnage d'un corps d'Indiens qui fondirent sur lui, avec la plus grande impétuosité, à l'embouchure d'une rivière. Effrayé par des courans qui lui étaient

contraires, il renonça à visiter plus long-temps les côtes, et reprit le chemin de Cuba.

Il eut, à son retour, à supporter les plus durs reproches de la part de Velasquez, toujours injuste et bizarre ; le blâmant de n'avoir pas, dans une si belle occasion, fondé une colonie dans un pays si fertile, malgré la défense qu'il lui en avait faite.

THÉOPHILE. Quelle inconséquence et quelle injustice de la part de Velasquez !

M. HUNTER. C'est bien vrai ; et c'est ainsi que va le monde ; mais nous sommes souvent consolés par le témoignage de notre conscience, lorsque, par bizarrerie, on nous fait un crime de notre exactitude à nous acquitter de notre devoir.

THÉOPHILE. Je m'attendais à ce que papa nous parlerait de Cortez, et il n'en a rien dit.

Cortez, notre grand homme, se montrera lui-même demain sur la scène.

ENTRETIEN II.

—

M. HUNTER. L'ambition, la défiance et l'inconstance firent prendre à Velasquez la résolution de poursuivre les grandes découvertes qu'on faisait en

son nom, et de profiter des avantages qu'elles paraissaient offrir. Il équipa, en toute hâte, dix vaisseaux de quatre-vingts à cent tonneaux.

Le mot *tonneau* signifie, non une barrique quelconque, mais deux mille livres, ou vingt quintaux pesant, le quintal compté pour cent livres. D'après cela, cent tonneaux, dans la langue des marins, n'est autre chose qu'un vaisseau qui peut porter deux cent mille livres.

Il était question, dans ce moment, de savoir qui serait chargé du commandement de la flotte, par Velasquez, car il n'était pas fixé sur son choix. Un homme entièrement dévoué, d'une soumission absolue, sans ambition et dont le désintéressement lui laissât toute la gloire des découvertes, et le bénéfice pécuniaire qu'il pourrait en retirer, était l'homme qu'il désirait trouver. Il cherchait ce caractère, quand, par bonheur pour l'Espagne, le sort, trompant sa jalousie et son avarice, fit paraître un homme qu'on eût dit né pour mettre à exécution un tel projet.

Cortez, né à Medelin, petite ville d'Espagne en Estramadure, d'une origine noble, fut cet homme; dès sa jeunesse, il avait donné des preuves d'une valeur extraordinaire, soutenant toutes les fatigues, avec une patience admirable, une activité et une ardeur inexprimable de s'illustrer.

Les Indes occidentales attiraient alors tous les

regards. Il conçut le projet de suivre ces hommes audacieux, qui ne comptaient pour rien les périls, afin d'acquérir de nouvelles possessions à leur patrie, et obtenir, pour eux, une grande réputation.

Il avait vingt ans, lorsqu'il partit pour Saint-Domingue. Le voyage fut pénible, et Cortez eut l'occasion de faire preuve d'une grande valeur et d'une prudence extraordinaire. Ovando était encore gouverneur de l'île lorsqu'il y arriva, et il lui fut présenté.

On concevait de lui, en le voyant, une opinion très avantageuse. Bien fait, d'une belle figure, et d'un abord très affable pour qui que ce fût, il gagnait encore plus les cœurs par son bon caractère. Franc, loyal, complaisant et généreux, plein de bon-sens, de prévoyance et de discrétion, il était encore remarquable par sa prudence, sa fermeté et son courage. L'inaction, la mollesse et l'intempérance ne nuisaient pas, en lui, aux forces du corps; aimant à s'occuper, les privations n'excitaient en lui aucun murmure. Il avait le plus grand mépris pour la mort. Les vicissitudes de la vie pouvaient-elles exercer quelque influence sur une ame trempée comme la sienne, agissant sur un homme aussi ferme?

Il captiva bientôt l'affection de tous ceux qui le connurent, par d'aussi grandes qualités. Il se concilia l'amitié d'Ovando même, qui lui témoigna le

désir de le retenir auprès de lui ; mais Cortez était entraîné aux grandes entreprises, par son caractère ardent. Il lui fut permis d'accompagner Velasquez dans son voyage à Cuba.

Il y signala bientôt son courage et son intelligence, et monta rapidement à l'emploi d'alcade de Santiago, capitale de l'île.

Voilà l'homme qui fut proposé à Velasquez pour commander la flotte qu'il équipait ; le choix tomba sur lui et il réunit l'approbation de tous les hommes qui devaient s'embarquer pour cette expédition ; ils se félicitèrent d'avoir à leur tête un homme d'une telle capacité et d'un tel courage, et chéri de tout le monde : il ne fut pas fâché lui-même de trouver le moyen de déployer ses talens ; il distribua tout ce qu'il avait à ses hommes, afin de se pourvoir d'une plus grande quantité de munitions et suffire aux frais de leur équipement, ne pouvant le faire eux-mêmes, parce qu'ils étaient pauvres : il se concilia tous les cœurs par une gratification faite si à propos.

La flotte fut enfin mise au complet à Santiago ; trois cents hommes formaient tout l'équipage, deux cents de Cuba s'y joignirent avec quelques volontaires des maisons les plus nobles ; ils étaient favorisés par le vent et la saison. Cortez mit à la voile le 18 décembre 1518.

FERDINAND. C'était la vingt-sixième année de la découverte de l'Amérique.

M. HUNTER. Tu as raison. C'était à la Trinité où la flotte devait d'abord se rendre, de là elle devait passer à la Havane pour y prendre des hommes et des provisions de bouche et de guerre. Velasquez ne parut pas fâché de son choix, jusqu'au départ de Cortez, quoiqu'on eût déjà essayé de lui faire naître de la défiance; mais sa jalousie ne tarda pas à éclater dès qu'il fut parti, et si vivement, qu'il ordonna à l'alcade de la Trinité de se faire restituer par Cortez les provisions qu'il lui avait données.

FRÉDÉRIC. Qu'entend-on par provisions?

M. HUNTER. Un emploi n'est accordé à une personne qu'avec une lettre décachetée, où sont écrits tous les ordres dont elle est chargée : on appelle cette lettre *provision*.

Les ordres que reçut l'alcade furent notifiés à Cortez, qui ne voulut pas s'y soumettre, parce qu'il n'avait rien à se reprocher : il prétendit qu'un changement si prompt chez le gouverneur ne pouvait être que le résultat d'un malentendu; il dit qu'il lui écrirait, et partit de suite pour la Havane : il s'y arrêta pour prendre les objets qui lui paraissaient nécessaires pour une telle entreprise et pour attendre un renfort qui devait lui arriver.

L'objet principal fut des cuirasses avec un pour-

point doublé de coton : ce ne fut que par le manque de fer qu'on le fit ainsi. Cependant l'expérience lui montra que du coton piqué entre deux toiles est préférable au fer contre les flèches et les javelots américains; car le coton retient les traits par la pointe, et leur ôte toute leur force, tandis que les cuirasses en fer ont le vice de repousser le fer, et blessent l'homme qui est à côté. D'après cette remarque, et eu égard à la chaleur du climat, ils adoptèrent, dès ce moment, ce genre d'armure, qui les fatiguait moins que le fer. Depuis, tous les guerriers européens ont suivi le même usage. C'est de cette manière que les besoins ont donné naissance à l'art.

Les apprêts furent bientôt disposés. Onze vaisseaux composaient l'escadre; on choisit le plus grand, pour en faire le vaisseau amiral, quoique pourtant il ne fût que de cent tonneaux, et plus petit qu'un vaisseau marchand à deux mâts. Trois, parmi les autres, étaient de quatre-vingts tonneaux environ, et enfin le reste n'était rien autre que des barques sans pont. Six cent dix-sept hommes montaient cette petite flotte, sur laquelle étaient environ cent matelots et ouvriers; tous les autres étaient soldats.

Presque tous n'étaient armés que d'épées et de lances, excepté 13, qui avaient des mousquets, et 32 des arbalètes. On peut juger, par là, combien

les armes à feu étaient peu en usage encore. Quant à leur armement, ils avaient 16 chevaux, 10 canons appelés pièces de campagne, 4 fauconneaux ou coulevrines, canons très minces et très alongés, qui ne sont plus en usage. C'est ainsi que Cortez se hasarda vers un monde inconnu, pour subjuguer un roi puissant, dont les États étaient plus vastes que ceux du roi d'Espagne, et qui devait infailliblement résister, sans peine, à ses prétentions, et se rire de ce chétif équipage ; enfin le roi du Mexique, dont la magnificence vous surprendra

CONRAD. Quelle offense le roi d'Espagne avait il reçue de ce roi?

M. HUNTER. Aucune.

CONRAD. Pourquoi donc lui faire la guerre?

M. HUNTER. Pour s'emparer de ses villes, de son peuple, du pays, et surtout de ses richesses.

CONRAD. Les Espagnols n'étaient donc que des pillards?

M. HUNTER. Rien de plus, mon bon ami. L'affreuse superstition, sous l'empire de laquelle vivaient ces hommes, leur faisait regarder toutes les créatures qui n'étaient pas chrétiennes comme des animaux ne méritant que leur haine, maudits de Dieu, et destinés à souffrir éternellement. D'après une telle conviction, loin de croire commettre un

crime en dépossédant ces malheureux, en les maltraitant, en les réduisant en esclavage, en leur donnant même la mort, ils croyaient faire un acte agréable à Dieu; ils les contraignaient donc à embrasser la religion chrétienne, et malheur à qui voulait résister. Cortez, aussi superstitieux que ses compagnons, quoique plus sensé, se regardait comme celui que Dieu avait choisi pour punir ces hommes du crime de n'être pas nés chrétiens. Cessez donc de vous étonner s'il faisait une guerre aussi cruelle et aussi injuste que lorsqu'on va chasser un renard ou un lièvre. C'est ainsi que le même homme peut être pieux et inhumain, un brigand, quoique héros, et joindre la cruauté à la générosité.

Velasquez éprouva un grand dépit que Cortez fût parti, malgré les ordres qu'il avait mandés à la *Trinité*. L'officier chargé de cette mission fut accusé de trahison : les soupçons devinrent tels qu'il se mit en devoir de s'assurer de Cortez, à quelque prix que ce fût, et l'empêcher de quitter *la Havane*. Il envoya donc un de ses confidens au sous-gouverneur de cette île, lui enjoignant, formellement, de s'emparer de la personne de Cortez, et de l'envoyer, de suite, à Santiago, chargé de chaînes et bien escorté.

Cortez, prévenu à temps de ce qui le menaçait, esquiva l'orage. Sûr de l'affection de son équipage,

il l'asssembla, et prit son avis sur le parti qu'il avait à suivre. Leur cri unanime fut que l'injustice du gouverneur ne devait pas l'inquiéter, qu'il devait conserver le commandement qui lui avait été confié, et qu'il devait bien se garder de se mettre entre les mains d'un juge aussi injuste que défiant, le conjurant de ne pas les abandonner, lorsqu'il s'agissait d'une expédition si importante; qu'il avait toute leur confiance; et qu'ils juraient de nouveau de le suivre, jusqu'à la mort, quels que fussent les fatigues et les périls.

Sensible à l'affection de ses soldats, Cortez leur témoigna sa reconnaissance, et mit, à l'instant, à la voile.

ENTRETIEN III.

—

Vers quelle partie du Mexique Cortez dirigeait-il sa course?

M. Hunter. La même qu'avait suivie Guyalva, avant lui. Il devait donc voir d'abord l'île de Cozumel.

Il mit là en liberté un Espagnol qui avait autrefois fait naufrage sur cette côte, et était resté esclave des Indiens. Son nom était Aquilar; il avait

passé huit ans chez ces sauvages, et s'était tellement accoutumé à leurs mœurs, parlait si bien leur langage, sa figure, sa couleur, tout le rendait si semblable aux naturels, qu'on eut de la peine à le reconnaître pour Espagnol, ayant même perdu totalement les usages européens. Comme eux, il était nu, il avait la peau basanée et portait les cheveux tressés autour de sa tête, ainsi que les portaient les naturels. Il portait sur son dos un bouclier et des flèches, une rame sur l'épaule, et un arc à la main. Une bourse tricotée, qui contenait ses vivres, un vieux livre de piété, qu'il lisait fort souvent, formaient toute sa fortune. Son langage était si dénaturé, que les Espagnols avaient de la peine à le comprendre.

D'après lui, dix-neuf avaient fait naufrage aux environs de cette côte, et sept d'entre eux étaient péris d'inanition et de fatigue. Les autres étant tombés au pouvoir du cacique de ces contrées, cet homme barbare en immola cinq à ses idoles et les mangea ; le reste fut enfermé dans une cage, afin qu'ils engraissassent : ils furent assez heureux pour s'échapper ; ils rôdèrent dans les forêts, sans but, sans secours, mangeant de l'herbe et des racines ; enfin, ils furent pris de nouveau par des Indiens, qui les amenèrent à un autre cacique, qui les traita avec plus d'humanité, parce qu'il était ennemi de l'autre cacique ; mais il leur donna une occupation très rude.

Tous ces malheureux périrent de fatigue, excepté deux : Aquilar et Guerrero furent ceux qui échappèrent à cette triste fin. Peu de temps après, ils furent utiles au cacique dans la guerre, ce qui leur valut beaucoup d'affection. Guerrero parvint à épouser une Indienne de distinction, et peu après devint commandant ; peu à peu il prit tellement les apparences et les goûts américains, qu'il dédaigna de reprendre ses anciennes habitudes, et même de se présenter à ses anciens compatriotes. Peut-être aussi, d'après le rapport d'Aquilar, était-il un peu honteux de s'être fait percer le nez et tatouer le corps.

Cortez pressa le pauvre Aquilar dans ses bras et lui donna son manteau pour cacher sa nudité ; sa rencontre le remplit de joie, parce qu'il pensait que, dans ses négociations avec les Indiens, il pourrait lui être fort utile.

De *Cozumel*, il marcha vers la province de *Tabasco*, du côté où le fleuve de Grijalva se jette dans la mer : il espérait y être aussi bien reçu que celui qui l'avait précédé, et qui avait donné le nom au fleuve ; mais son espérance fut trompée. Dès que son vaisseau fut en vue, les habitans accoururent sur le rivage, pour s'opposer à son débarquement. Il leur dépêcha Aquilar ; mais ses propositions de paix ne furent pas écoutées, et il se vit forcé de se retirer sans avoir rien obtenu.

Cortez sentit d'autant plus vivement ce désagrément, qu'il ne l'avait pas prévu ; il ne prétendait pas commencer là ses conquêtes ; car, pour entreprendre ce qu'il avait projeté, il voulait aborder au plus tôt aux terres les plus voisines du grand empire du Mexique, et c'était avec regret qu'il se voyait forcé ou à accroître l'audace des Indiens en cédant, ou à commencer, contre cette contrée éloignée, une guerre qui, quoique faite avec succès, lui ferait perdre du temps et des hommes.

Mais, après avoir mûrement réfléchi, il crut nécessaire de les attaquer ; dès le point du jour, tout fut disposé pour l'attaque. Il remonta d'abord le courant avec son escadre en demi-cercle ; mais il voulut, avant l'attaque, faire encore des propositions de paix. Aquilar fut donc envoyé de nouveau aux insulaires, pour leur dire qu'il ne dépendait que d'eux d'être amis ou ennemis ; Aquilar se disposa donc à remplir son mandat, mais les sauvages refusèrent de l'écouter et s'avancèrent avec leurs canots vers la flotte.

On en vint aux mains : les Indiens lancèrent les premiers une si grande quantité de flèches et de pierres, que les Espagnols en souffrirent beaucoup : jusque-là ils ne s'étaient pas défendus, mais enfin Cortez ordonna de riposter ; une seule décharge de son artillerie suffit pour terminer le combat. Les sauvages, étonnés de ce feu imprévu et épouvantés

de ses terribles effets, se jetèrent à l'eau, et se sauvèrent à la nage ; les vaisseaux espagnols s'approchèrent du rivage, et Cortez n'éprouva plus de difficulté pour son débarquement.

Mais tout ne finit pas là : les insulaires qui s'étaient sauvés s'enfuirent dans les bois, où un plus grand nombre de ces sauvages s'étaient réunis, et dans le temps que Cortez disposait ses troupes, ils marchèrent sur lui et lui lancèrent une nuée de flèches et de pierres, en poussant un cri épouvantable. Cortez, sans s'émouvoir, mit ses lignes en ordre, et alla au devant d'eux avec un courage admirable ; il s'enfonça dans des marais et des bois épais, et se porta sur des masses innombrables de ces sauvages : la terreur et le carnage marchaient avec lui. L'aspect d'un corps de guerriers en ordre et armés à l'européenne était aussi nouveau qu'effrayant pour ce peuple ; ils n'eurent pas le courage de l'attendre, s'enfuirent, et s'enfermèrent dans Tabasco, ville fortifiée, mais seulement par un rang de pieux enfoncés dans la terre, dont les deux bouts se croisaient, sauf un petit intervalle qui servait de chemin pour conduire à la ville en serpentant.

Cortez ne balança pas à s'engager dans ce passage tortueux, quoique le péril fût évidemment grand ; mais, à l'entrée de la ville, il la trouva fermée, et les habitans, disposés à se défendre, avaient même barricadé les rues avec des pieux. Malgré la résis-

tance opiniâtre qu'ils opposèrent, deux fois la ville fut prise, et les habitans qui ne furent pas tués se sauvèrent dans les forêts.

Cortez défendit de les poursuivre. Les Espagnols ne trouvèrent pas le butin qu'ils espéraient, car les sauvages avaient emporté dans les bois les choses les plus précieuses; ils ne trouvèrent que quelques vivres fort à propos pour apaiser leur faim et les délasser.

Dès qu'il fut nuit, Cortez logea toute sa troupe dans trois temples qui étaient dans les quartiers les plus élevés de la ville, et ne manqua pas de placer des sentinelles pour prévenir toute surprise; il s'assura lui-même si les sentinelles faisaient bien leur devoir par des rondes fréquentes qu'il fit. Au jour, il fit fouiller les bois environnans, mais aucun Indien ne fut aperçu ni entendu, ce qui lui inspira quelques soupçons; il poussa ses reconnaissances plus loin, et on lui rapporta qu'on avait vu une quantité innombrable de sauvages, qu'on évaluait à quarante mille au moins, et qui sans doute se disposaient au combat.

Ce rapport aurait pu intimider l'homme le plus intrépide, car que ne peuvent pas oser des hommes cent fois plus nombreux, réduits à combattre pour leur patrie, leur religion, leur liberté et leur vie? Cortez apprécia bien le péril qui le menaçait; mais,

sans se déconcerter, il conserva tout son sang-froid comme s'il ne se fût agi que d'une parade.

Il mit sa faible armée en bataille au bas d'une colline, qui, par sa hauteur, empêchait qu'il ne fût tourné, et du haut de laquelle il pouvait faire agir son artillerie avec plus d'avantage et de facilité.

Il s'embusqua lui-même, avec sa cavalerie, dans un bois voisin, pour se jeter à l'improviste sur l'ennemi; tout étant ainsi disposé, il l'attendit avec le plus grand silence.

L'ennemi se présenta, et afin de vous donner une idée bien juste de la manière dont ces peuples font la guerre, je vous ferai un exposé détaillé de leur armure et de leur ordre dans le combat.

Le plus grand nombre d'entre eux était armé d'arcs et de flèches. Un boyau ou du poil de cerf tressé servait de corde à leur arc, et les flèches portaient au bout un os tranchant ou une arète forte: ils avaient, de plus, un javelot, qu'ils lançaient quelquefois de loin, ou qui leur servait de près; mais leur arme la plus meurtrière était un sabre fait d'un bois très dur, dont le tranchant était formé avec des pierres aiguës qu'ils y avaient enchâssées, et qui était si lourd qu'il fallait employer les deux mains pour en faire usage.

Il y en avait avec des massues et des frondes, dont ils se servaient fort habilement pour lancer des pierres souvent fort grosses.

Les chefs seuls portaient une cuirasse faite de coton piqué, et un bouclier de bois ou une écaille de tortue. D'autres, tout nus, pour paraître plus terribles, se peignaient, de diverses couleurs, le visage et le corps, et, afin de paraître plus grands, ils ornaient leur tête de grandes plumes liées ensemble.

Leur musique guerrière était analogue à cet armement : c'était une flûte de roseau et de gros coquillages, et un tronc d'arbre creusé servait de tambour. Ils ne connaissaient pas l'art de se battre à rangs serrés, cependant ils observaient une espèce d'ordre, car ils se divisaient en petites troupes, qui, chacune, avaient leur chef, et ils avaient, comme nous, le soin de ne pas mener au combat toutes leurs troupes à la fois; mais ils formaient des corps de réserve pour aller au secours de ceux qui en avaient besoin, et soutenir ainsi ceux qui en étaient aux mains.

Ils étaient extrêmement ardens dans leur première attaque, poussant, en commençant, un cri terrible; mais si l'ennemi se soutenait, et qu'il mît en désordre les premiers assaillans, toute l'armée prenait la fuite, qui devenait générale.

Voilà l'ennemi que la petite troupe espagnole voyait marcher contre elle. Ferme comme un rempart, elle attend silencieusement le premier choc. Dès que les sauvages furent à la portée du trait, ils

poussèrent un cri effroyable et lancèrent une nuée de traits : les Espagnols ripostaient avec leur artillerie et leurs fusils. Des bataillons entiers d'insulaires tombaient sous la mitraille ; mais les sauvages, sans s'effrayer, remplaçaient les vides que faisait dans leurs rangs le feu des Espagnols, et comme pour faire un nuage de poussière qui les dérobât à la vue de leurs ennemis, ils jetèrent du sable en l'air, lancèrent leurs flèches en hâte, et coururent à la mêlée.

Les Espagnols n'auraient pu tenir long-temps contre un ennemi si nombreux et si acharné, quoiqu'ils se défendissent avec intrépidité ; ils avaient même été déjà rompus sur plusieurs points, ce qui présageait une défaite totale, lorsque Cortez sortit du bois avec sa cavalerie, et se jeta au milieu de cet essaim d'ennemis. Cette apparition subite fut aussi terrible que nouvelle pour ces malheureux insulaires, qui n'avaient jamais vu de cavaliers. Se figurant que l'animal et l'homme ne formaient qu'un seul corps, ils furent tellement étonnés, que les armes leur tombèrent des mains. Ce désordre donna le temps aux Espagnols de reprendre leurs rangs ; le feu de l'artillerie se ranima, et les sauvages, pressés sur tous les points, se mirent en déroute.

Cortez, content de leur avoir fait voir une seconde fois sa supériorité, donna l'ordre d'épargner les fuyards ; il fit seulement quelques prisonniers,

pour s'en servir à faire la paix avec la nation. Huit cents Indiens restèrent sur le champ de bataille, et il n'y eut que deux Espagnols tués et soixante-dix de blessés. On ne put pas connaître le nombre des sauvages blessés, parce que ceux qui ne l'étaient que légèrement prirent la fuite.

Le jour suivant, Cortez ordonna qu'on lui amenât quelques uns des prisonniers. La frayeur se peignait sur la figure de ces malheureux ; car ils croyaient qu'on allait les condamner à mort ; mais ils furent bien étonnés, lorsqu'ils virent la bonté que leur témoigna le général espagnol, et qu'Aquilar leur annonça qu'ils étaient libres. Leur joie fut très vive, surtout quand on leur donna quelques bagatelles d'Europe, que l'on savait leur plaire beaucoup. Au comble de la joie, ils s'empressèrent d'aller porter cette nouvelle à leurs compatriotes, et leur apprendre comment ils avaient été traités. Il suffit de cette généreuse politique pour changer entièrement les sentimens de ce peuple. Plusieurs d'entre eux portèrent des provisions aux Espagnols, et reçurent des présens. Le cacique leur envoya une ambassade pour leur offrir des présens, et demander la paix, qui fut accordée, et vint ensuite lui-même pour la confirmer par des présens réciproquement agréables, parmi lesquels vingt jeunes filles qui savaient faire le pain, que le cacique donna à Cortez. Une de ces filles, qui reçut en bap-

tème le nom de Marine, était fille d'un cacique indien : on l'avait enlevée dans sa jeunesse ; elle avait été vendue au cacique de Tabasco, et avait une grande beauté et de grands talens. En peu de temps elle apprit à parler l'espagnol, et rendit d'importans services à Cortez dans ses négociations avec les Mexicains. Cortez, dit-on, l'épousa par reconnaissance, et en eut un fils nommé *Martin Cortez.*

Dans le moment où le cacique et les principaux insulaires étaient avec Cortez, on entendit, par hasard, le hennissement des chevaux espagnols : les sauvages, saisis de frayeur, demandèrent ce que voulaient ces êtres extraordinaires (des chevaux qu'ils parlaient) ; on leur dit qu'ils étaient irrités de ce que le cacique et ses sujets n'avaient pas reçu un châtiment sévère, pour avoir osé résister aux chrétiens. A cette réponse, ils allèrent chercher des couvertures, pour les faire reposer, et toute sorte de volailles pour les faire manger, espérant pouvoir ainsi se concilier avec eux ; ils demandèrent pardon, et leur promirent d'être à l'avenir soumis aux chrétiens.

Après cela, les Espagnols se préparèrent à partir pour s'avancer vers les côtes occidentales ; demain, ils partiront, si le vent est tant soit peu favorable.

ENTRETIEN IV.

—

M. Hunter. Le succès de cette guerre, qui pouvait lui être funeste, et l'espoir d'une pareille réussite dans ses autres entreprises, remplirent Cortez de joie; il quitta la province de Tabasco, avec sa troupe victorieuse, et continua sa course périlleuse. Dès que tout fut embarqué, on mit à la voile, et, poussée par un bon vent, l'escadre se dirigea vers l'ouest.

Pendant cette seconde course, Cortez revit tous les endroits où Grijalva l'avait précédé.

Il arriva à Saint-Juan d'Ulloa, dont je vous ai entretenus dernièrement, et jeta l'ancre entre l'île et la terre ferme : il vit bientôt venir à lui deux pirogues, faites du tronc d'un arbre; les Indiens qui y étaient embarqués paraissaient être des hommes de marque, et ne donnèrent aucun signe de peur ni de défiance. Cortez les reçut avec les démonstrations les plus amicales : il espérait apprendre ce qu'ils désiraient par son interprète Aquilar; mais il fut trompé, parce qu'Aquilar, rougissant, lui dit qu'il n'entendait pas un seul mot de leur langage, qui était le mexicain, et qu'il ne connaissait que la langue d'Yucatan, qui est entièrement différente.

Mais Cortez s'aperçut qu'une de ses esclaves de Tabasco, Marine, dont nous avons déjà fait mention, avait lié conversation avec quelques uns de ces Indiens ; car cette fille, née dans le Mexique, avait été menée à Yucatan après son enlèvement, avait appris cette dernière langue. Ainsi, Marine rendait en yucatan, à Aquilar, ce qu'avaient dit les Mexicains, et à son tour celui-ci le rendait à Cortez en espagnol.

Par ce moyen, Cortez fut instruit que Pilpator, gouverneur du pays, et Teutile, général du grand empereur Montezuma, lui avaient envoyé ces députés pour savoir quelles étaient ses intentions, et lui offrir ce qui pourrait lui être nécessaire pour continuer sa route.

Cortez fit une réponse très polie, et leur dit qu'il était venu, dans des vues très amicales, apporter à leur chef des nouvelles intéressantes pour tous les pays, et renvoya les députés avec des présens, et, sans attendre leur réponse, il mit à terre sa troupe, ses chevaux, son artillerie et tout son équipage de guerre : les paisibles habitans de ces contrées venaient en foule pour aider ceux qui devaient être bientôt leurs oppresseurs, et leur construire des cabanes de feuillage. Les malheureux ! que ne pressentaient-ils les suites funestes de leur généreuse hospitalité, et que ne faisaient-ils tous leurs efforts

pour rejeter dans la mer ces avides étrangers, qui venaient leur apporter l'esclavage ou la mort!

Le lendemain, Pilpator et Teutile se présentèrent avec une nombreuse suite de Mexicains armés; leur train était magnifique, et répondait à la puissance de leur souverain : Cortez jugea à propos d'étaler, de son côté, autant de luxe qu'il le pouvait pour donner aux Mexicains une haute idée de sa personne et du souverain dont il se disait l'ambassadeur; il donna ordre à sa troupe de se placer auprès de lui, avec toute la pompe militaire, et dans le plus profond silence, et accueillit les Mexicains avec un air de grandeur, qui dut leur inspirer du respect; il leur répondit, avec affectation et laconiquement, qu'il était envoyé par Charles d'Autriche, grand et puissant empereur d'Orient, par lequel il avait été chargé de faire à l'empereur Montezuma, en personne, des propositions; qu'il demandait, en conséquence, de lui être présenté.

Quelques uns d'entre vous ne connaissant pas encore l'histoire moderne, il est à propos que je vous fasse connaître Charles d'Autriche, que Cortez nomme ici empereur d'Orient. Vous vous rappelez que, du temps de Colomb, le roi d'Espagne était Ferdinand, surnommé *le Catholique*.

Ce Ferdinand n'eut qu'une fille nommée Jeanne, qui épousa un prince autrichien appelé *Philippe*.

Elle eut un fils nommé Charles; c'est celui dont

Cortez parle ; car, Ferdinand étant mort, son petit-fils fut le plus proche héritier de sa couronne, son père étant décédé avant lui. Il en hérita en effet, et y réunit les Pays-Bas, qu'il gouvernait depuis un an ; il fut élu empereur d'Allemagne, et fut par là un des princes les plus puissans qui aient jamais régné en Europe : on le nomme Charles-Quint, parce qu'il était le cinquième du nom.

L'énergique proposition de Cortez jeta les Mexicains dans le plus grand' embarras, persuadés qu'ils étaient que l'entrevue que demandait le général espagnol ne serait pas agréable à leur empereur Montezuma, qui était tourmenté par les plus vives inquiétudes depuis la première venue des Européens sur les côtes du Mexique. Une ancienne tradition portait qu'il existait vers l'orient un peuple puissant qui viendrait un jour attaquer l'empire du Mexique, et s'en emparerait. Il n'est pas facile de savoir d'où avait pris naissance ce bruit, mais cette ancienne prédiction avait jeté les Mexicains superstitieux, et l'empereur lui-même, dans la plus vive crainte, à la première apparition des Européens. D'après cela, la demande de Cortez d'être présenté à Montezuma jetait les deux envoyés dans une pénible situation.

Ils tâchèrent, avant de répondre, de gagner, par de grands présens, la bienveillance de Cortez, qui leur en témoigna sa reconnaissance, ce qui les enhardit à lui déclarer qu'ils ne voyaient pas la possi-

bilité de lui accorder ce qu'il demandait. Mais leur étonnement fut impossible à peindre, lorsqu'ils entendirent que Cortez, d'un ton sévère, leur dit qu'il était obligé de persister, parce qu'il ne pouvait pas se présenter devant le grand monarque dont il était ambassadeur sans avoir rempli ses ordres.

Alors ils lui demandèrent un délai suffisant pour informer l'empereur Montezuma de sa demande, pour connaître sa volonté; et Cortez y consentit.

Durant cet entretien, des peintres, qui étaient à la suite des Mexicains, dessinaient sur des toiles blanches les choses les plus remarquables chez les Européens. Cortez, instruit que ces peintures devaient être envoyées à l'empereur, voulut leur présenter des objets plus intéressans, et dont la peinture fît une plus vive impression sur Montezuma. Il fit mettre tout son corps en ordre de bataille, et fit représenter aux Mexicains, remplis d'étonnement, le simulacre d'une bataille européenne. Tous les Indiens présens éprouvèrent une telle frayeur, que les uns s'enfuirent, d'autres se jetèrent à terre, et qu'on ne put que très difficilement convaincre un petit nombre d'entre eux que ce n'était qu'un jeu pour les amuser.

Les peintres tâchèrent de représenter sur la toile ce spectacle, si terrible pour eux, de la manœuvre européenne : ils le tracèrent d'une main tremblante,

et cette peinture fut transportée à Mexico, capitale, avec la relation de ce qu'on avait vu, et quelques présens, pour être mis sous les yeux de l'empereur. On avait sagement établi, dans ce pays, sur tous les grands chemins, depuis les points les plus éloignés du royaume jusqu'à la capitale, des coureurs à des distances fixes pour informer promptement l'empereur de tous les évènemens.

JOHN. Quelle pouvait être la distance de l'endroit où sont les Espagnols à Mexico ?

M. HUNTER. Plus de cent dix-huit milles anglais.

Les coureurs se mirent en mouvement, et, peu de jours après, la réponse de l'empereur arriva. Il répondit qu'il ne pouvait pas accorder la demande ; et, pour adoucir ce refus, Montezuma envoya des présens dignes d'un monarque. Pilpator et Teutile offrirent d'abord les présens pour disposer favorablement Cortez à la réception de la commission délicate dont ils étaient chargés.

Cent Indiens portaient ces présens avec beaucoup de pompe, et ils furent étalés sur des nattes aux pieds de Cortez : comme les Espagnols y attachèrent leurs regards avides !

Mais leur surprise fut au dessus de toute expression, à la vue de ces échantillons d'une richesse qui surpassait tout ce que leur avidité avait pu imaginer des trésors de ce pays. D'un côté, on voyait

des étoffes de coton, qui égalaient la soie en finesse et en éclat; d'un autre, c'étaient des animaux, des arbres et d'autres objets faits avec des plumes de diverses couleurs, et avec un art si admirable qu'on les prenait pour des tableaux.

Ici des bracelets, des colliers et d'autres précieux bijoux, tout d'or, et travaillés avec art et élégance, attiraient les regards ; mais deux globes très volumineux, l'un en or massif, représentant le soleil, et l'autre en argent, représentant la lune, l'emportaient sur tout le reste. Il y avait aussi des caisses pleines de pierres précieuses, de perles et d'or en grains, comme on le trouve dans quelques rivières ou dans les mines.

Cortez accepte ces riches présens avec l'apparent témoignage du plus profond respect pour le souverain qui les lui envoyait. Les ambassadeurs crurent le moment favorable pour exposer le point le plus désagréable de leur commission : ils annoncèrent, au nom de l'empereur, que l'entrée de la capitale ne pouvait être accordée à des troupes étrangères, ni permettre qu'elles fissent un plus long séjour dans l'empire, qu'on les engageait donc à presser leur départ.

Quoique cette réponse fût juste et raisonnable, Cortez ne s'en tint pas moins pour offensé, et soutint, encore plus hautement que la première fois, qu'il ne pouvait se soumettre à ce refus. Les Mexi-

cains, accoutumés à la soumission la plus absolue, ne purent revenir de leur étonnement, en voyant la résistance qu'opposait au refus de leur souverain un étranger : ils regardaient cette désobéissance comme une action abominable, et demandèrent un nouveau délai pour informer leur souverain de l'insistance du général espagnol : Cortez accorda ce délai, mais à condition que la réponse ne se ferait pas attendre long-temps.

Cortez n'était pourtant point sans inquiétude, malgré tout le courage dont il faisait parade dans cette négociation ; il voyait des preuves certaines que cet état était puissant et bien gouverné, et que c'était la plus grande folie de prétendre renverser un empire si redoutable, avec une petite troupe d'aventuriers ; il ne se désista pas, pour cela, de son projet audacieux ; la gloire seule pouvait faire oublier ou pardonner sa désobéissance envers Velasquez.

La réponse de l'empereur arriva bientôt, mais elle fut différente de ce que l'on espérait, et malgré l'effroi que la persévérance de Cortez avait causé à Montezuma et à son conseil, on persista dans le refus. Ce nouveau message fut porté par Teutile avec de riches présens.

Cortez, sans se troubler, répondit que les chrétiens se croyaient tenus d'enseigner à leur prochain une religion qui met dans la voie du bonheur ; que

son souverain l'avait envoyé pour délivrer l'empereur du Mexique et ses sujets d'une erreur où on les voyait croupir; qu'il était donc indispensable qu'il fût présenté à l'empereur, et qu'il insistait de plus fort à ce sujet.

Teutile, perdant presque patience, n'écouta la fin de cette explication qu'avec la plus grande peine; plein d'indignation, il se leva et déclara qu'il allait employer d'autres moyens pour mettre à exécution les ordres de son maître, puisque les représentations amicales restaient sans effet. A ces derniers mots, il se retira promptement : sa suite et tous les Mexicains sortirent du camp espagnol et le suivirent; les habitans de ce pays se retirèrent entièrement.

Cortez et ses compagnons furent déconcertés de cette brusquerie : ils redoutaient les suites de cet évènement et craignaient surtout que les Mexicains, qui, jusque-là, les avaient fournis abondamment de vivres, ne cessassent de leur en porter, et alors ils n'avaient en perspective qu'une horrible famine. Ce découragement général enhardit les mécontens à proposer à leur général de retourner à *Cuba*; ils blâmèrent hautement ses projets, qu'ils appelèrent folie, ils tâchèrent de détourner leurs compagnons de leur soumission, en leur conseillant de refuser un plus long voyage.

Aussi prudent et même rusé qu'il était courageux, Cortez chargea ses confidens de s'assurer des

véritables sentimens de l'armée : il apprit que tous les propos des partisans secrets étaient sans effet auprès des soldats; alors il rassembla les plus récalcitrans, et allant à eux, d'un air calme et doux, il les consulta sur les moyens à prendre, dans la situation critique où ils se trouvaient. Ceux-ci ne cachèrent pas leur manière de voir, et furent d'avis que l'on mît à la voile, sans retard.

Cortez les écouta jusqu'au bout, et leur dit qu'il ne partageait pas leurs craintes, et qu'il ne pensait pas que le danger fût tel, qu'ils dussent s'en alarmer; cependant, leur dit-il, comme je ne veux pas vous entraîner malgré vous, je consens à ce que vous désirez.

Dès lors, il fit travailler aux préparatifs pour le départ. Cette détermination fit l'effet de la foudre sur les Espagnols, eux qui se croyaient déjà en possession de l'or du Mexique. Leur projet de gloire et de fortune s'évanouissait, et ils ne pouvaient y renoncer ainsi. Alors, s'élevèrent de violens murmures contre le général; on l'accusait d'inconstance.

C'est ce que demandait l'habile Cortez : il tâcha même d'augmenter leur mécontentement, en faisant exciter les soldats, par ses amis, qui ne cessaient de dire que la peur seule était cause de cette retraite, et les faisait reculer dans la voie de l'honneur et de la fortune; enfin tout l'équipage se souleva, et

demanda que le général se montrât; c'est ce que voulait Cortez. Il parut, et affecta de l'étonnement. Aussitôt, on l'accabla de reproches; les propos les plus séditieux furent proférés de toute part; on lui déclara que, s'il ne revenait de cette résolution, on allait choisir un autre chef pour se conduire.

Cortez était au comble de ses vœux; plus les propos étaient violens, et plus il se voyait assuré de réussir dans ses vues. Il leur répondit alors que s'il avait eu la pensée d'abandonner une entreprise si brillante, et de la réussite de laquelle il ne doutait pas, il avait cru se rendre aux désirs de l'armée, qu'on lui avait dépeinte dans le plus grand découragement. Les soldats déclarèrent hautement qu'il n'en était rien; qu'une poignée d'hommes timides avaient jugé l'armée sur eux-mêmes, mais qu'ils les désavouaient, qu'ils rejetaient, loin d'eux, l'ombre même de poltronnerie, et qu'ils mourraient tous, plutôt que de renoncer à la grande entreprise qu'ils avaient commencée. Ils jurèrent donc de suivre Cortez partout où il voudrait les conduire; qu'ils partageraient ses travaux et ses dangers, et qu'ils ne l'abandonneraient qu'à la mort.

La physionomie de Cortez exprimait la joie et la confiance; il fit l'éloge de leur courage et les assura qu'il agirait selon leurs désirs, qui étaient aussi les siens. Il leur fit part de l'intention qu'il avait de former un établissement dans l'endroit

même où ils se trouvaient ; il en ordonna les préparatifs, et puis se disposa à aller, avec le reste de son armée, dans le centre du pays.

Il restait encore à compléter ce jeu. Cortez n'était plus le commandant légitime depuis que Velasquez lui avait retiré ses pouvoirs; il imagina alors un moyen pour y suppléer. Il composa une cour de justice qui devait régir la colonie qu'il allait établir, fit choisir pour cela les personnes sur lesquelles il pouvait compter le plus, et, dès la première assemblée, Cortez se présenta à eux avec un air soumis, et, son bâton de commandant à la main, il leur dit : « C'est au nom de notre monarque que vous êtes établis, messieurs; je dois donc me soumettre à vos arrêts. Je sens, ainsi que vous, qu'un général qui ne doit son autorité qu'au caprice des soldats ne saurait convenir à l'armée, et moi, je suis dans cette position ; depuis que le gouverneur m'a retiré les pouvoirs qu'il m'avait donnés, on peut demander si j'ai le droit de commander, je crois donc qu'il est de mon devoir de déposer le commandement qui ne m'appartient plus; veuillez, je vous prie, nommer, pour me remplacer, l'homme que vous jugerez le plus digne ; vous en avez le droit, usez-en. Devenu simple soldat, mes compagnons me verront, les armes à la main, leur montrer comme on obéit à son général.

En achevant ces paroles, il présenta avec respect

son bâton de commandant au président, et se retira. Cette démission parut être acceptée par les juges; ils firent semblant de délibérer; et, enfin, procédant à une nouvelle élection, Cortez fut, par eux, nommé de nouveau à l'unanimité. Les troupes, rassemblées, approuvèrent avec empressement le choix fait par la cour de justice.

ENTRETIEN V.

—

M. Hunter. Le lieu où l'on se proposait d'établir une colonie fut appelé, par la cour de justice, *Villa-rica-de-la-Vera-Cruz*, ce qui veut dire *Ville riche de la Vraie Croix*.

Ils donnaient le nom de Riche à cette nouvelle ville, parce que là ils avaient, pour la première fois, connu les richesses par les présens qu'ils avaient reçus des Mexicains, et parce qu'ils espéraient que là, aussi, serait l'entrepôt général des trésors d'un empire qui, par malheur, en possédait en si grande quantité.

Ils ajoutèrent à cette dénomination celle de *la Vraie Croix*, parce que le jour de leur débarquement était l'anniversaire de la mort de Jésus-Christ. Par ce nom bizarre, furent mises en évidence les

deux passions dominantes de nos aventuriers espagnols : *la soif de l'or et l'enthousiasme de la religion.* Ils n'avaient, en effet, d'autre désir que de remplir également le ciel et leur bourse.

C'est ainsi qu'à l'aide de la superstition on fait ses affaires, sous prétexte de travailler pour le ciel; on est cruel sous le masque de l'humanité; et sous celui de la piété, on se livre impunément aux plus honteuses passions.

THÉODORE. N'est-ce pas la ville que l'on appelle aujourd'hui *Vera-Cruz*, que bâtirent les Espagnols?

M. HUNTER. Non : Cortez, comme la suite nous le montrera, transporta cette colonie dans une contrée, qu'il jugea plus convenable, et qui était située à quelques milles plus en avant dans le sud. C'est là que se trouve placée, sur nos cartes, *Vera-Cruz*, dont nous parlerons plus tard.

On fit alors les préparatifs du départ; un heureux évènement vint leur aplanir les difficultés que ce voyage n'aurait pas manqué de leur susciter. Cinq Indiens, qu'avait envoyés un cacique d'une ville peu éloignée, demandèrent à être introduits près du général, et lui dirent : « Le cacique *Cempoalla*, notre maître, désirerait former une alliance avec les Espagnols, dont il a appris les hauts-faits à Tabasco. »

Après diverses questions que Cortez fit à ces Indiens, il apprit d'eux que Montezuma, dont Cempoalla était sujet, était, par sa cruauté et son orgueil, l'objet de la haine des Indiens, qui, fatigués du joug qu'il leur imposait, n'attendaient que l'occasion favorable pour lever l'étendard de la révolte.

Cortez put à peine contenir la joie que lui causait une pareille nouvelle; il n'ignorait pas que l'empire le plus puissant est bien aisé à renverser, dès que le prince s'est attiré la haine de ses sujets; et cette entreprise, que, d'abord, il taxait de témérité, lui parut sous un jour bien différent; il ne douta plus du succès. Aussi, les embassadeurs n'eurent-ils qu'à se louer de l'accueil du général; il les combla de marques d'honnêteté, les pria d'assurer leur chef de son amitié, et qu'il ne tarderait pas à aller le trouver.

Il ordonna aussitôt à sa flotte de longer la côte; il se mit à la tête de son armée, et s'empressa à remplir sa promesse, tout en explorant cette contrée, qu'on lui avait dite si propre à former son établissement. Au bout d'une journée de marche, on trouva un village entièrement abandonné de ses habitans. Les maisons et les temples étaient déserts, et, à l'exception de quelques idoles, de quelques membres humains que l'on avait sacrifiés, et de quelques livres, les premiers que l'on trouva en Amérique, on ne put rien y découvrir.

THÉODORE. Quoi! des livres comme les nôtres?

M. HUNTER. Non, ils n'étaient certes pas aussi perfectionnés, mais il y avait quelque chose. Ils étaient de parchemin, ou de peaux enduites de gomme, et pliés comme des feuillets. Au lieu de lettres, il n'y avait que des figures ou des traits significatifs, qui, comme on le crut, ne traitaient que du culte des idoles mexicaines.

Le lendemain on se remit en marche; mais quoique déjà sur le territoire du cacique Cempoalla, l'on ne vit aucune figure humaine. Tout était désert. Aussi Cortez se croyait déjà trompé, lorsque, le soir, l'on vit arriver douze Indiens que lui envoyait le cacique, ainsi que des vivres. Ils dirent au général espagnol que leur maître le priait de se rendre dans ses États, dont il n'était éloigné que d'un soleil ou un jour, l'assurèrent que là il trouverait en abondance, pour lui et les siens, tous les vivres et rafraîchissemens qu'il désirerait. Cortez demanda pourquoi le cacique n'était pas venu lui-même à leur rencontre : ils lui répondirent que ses infirmités l'en avaient empêché. Cortez, alors, remercia les Indiens, en renvoya six vers leur maître, et garda les autres, pour lui servir de guide.

Le lendemain, on vit la ville qu'habitait le cacique. Le pays était agréable et fertile, et paraissait considérable. On vit accourir des soldats que Cor-

tez avait envoyés en avant-garde; ivres de joie, ils vinrent annoncer à leur chef que les murs de la ville étaient en argent : cela n'était cependant pas; mais, comme le soleil tombait dessus ces murs, qui étaient enduits d'une chaux bien blanche, qu'ils ne rêvaient qu'or et argent, ils crurent voir leur rêve accompli. Quand ils entrèrent dans la ville, ils trouvèrent les places et les rues encombrées d'une foule immense d'habitans, qui étaient accourus de toute part pour les voir : ils étaient sans armes, et conservaient un silence religieux.

Quand l'on fut arrivé près de la tente du cacique, on ne tarda pas à le voir paraître; on put, de suite, juger quelle était l'infirmité qui l'avait empêché d'aller au devant de ses nouveaux amis : il était d'une grosseur si démesurée, qu'il pouvait à peine se remuer, et ses officiers étaient forcés de le soutenir et de le faire avancer. Il y avait quelque chose de si bizarre dans la vue de cet homme, qui ne pouvait faire un pas, que Cortez eut beaucoup de peine à contenir ses gens, et à garder lui-même la gravité qu'il devait avoir en cette circonstance. Du reste, il portait un habillement magnifique; son manteau de coton était couvert de pierreries, et son nez et ses oreilles en étaient surchargés.

Le discours qu'il tint à la porte fut plein de douceur et d'esprit, et il finit par prier son hôte de venir se reposer chez lui, qu'ils pourraient s'y en-

tretenir plus commodément de leurs intérêts communs. Le reste du jour fut consacré au repos, et on leur fournit des rafraîchissemens en abondance. Cortez ne manqua pas, dans l'entretien qu'il eut avec le cacique, de lui dire que le roi de l'Orient, son maître, l'avait envoyé pour faire cesser dans ses pays toute espèce de tyrannie; le cacique alors ne fit plus de difficulté pour exhaler ses plaintes contre Montezuma, qui lui était devenu odieux, ainsi qu'à ses autres vassaux, par sa cruauté : son récit était si énergique, qu'il ne put retenir ses larmes; Cortez chercha à le calmer, lui promit même sa protection; quant à la puissance du tyran, il lui dit qu'il ne la redoutait pas, parce que, sûr de la protection du ciel, il savait que rien ne pourrait résister à ses armes.

Cortez, le lendemain, reprit sa route, et se dirigea vers Quiabislan, où il avait résolu de former son établissement; les plaines et les fonds qu'il fallait traverser offrirent un aspect riant, et après une pénible journée de marche, ils aperçurent la ville de Quiabislan, qui était située sur une hauteur et entourée de rochers; à leur arrivée, tous les habitans se sauvèrent : quand ils se trouvèrent sur la place, ils virent venir à eux quinze Indiens qui étaient sortis du temple voisin; ils s'approchèrent du général, et lui dirent que le cacique et tous les habitans étaient prêts à rentrer dans la ville, s'il voulait leur

promettre qu'il ne serait fait de mal à personne : Cortez leur en donna toute espèce d'assurance, et quelque temps après, on vit arriver le cacique et tous les habitans, qui, tout en le suivant, n'avaient fait que céder à la peur. Cortez fut charmé de le voir avec le cacique de Cempoalla ; ils étaient tous les deux sur des brancards : dès qu'ils furent entrés en conversation, ils réitérèrent leurs plaintes et leurs griefs contre le tyran Montezuma. Cortez les entendit avec un nouveau plaisir, et leur donna l'assurance de sa haute protection. Au milieu de cet entretien survinrent quelques Indiens, qui s'approchèrent tous tremblans des deux caciques, et leur parlèrent à l'oreille : l'effroi se peignit aussitôt sur leur visage, et ils se hâtèrent de sortir, tout le monde les suivit. La cause de cet effroi général était l'arrivée de six officiers de Montezuma, qui, superbement vêtus et suivis d'un magnifique cortége, dont quelques uns avaient, au dessus de leur tête, des parasols de plume, traversèrent le camp des Espagnols. Ils jetèrent même des regards de mépris sur Cortez et sur ses officiers ; aussi eut-on beaucoup de peine à empêcher les soldats de vouloir massacrer les Mexicains pour les punir de leur sotte fierté. On envoya Marine savoir ce qui se passait, et l'on ne tarda pas à apprendre que ces officiers avaient appelé ces deux caciques devant eux, et qu'après leur avoir sévèrement reproché

d'avoir reçu des étrangers ennemis de leur monarque, ils leur avaient ordonné de livrer, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens, pour les immoler à leurs dieux, qui se trouvaient offensés.

Cette nouvelle indigna beaucoup Cortez; mais, toujours prudent, il sut imposer silence à son indignation : il dit aux caciques que, loin d'obtempérer à des ordres aussi barbares, ils devaient se saisir des envoyés. Cependant les caciques n'osaient guère prendre une décision aussi énergique; mais Cortez leur ayant réitéré ses ordres avec fermeté et indignation, ils n'osèrent pas lui résister, ils firent arrêter les officiers. Les Espagnols semblèrent étrangers à cette conduite; les caciques alors, poussant la fureur jusqu'à la barbarie, résolurent d'immoler ces officiers à la place de vingt Indiens que réclamait Montezuma; ce fut à Cortez qu'ils durent alors la vie, car il s'opposa de nouveau, avec énergie, à cet acte inhumain; ce fut même à ses propres soldats que l'on confia la garde des prisonniers.

Ne voulant point déclarer ouvertement la guerre au puissant Montezuma, il jugea plus convenable de faire croire à ce prince que, loin d'avoir agi dans le malheureux évènement qui arrivait à ces officiers, il lui devait, au contraire, des remercîmens. Voici donc la ruse qu'il imagina. Il fit venir, pendant la nuit, deux des prisonniers et

leur donnant la liberté, il leur dit qu'il chercherait à agir ainsi envers leurs amis, et le lendemain il fit croire qu'ils s'étaient évadés.

Dans les montagnes voisines, il y avait encore d'autres caciques, qui tous voulaient secouer le joug de Montezuma; ils s'allièrent avec Cortez, et jurèrent de toujours regarder le roi d'Espagne comme leur seul seigneur. Ce fut alors que l'on se mit en devoir d'établir une colonie espagnole, entre *Quiabislan* et la mer. Ce lieu renfermait tous les avantages que l'on pouvait désirer, car, à un sol fertile, à des forêts magnifiques, il faut joindre le voisinage des côtes. On lui laissa le nom de *Villa-Rica-de-la-Vera-Cruz;* mais de nos jours on ne lui a conservé que le nom de *Vera-Cruz.*

Personne ne fut exempt de travailler, et Cortez lui-même se mit à travailler à la construction des murs et des bâtimens de la ville. Son exemple anima ses compagnons; les travaux avancèrent avec tant de célérité, qu'au bout de quelque temps la place fut fermée et capable de résister à toutes les machines de guerre des Indiens. Pendant ce temps, les deux officiers que Cortez avait rendus à la liberté arrivèrent près de leur seigneur, et ne manquèrent pas de s'étendre sur le service qu'ils croyaient que Cortez leur avait rendu. Cette nouvelle calma la fureur de Montezuma, qui d'abord avait ordonné de lever une puissante armée, pour aller écraser

les étrangers, ainsi que ceux qui avaient voulu se lier avec eux ; il se décida alors à user de douceur pour faire partir, s'il était possible, ces hommes qui l'incommodaient, et qui pouvaient devenir dangereux.

Il envoya donc une ambassade à Cortez, avec des présens magnifiques : il les fit même offrir par deux jeunes princes de ses parens. Ceux-ci arrivèrent près du général espagnol, au moment où les fortifications venaient d'être achevées. Après avoir offert leurs présens, avoir remercié Cortez de ce qu'il avait fait pour eux, ils prièrent Cortez de vouloir bien abandonner les États de leur seigneur.

Cortez reçut les ambassadeurs avec les plus grandes marques de distinction : il fit venir les quatre autres prisonniers, leur donna la liberté, et leur fit dire par Marine qu'il était bien contrarié du déplaisir que l'on avait causé à l'empereur en faisant ses officiers prisonniers, mais qu'il ne le devait qu'à sa demande barbare ; il fit ajouter que la religion chrétienne regardait comme un crime les sacrifices humains, qu'il était chargé de les abolir partout, et par toute espèce de moyen ; il leur dit encore qu'il comptait sur la générosité de l'empereur, pour consentir à sa prière, à pardonner aux caciques de *Cempoalla* et de *Quiabislan*, à qui il avait promis sa protection ; car la manière affable dont ils l'avaient

reçu, et les soins qu'ils avaient pris de lui faire oublier la conduite de Teutile, les avaient rendus ses amis; que, pour son départ, il avait déjà prévenu l'empereur qu'il ne pouvait l'effectuer avant d'avoir été admis à l'honneur d'avoir une entrevue avec lui; que, du reste, rien ne pourrait empêcher les soldats européens d'obéir aux ordres de leur maître.

Les ambassadeurs se retirèrent fort satisfaits de Cortez, admirant son courage et son sang-froid, et regardant, au contraire, avec mépris la conduite faible de leur maître.

Déjà la nouvelle ville espagnole était capable de se défendre et Cortez résolut de se rendre, ainsi qu'il l'avait décidé, dans la ville. Tout lui réussissait selon ses désirs, et cependant son zèle pour la religion pensa lui être funeste. Ayant appris que l'on devait, dans un temple de ses alliés, consommer un sacrifice humain, il en fut irrité à un tel point que, n'écoutant que sa juste indignation, il s'y transporta avec des hommes armés, et jura de tout mettre à feu et à sang, si on ne rendait de suite la liberté aux malheureuses victimes d'une aussi atroce superstition.

Charlotte. Je ne trouve rien de blâmable dans sa conduite.

M. Hunter. Certes; mais il n'aurait pas dû exiger que des prêtres brisassent leurs idoles et renon-

çassent à leur fausse religion, puisqu'ils n'en connaissaient pas d'autres.

Les prêtres le supplièrent de ne pas exiger d'eux un pareil sacrilége. Le cacique était tremblant, tout fut inutile : voyant que l'on n'exécutait pas assez promptement ses ordres, il ordonna à ses soldats de les renverser eux-mêmes. Les prêtres crièrent aussitôt aux armes; bientôt une quantité immense d'Indiens se réunissent auprès de leurs prêtres, et entourent Cortez et sa petite troupe. Il y avait de quoi intimider tout autre que Cortez ; mais lui, sans s'étonner, et plus terrible par l'aspect du danger, crie à la multitude que la première flèche que l'on tirerait serait le signal de la mort du cacique et de la destruction de tout le pays. Marine rendit ces paroles aux Indiens, et aussitôt les troupes se mirent à exécuter les ordres de leur chef. Bientôt l'on vit tomber la plus grande et la plus hideuse des idoles; les autres eurent le même sort, les vases furent brisés. Cortez fit nettoyer le temple, laver les taches de sang que l'on voyait sur le pavé, et fit placer, à la place, l'image de la Vierge.

Consternés et tremblans, les Indiens s'attendaient, à chaque instant, à voir le feu du ciel tomber sur ces indignes profanateurs; mais, voyant que ces hommes, après ce sacrilége, se promenaient fiers et tranquilles, ils ouvrirent les yeux, et commencèrent à croire que les Espagnols aussi devaient

avoir un Dieu bien plus puissant que les leurs, puisqu'ils ne vengeaient pas leur destruction : aussitôt ces débris d'idoles naguère si vénérées et auxquelles ils sacrifièrent leurs semblables ne furent plus d'aucun prix à leurs yeux; ils les prirent et les jetèrent a[illegible] On changea le temple en une église, et ce même jour l'office divin fut célébré en présence d'un grand nombre d'Indiens, qui n'y comprirent rien, mais ne purent se lasser de l'admirer.

Cortez venait à peine d'échapper au danger que son zèle religieux lui avait fait courir, quand un autre orage se formait sur sa tête; las d'errer ainsi depuis long-temps pour arriver à la ville, et tremblans des périls qu'ils couraient tous les jours et dont ils n'entrevoyaient pas la fin, quelques soldats et matelots résolurent de s'emparer d'un vaisseau et de se sauver à Cuba donner au gouverneur des nouvelles de Cortez; mais ce complot fut découvert avant d'être exécuté. Le chef de la conspiration fut pris et puni; mais Cortez s'aperçut qu'il n'avait pas encore réussi à détruire tout germe de sédition : il résolut, à cet effet, de tenter un moyen sûr, mais si dangereux, qu'il fallut que ce fût Cortez pour le mettre à exécution. Pour prouver aux plus timides qu'il n'y avait plus moyen de fuir, qu'il fallait vaincre ou périr, il résolut de détruire la flotte; mais, pour y réussir, il ne fallait pas seulement du courage, il avait encore besoin de beaucoup d'a-

dresse, et nous allons voir jusqu'à quel point Cortez possédait ces deux étonnantes qualités : il fit donc démolir ses vaisseaux, c'est à dire qu'il fit enlever tous les cordages, les mâts ainsi que les canons, et tout ce qui pouvait se transporter; il exhorta ensuite les charpentiers, qu'il avait chargés d'examiner les vaisseaux, à dire qu'ils étaient en si mauvais état, que leur radoub était impossible. Cortez fit passer son courage à sa troupe; il réveilla leur ardeur à un tel point, que tous, d'un commun accord, coururent détruire leurs vaisseaux, dernière ressource s'ils venaient à échouer dans leur entreprise; les planches et les poutres sont traînées à terre; il n'en conserva qu'un, qu'il voulait envoyer en Espagne, car, quoique la chambre de justice qu'il avait instituée là eût confirmé son grade de général, cette nomination, par le fait, c'était à lui qu'il la devait: il voulait que son grade lui fût conféré par le roi lui-même, ainsi que le titre de gouverneur des pays qu'il se proposait de conquérir; et pour cela, il fallait envoyer au gouvernement quelques échantillons des trésors qu'il allait lui rapporter : que lui adresser cependant si ce ne sont les présens qu'il avait reçus de Montezuma? Les soldats et matelots voudraient-ils abandonner leur part? c'était demander beaucoup. Il tenta ce moyen, et ce qui prouve l'ascendant que Cortez avait su prendre sur ses troupes, c'est que tous y consentirent, et achetèrent

ainsi la permission de répandre leur sang et de courir mille dangers.

Alors il jugea le temps convenable pour se mettre en route : son armée ne se composait que de cinq cents fantassins, quinze cavaliers et six pièces de campagne ; il laissa à *Vera-Cruz*, pour garnison, à peu près cinquante hommes et deux chevaux, presque tous hors d'état, par leurs blessures, de supporter les fatigues d'un combat. Les caciques alliés, voulant concourir à ses victoires, lui offrirent d'accepter comme auxiliaires les troupes qu'ils pourraient lever ; mais il ne prit que quatre cents hommes et deux cents tamenis ou porte-faix, pour transporter les provisions, vivres et fardeaux nécessaires.

Pour s'assurer que ceux qu'il laissait en arrière n'avaient aucun danger à courir, il choisit cinquante des plus considérés parmi les Indiens ; ils devaient, sans qu'ils s'en doutassent, lui servir d'ôtages.

Maintenant, mes amis, nous allons voir un autre spectacle se dérouler à nos yeux, des actes de courage, d'héroïsme, de cruauté et de perfidie ; nous allons voir la conquête du Mexique.

ENTRETIEN VI.

—

M. Hunter. Cortez se mit en route, avec sa petite armée, le 16 août de l'année 1519; les premiers jours de leur marche n'ont rien de remarquable. Les pays qu'ils traversaient étaient tous des alliés; enfin ils parvinrent aux frontières de Tlascala; nous nous arrêterons avec eux; mais auparavant examinons la situation du pays.

Le territoire de Tlascala pouvait avoir cinquante milles de tour; les montagnes qui le traversent et qu'en espagnol on appelle *las Cordilleras* passent pour être les plus hautes qui s'étendent le long de l'*Amérique méridionale*.

John. En français, on les appelle *Cordillières*.

M. Hunter. Quelquefois la *Cordillière des Andes*, ou même simplement *les Andes*.

Le courage extraordinaire et l'amour de la liberté des habitans de ces montagnes les font distinguer des autres Américains; ils n'avaient pas voulu subir le joug des Mexicains, et depuis longtemps ils formèrent une république libre et invincible. Chaque ville avait ses représentans ou députés (nom que l'on donne à ceux qui doivent parler pour le pays) à Tlascala, et c'était leur assemblée

qui formait le conseil supérieur et la puissance législative de la nation.

Ce fut en vain que Montezuma chercha à les assujettir; ce fut en vain que des ambitieux voulurent les tyranniser, ils surent toujours repousser les tyrans et conserver le plus précieux don du ciel, la liberté; jamais encore ils n'avaient essuyé de défaite.

Cortez désirait beaucoup s'allier un peuple aussi belliqueux. Parvenu sur leurs frontières, il leur envoya une ambassade, lui recommandant d'employer tous les usages des Indiens. Ce fut quatre des principaux Cempoalliens qui furent choisis pour faire partie de cette ambassade; Marine composa un discours qu'ils apprirent par cœur. Revêtus d'un long manteau d'étoffe de coton, ils portaient au bras, en guise de bouclier, une grande coquille; ils tenaient, de la main droite, une large flèche ornée de plumes blanches, dont la pointe était baissée en signe de paix. Ils partirent donc, dans cette tenue, bien persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre : il fallait encore qu'ils prissent garde de s'éloigner du grand chemin; car il n'y avait que là que ces ornemens d'ambassadeurs les mettaient à l'abri de l'insulte. Les Indiens donnent à cet usage une dénomination qui revient à notre droit des gens.

Le conseil supérieur les invita, dès le lendemain,

à se présenter devant lui pour faire part de leurs propositions. Tous étaient assis sur des blocs d'un bois rare. Les ambassadeurs se présentèrent avec beaucoup de respect, la tête couverte de leur manteau, et tenant la flèche élevée : tous les membres du conseil se levèrent un peu. Après les avoir tous salués, ils s'avancèrent gravement jusqu'au milieu de la salle, se prosternèrent et attendirent, les yeux inclinés vers la terre, qu'on leur permît de parler. Dès qu'ils eurent obtenu cette permission, ils s'assirent par terre, croisèrent les jambes, et celui qui avait appris le discours s'exprima ainsi :

« Peuple belliqueux et intrépide, les caciques de Cempoalla et ceux des montagnes, qui ont le bonheur d'être vos amis, vous souhaitent une heureuse moisson, ainsi que la perte de vos ennemis ; ils vous préviennent aussi que des hommes extraordinaires, venus de l'orient, sont arrivés dans leur pays. Ils ressemblent plus à des dieux qu'à des hommes : venus par mer, dans de superbes palais, ils ont en leur pouvoir les armes des dieux, le tonnerre et les éclairs ; du reste, ils assurent servir un dieu beaucoup plus puissant que les nôtres, qui ne veut plus voir la tyrannie ni les sacrifices humains. Leur chef a été envoyé par un roi très puissant pour les affranchir de la tyrannie et des cruautés de Montezuma. Par lui, déjà nous avons recouvré nôtre liberté. Obligé de se rendre au

Mexique, il ne peut s'empêcher de traverser vos États, et désire connaître vos griefs contre le tyran, ne faire qu'une cause avec vous. Il défendra vos droits avec les siens. Venu près de vous comme allié, il ne vous demande que le passage sur vos États; croyez qu'il ne veut que vos intérêts; que ses armes ne sont que pour la justice, et que ceux qui les portent ne les emploient que pour punir l'offense ou l'attaque. »

Il cessa de parler, et aussitôt les ambassadeurs se prosternèrent, attendant une réponse. On les remercia des vœux qu'ils faisaient pour leur bonheur; qu'on allait délibérer sur ce qu'ils avaient proposé, et qu'on leur ferait connaître la réponse du conseil. Les opinions se partagèrent : les uns demandaient la paix, les autres, au contraire, ne respiraient que la guerre. De cette dernière opinion était, surtout, le général *Xicolentalt*, jeune seigneur plein de courage et d'ardeur, toujours prêt à mettre l'épée à la main. Son opinion devint la plus forte, et l'on se décida à retenir les ambassadeurs, sous divers motifs, pour avoir le temps de se mettre en défense.

Cela dura huit jours. Cortez soupçonna la cause de ce retard; il résolut d'aller savoir ce qu'étaient devenus ses ambassadeurs, et quelle était la réponse.

Bientôt ils se trouvèrent en face d'une troupe

de naturels armés, qui refusèrent le passage à Cortez. Le combat s'engagea, et, quoique le nombre des ennemis fût bien supérieur à sa petite troupe, les Espagnols, qui étaient garantis par leur cuirasse de coton, n'eurent que quelques blessés, tandis que leurs ennemis perdirent beaucoup de monde. N'ayant que leur courage, armés seulement d'arcs, de frondes et de massues, que pouvait-on espérer de ces gens contre la tactique européenne?

Après cette victoire, Cortez s'avança dans le pays, et le lendemain il vit, avec plaisir, venir deux de ses ambassadeurs, accompagnés de quelques Tlascalans. Ils dirent à Cortez qu'ils avaient vu avec chagrin l'évènement de la veille; que c'était sans leur consentement que les Otomies avaient commencé les hostilités.

Mais on connut bientôt la vérité; car ayant, le lendemain, continué leur route vèrs Tlascala, ils virent les deux autres ambassadeurs, qui, après s'être prosternés aux pieds de Cortez, avoir embrassé ses genoux, les larmes aux yeux, se plaignirent vivement que les Tlascalans, sans égard pour leur droit d'ambassadeur, les avaient couverts de chaînes, et destinés à être immolés à leurs dieux; mais que, pendant la nuit, ils étaient parvenus à se sauver, et qu'ils avaient appris qu'ils avaient promis d'immoler à leurs dieux toute l'armée espagnole. Cortez sut alors ce qu'il avait à faire : il continua sa

route, en se préparant au combat. Bientôt il fut entouré d'une armée innombrable de Tlascalans et de leurs alliés. Le fier Xicolentalt était à leur tête. Le combat s'engagea, et fut des plus meurtriers. Un évènement d'une bien faible importance faillit cependant être la cause de la ruine de l'armée espagnole. Un des soldats de Cortez s'était tellement avancé des bataillons ennemis, qu'il fut aussitôt entouré d'une foule innombrable : harassé de coups et de blessures, son cheval tomba mort. Aussitôt les Indiens coupent la tête du cheval, la mettent au bout d'une lance et la promènent avec joie, montrant aux leurs que ce monstre n'était pas invincible, puisqu'il avait pu être tué. Cette circonstance ranima tellement l'ardeur des Indiens, que les Espagnols ne pouvant plus leur résister, Cortez voyait déjà sa défaite assurée, lorsque tout à coup les cris de guerre et les hostilités de leurs ennemis cessèrent.

Leurs cors sonnèrent la retraite, et leur armée se retira en silence.

Théophile. Qu'avaient-ils donc ?

M. Hunter. Les prisonniers apprirent que les principaux chefs ayant été tués, on ne pouvait aussitôt les remplacer ; que, d'ailleurs, ils se croyaient sûrs de la victoire, depuis qu'ils avaient coupé la tête du cheval. Xicolentalt l'avait emportée lui-même, et envoyée au conseil suprême.

Cortez, après avoir choisi une position avantageuse, s'y retrancha et commença à s'y fortifier. Il chercha encore, mais inutilement, à contracter l'amitié des Tlascalans; le fier Xicolentalt s'y opposa toujours; il traita même avec cruauté les envoyés de Cortez, et les chargea d'annoncer à leur chef que, dès le point du jour, il irait, avec son armée, le faire prisonnier lui et toute sa troupe, et qu'ensuite il en ferait un sacrifice aux dieux. Il accompagna cette nouvelle, un peu dure, d'un présent; il envoya à Cortez trois cents poules et beaucoup d'autres vivres, afin qu'ils pussent faire un repas agréable avant d'être immolés; il voulait sans doute que leur chair, qui devait servir à un somptueux festin, fût meilleure. Les Espagnols en rirent beaucoup, et firent un joyeux festin de ce qu'on leur avait envoyé. Xicolentalt ne se fit pas attendre. Dès le point du jour, il parut avec son armée, et, des deux côtés, le combat s'engagea avec fureur. Long-temps, le succès fut incertain; mais enfin, malgré le nombre, la tactique européenne l'emporta, les Tlascalans furent vaincus, et les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille.

Cette nation courageuse ne se laissa pas encore abattre par cette dernière victoire. Ils commencèrent, il est vrai, à croire qu'il fallait des moyens extraordinaires et des secours surnaturels pour

triompher des Européens, car ils les prenaient pour des sorciers ; mais ils comptaient encore sur les leurs pour détruire le charme qui rendait leurs ennemis invincibles.

Charlotte. Il y avait donc des sorciers dans ce pays ?

M. Hunter. Il y avait des prêtres, qui faisaient croire au peuple que leurs dieux leur permettaient de lire dans l'avenir et de faire des actions surnaturelles. Ils furent consultés, et répondirent que les Espagnols étaient les enfans du soleil, que cet astre lumineux les protégeait pendant le jour, et les rendait invincibles, mais que, dès que la nuit était venue, cet astre leur retirait son influence, et qu'ils devenaient alors des hommes ordinaires.

Les Tlascalans crurent à ces paroles, et se préparèrent de suite à une attaque nocturne, voulant mettre à profit cette heureuse nouvelle. Mais la ruse ne pouvait triompher de Cortez ; il était toujours sur ses gardes ; ses postes et ses sentinelles avancées étaient placés avec tant d'adresse, que Cortez avait toujours le temps, en cas d'attaque, de prendre toutes les mesures convenables. Aussi les Tlascalans trouvèrent-ils l'ennemi prêt à les recevoir, et, malgré la vivacité de leur attaque, ils furent repoussés avec perte. Ce nouvel échec, qui leur avait coûté tant d'hommes, tandis que les Espagnols n'eurent

à regretter personne, les remplit de terreur. Ils jetèrent leur courroux sur leurs prêtres, qui les avaient si indignement trompés, les immolèrent à leurs dieux, et envoyèrent à Cortez demander la paix.

On choisit, à cet effet, les plus considérés du pays : ils allèrent en habit de cérémonie, ornés de plumes blanches, trouver Cortez dans son camp. Souvent ils s'arrêtaient, touchaient la terre avec la main, puis la portaient à leurs lèvres. Ils répétèrent souvent cette cérémonie, qui indiquait leur soumission, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux lignes du camp qu'ils rencontrèrent à plusieurs reprises. Cortez les reçut avec dignité et froideur, leur permit de s'expliquer. Ils obéirent, et parlèrent en ces termes : « Si c'est à des dieux cruels, et qui ont décidé notre mort, voilà cinq esclaves que nous vous offrons, vous pourrez boire leur sang et vous nourrir de leur chair. Si vous êtes des dieux amis des hommes, acceptez cet encens et ces plumes de diverses couleurs. Mais si vous n'êtes que des hommes, voici du pain et des viandes pour vous nourrir. » Ils implorèrent ensuite leur pardon et la paix. Cortez obtempéra à leurs demandes ; mais il exigea une éclatante satisfaction pour les offenses qu'il avait reçues.

Aussitôt cette réponse reçue, le conseil s'assembla et ordonna aux habitans d'envoyer des vivres au

camp espagnol, sans exiger aucun paiement; cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que les Espagnols en furent étonnés.

Deux jours après, une procession solennelle s'avança près du camp de Cortez ; l'habillement de ceux qui la composaient prouvait qu'il n'y avait rien d'hostile dans cette visite, aussi Cortez ordonna de les admettre sans montrer la moindre crainte : à leur tête, était le vaillant *Xicotentalt*; il avait, avec lui, cinquante des plus notables de la nation : il portait un long habit blanc, retroussé comme les soldats, mais garni de plumes et de pierres précieuses; il était maigre et grand; il se tenait bien : tout dans son air démontrait le courage et la force. Après avoir salué le général à la manière de son pays, il s'assit sans demander l'autorisation, et lui dit : « Croyant que les Espagnols étaient les alliés de Montezuma, leur tyran, j'ai seul été cause des hostilités, qui, jusqu'à ce jour, ont subsisté entre nous ; aussi, je viens me remettre entre vos mains, et implorer la grâce de l'État, qui n'a agi qué d'après mes instigations. Le sénat m'envoie vous demander la paix ; le peuple la désire également, et nous sommes prêts à vous recevoir, vous et votre armée dans Tlascala; vous pouvez compter sur une réception amicale. »

La grandeur d'ame, la franchise et la noblesse de ce jeune homme plurent à Cortez, qui lui donna

des marques de son estime, en lui reprochant son inutile résistance; et enfin, il l'assura qu'avant peu il se rendrait à Tlascala.

Cortez reçut peu après une nouvelle ambassade de Montezuma, qui cherchait à le dissuader d'aller à *Mexico*, et de s'allier avec les Tlascalans. Craignant que les envoyés de l'empereur ne parvinssent à exciter la défiance de Cortez, et ne le voyant pas arriver, malgré sa promesse, il fut résolu que le conseil suprême se rendrait à son camp, et s'offrirait en otage; cette cérémonie eut lieu avec une pompe extraordinaire.

On voyait à leur tête le père de *Xicotentalt*, vieillard respectable, que l'âge avait privé de la vue, mais qui n'avait rien perdu de la vigueur de son esprit; il se fit porter vers Cortez, l'embrassa avec cordialité, lui toucha le visage et tout le corps, pour se faire ainsi une idée de sa figure; et lui tint un discours aussi énergique que touchant.

Cortez lui promit de se conformer à ce qu'il demandait, dès qu'on lui aurait envoyé des hommes pour transporter ses bagages et traîner ses canons: dès le lendemain matin, il vit arriver cinq cents *tamènes* ou porte-faix, qui, tous, brûlaient de se rendre utiles. Cortez partit, les rangs serrés, comme s'il marchait au combat; les Espagnols entrèrent à Tlascala en triomphe; leur passage était semé de fleurs que jetaient les jeunes filles; les prêtres,

revêtus de leurs habits sacerdotaux, s'avancèrent au devant d'eux; le sénat et les notables du pays, vinrent aussi ajouter leurs complimens. On avait réservé une vaste demeure pour eux; ils y furent conduits avec solennité. Dès que Cortez y fut installé, il fit placer de bonnes gardes à toutes les issues. Cette mesure ne fut pas agréable aux Tlascalans, mais ils n'y songèrent plus, dès qu'ils surent que les Européens avaient l'habitude de se tenir toujours ainsi, même en temps de paix.

Cortez s'entretint, avec un conseiller, sur la religion, et chercha à lui persuader qu'il fallait abandonner les faux dieux. Le conseiller lui dit qu'ils pouvaient bien ne reconnaître qu'un seul général, mais qu'ils ne pouvaient se contenter d'un seul dieu; que, pour eux, il leur en fallait plusieurs : un pour les préserver des tempêtes, un autre qui les mette à l'abri des inondations, et un troisième qui les conduise à la victoire. Cortez lui dit que le Dieu des chrétiens pourvoyait à tout; il fit venir l'aumônier pour convaincre de la vérité de l'existence d'un seul Dieu le conseiller et ceux qui étaient présens; on l'écouta attentivement, mais on ne put croire à ses paroles, et on le supplia de ne plus ouvrir la bouche, hors du camp espagnol, sur de tels sujets.

Cortez allait encore recommencer la scène de Cempoalla et détruire les idoles, sans les sages re-

montrances de l'aumônier Barthélemy d'Olmedo, qui lui montra combien cette conduite lui serait funeste. Ce n'est pas le fer et le feu, disait cet honnête ecclésiastique, qui doivent propager la religion, mais bien de sages remontrances et une conduite modérée.

ENTRETIEN VII.

—

M. Hunter. Cortez, qui avait augmenté sa petite armée de six mille Tlascalans, se préparait à étendre ses conquêtes, lorsqu'il reçut une nouvelle députation de Montezuma : ce n'était plus maintenant pour le détourner de l'alliance des Tlascalans, il ne lui demandait que de consentir à passer par Cholula, où on lui préparait une brillante réception. Les Tlascalans, craignant quelque piége, supplièrent Cortez de prendre un autre chemin ; mais lui, qui ne pouvait pardonner une perfidie, assura les Tlascalans que ses hommes ne redoutaient aucun danger, et partit pour Cholula. On le reçut avec une pompe extraordinaire, mais on ne consentit pas à recevoir les Tlascalans dans la ville ; ils furent obligés de dresser leurs tentes auprès des murailles, et ils mirent en usage la science que Cortez leur avait

montrée, de se fortifier par des fossés et des remparts. Les premiers jours furent donnés à la joie et au repos, mais insensiblement tout sembla confirmer les craintes des Tlascalans : l'on ne fournissait plus les mêmes vivres, les caciques prenaient un air plus réservé, et il y avait de fréquentes conférences entre les ambassadeurs ds Montezuma. Deux Tlascalans parvenus, à l'aide de déguisement, à entrer dans la ville, vinrent annoncer à Cortez que l'on avait vu les femmes s'enfuir dans les environs; persuadés qu'il s'agissait de quelque complot tramé contre lui, ils le supplièrent de se tenir sur le qui-vive.

Mais bientôt un hasard vint lui découvrir toute la conspiration des Cholulans : une jeune fille de ce pays avait beaucoup d'amitié pour Marine : elle la supplia de quitter les Espagnols, dont on avait juré a pert e Marine, dévouée aux Espagnols, parut entrer dans ses vues. Elle sut donc que l'on devait massacrer les Espagnols; qu'au temps marqué, l'on verrait sortir des environs un corps innombrable de Mexicains que l'on tenait caché ; que l'on avait barricadé quelques rues; que, dans les autres, on avait creusé des fossés; que les maisons et les temples étaient remplis de pierres que l'on destinait à écraser les Espagnols.

Marine ne tarda pas de faire savoir au général ce qu'elle avait appris : celui-ci se mit en mesure pour se garantir du danger dont il était menacé;

Il commença par attirer chez lui la dame indienne, et trois des principaux prêtres, et les ayant mis au secret, il obtint d'eux, par des menaces, l'aveu du massacre qui avait été projeté. Il pensa que, pour détourner pour toujours Montezuma et ses partisans de pareils projets contre sa sûreté, il devait faire un exemple.

Il mit donc en bataille ses soldats et les Cempoalliens qu'il avait avec lui, et les établit dans la cour du grand édifice ; les Tlascalans eurent ordre d'entrer dans la ville au premier coup de feu qu'ils entendraient ; et, sous divers prétextes, on attira les principaux chefs des Cholulans dans le quartier espagnol. Aussitôt Cortez fit le signal de sortir, et le massacre qu'il avait projeté commença.

Les rues furent bientôt occupées par les Espagnols et les Cempoalliens, et les Tlascalans, au même instant, entrèrent dans la ville, comme des furieux ; les habitans ne firent presque pas de résistance. La troupe cachée des Mexicains vint, il est vrai, à leur secours ; mais elle n'eut d'autre ressource que de se sauver sur les tours et dans les temples. Cortez les attaqua, et fit annoncer qu'il accorderait la vie à ceux qui se rendraient. Un seul descendit des tours, les autres préférèrent la mort. Cortez, n'écoutant que sa colère, se noircit d'un trait qui fait horreur : il fit mettre le feu au temple, et fit périr ainsi cette foule de malheureux.

Deux jours entiers furent employés à cette horrible exécution. Les magistrats prisonniers furent rendus à la liberté : Cortez leur reprocha leur perfidie, exigea que l'on rappelât les habitans fugitifs, que l'on rétablit l'ancien ordre de choses. Ceux qui avaient fui, comptant sur le pardon général qui fut publié, et pénétrés d'un respect idolâtre pour les Espagnols, reparurent bientôt. La ville, peu de jours après, fut remplie d'habitans humbles et soumis.

Marchons maintenant sur Mexico. Nous nous arrêterons d'abord à Tezeuco, ville très considérable de ce royaume, et bientôt Mexico se présentera à nos regards, au milieu d'un lac.

Les Espagnols s'avançaient à grandes journées, et plus ils approchaient, plus Cortez avait lieu d'espérer un heureux succès. Ce n'étaient partout que plaintes contre le cruel despotisme de Montezuma; partout les gouverneurs n'attendaient que le moment favorable de secouer son joug. Celui qui se fit remarquer particulièrement, fut le cacique de Tezeuco; cependant Cortez arriva, à travers des montagnes, de Tezeuco à Chalco, et de ce dernier lieu à Isthapalapa.

Le pays qui se présenta à eux au delà des montagnes de Chalco les remplit de surprise et d'admiration : un horizon sans bornes, une plaine fertile et charmante, et un grand lac réjouissaient la vue.

A l'instant, une foule d'habitans, d'une classe distinguée, vinrent au devant des Espagnols. Ils abordèrent l'armée dans un silence respectueux, et saluèrent le général, lui annonçant que Montezuma allait arriver; en effet, l'avant-garde de sa suite magnifique ne tarda pas à paraître. Deux cents hommes, nu-pieds et marchant deux à deux en silence, formaient cette avant-garde. Ils firent halte à la tête de l'armée espagnole, et se mirent en rang de chaque côté du mur de la digue, pour ne pas empêcher de voir une troupe d'officiers, au milieu desquels on voyait Montezuma, assis sur un fauteuil d'or. Il était porté sur les épaules de quatre principaux seigneurs, sous un dais de plumes vertes. Cette troupe était précédée par trois magistrats qui tenaient à la main des bâtons d'or, qu'ils élevaient de temps en temps, et tout le peuple se prosternait et se couvrait le visage à ce signal. Cortez mit pied à terre et s'avança au devant de ce prince, qui, soutenu par deux princes, marcha lentement et majestueusement vers le général espagnol. Cortez s'avança, et le salua à l'européenne avec une profonde révérence. Le roi répondit à cette salutation par le salut le plus respectueux, selon l'usage du pays, il toucha la terre de sa main et la baisa, tandis qu'il ne saluait ses idoles que d'une légère inclination de tête, ce qui fit croire aux Mexicains surpris que ces étrangers étaient des divinités et non des hom-

mes, et, à l'instant l'air retentit du mot *Teules*.

Après les complimens réciproques, Cortez ôta de son cou un collier de pierres fausses, qu'il avait mis par dessus son armure, et le passa au cou de Montezuma, qui, à son tour, donna ordre qu'on lui apportât un collier composé de coquillages très rares, pièce la plus précieuse de son trésor, et mit également ce collier au cou de Cortez.

Montezuma semblait âgé d'environ quarante ans: il était d'une taille moyenne, il avait une attitude majestueuse, le regard vif et un teint moins basané que la plupart de ses compatriotes. Il était vêtu d'un long manteau d'étoffe de coton, chargé de bijoux d'or, de perles et de pierreries de toute espèce. Il portait, sur sa tête, une couronne d'or, pour chaussure; des plaques d'or massif, attachées avec des bandes et des courroies du même métal.

Montezuma et Cortez entrèrent ensemble dans la capitale du Mexique. Cette ville grande et peuplée s'appelait alors *Tenuchtitlan;* elle se composait de vingt mille maisons plates, et renfermait une immense quantité de temples et de palais. L'armée espagnole fut logée dans l'un de ces vastes palais, qui avait l'air d'une cidatelle; Montezuma les accompagna, et dès qu'ils y furent arrivés, il les quitta, en les priant de se regarder comme chez eux.

Le général espagnol, selon sa tactique ordinaire, mit des sentinelles dans toutes les avenues, qu'il

garnit de pièces d'artillerie, et recommanda aux officiers et aux soldats de ne jamais s'écarter de cette vigilance et de cette discipline dont, jusqu'ici, ils avaient donné tant de preuves.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

—

—

DEUXIÈME PARTIE.

CORTEZ.

Fin de la Table.

Imprimerie de Mme HUZARD (née Vallat la Chapelle), rue de l'Eperon, n° 7.